

*La Grande Guerre*

*Suite au premier cahier*

1

Vous sommes <sup>en</sup> Novembre 1914  
La grande porte de l'établisse-  
ment Vanneville, sur la Place,  
est toujours fermée, elle est abritée  
contre les intempéries.

Les allemands y apposent une  
affiche en grands caractères.

Ils nous informent qu'Eric Ben-  
ton et Paul Chéry ont été fusillés  
à Hévin-Liétard, parce qu'il fut  
prouvé qu'ils étaient des mili-  
taires cachés à l'arrière du front.

Les habitants qui recueillent des  
soldats, leur procurent des vêtements,  
(suivent plusieurs alinéas,) seront  
également fusillés.

Les intendants me réclament  
le complément de la contribution  
de guerre, sous menace de reprendre  
les otages. Je verse le complément  
de la somme recueillie, soit 15000.  
Je leur propose de compléter la  
somme avec des valeurs, des titres.

« Apportez voir, me disent-ils.  
 J'ai trouvé quelques titres de nou-  
 valeurs, tels que Nevada et autres; mais  
 je dus compléter la somme par quelques  
 titres de rente. Je n'eus pas le talent  
 de leur faire admettre qu'un titre de  
 rente de cinquante francs, équivalait  
 à une somme de mille francs. Par  
 contre ils inscrivaient dans la colonne  
 de l'addition les sommes inscrites sur  
 les actions de Nevada et autres res-  
 signés. Je voulus reprendre les titres  
 de rente, promettant de compléter  
 en numéraire le plus tôt possible.

Il était intéressant de voir leur  
 embarras. Finalement, ils conservent  
 tous ces papiers, ils vont les trans-  
 mettre à leur supérieur.

Quelques jours plus tard, ils me  
 rendent ces titres, ils exigent de  
 l'argent. Le commandant Boots est  
 en rapports avec ces intendants, le  
 brave homme me propose de me  
 conduire, dans son auto à Cambrai,

negocier ces titres dans une banque.  
 Il faisait froid ce jour là, nous ignorions si l'auto était découverte ou fermée, Rose me fait prendre ma peau de bique.

A Cambrai, le commandant me dépose sur la Place, me donne rendez-vous dans deux heures.

Je vais directement chez Lollivier. "D'où venez-vous? Vous avez de la chance d'être arrivé jusqu'ici avec ce manteau!" Il me cite plusieurs personnes que les allemands ont dépossédés en pleine ville sur le trottoir. Je ne prends pas mon temps à courir les banques.

Quand l'heure du départ fut arrivée, je partis, emportant sur le bras ma peau de bique, soigneusement cachée dans une housse.

<sup>Dans Cambrai,</sup>  
 En cours de route j'ai croisé trois chariots de culture bordés de jeunes gens de vingt à trente ans. # L'un d'eux me cria bonjour, c'était Léandre Bourdrez, originaire de Croisilles,

# Les allemands les conduisaient à la gare. Ils les ont expédiés en Allemagne.

il était <sup>mobilisé</sup> employé au chemin de fer en résidence à Marguion.

Le reliquat de la contribution de guerre va rester en suspens durant plusieurs mois.

Chez Godart, un jour, nous tenons conseil. Devons-nous semer du blé? ou bien, nous abstenir.

La discussion fut ardente. Chacun soutenait sa thèse avec une égale énergie. Les uns disaient: « nous devons semer: les français viendront nous délivrer au printemps, et la France aura besoin de blé ». Les autres disaient que nous ne devions pas nous exposer à semer du blé pour le roi de Prusse. J'emportai mon avis en disant: qu'en semant nous donnions à la population la meilleure preuve de notre confiance absolue en la victoire. Nous souterrions son moral. Et les allemands courraient que nous n'étions nullement déprimés.

Il nous fallait du blé pour semer.

Beaugé et Brozey avec Victor ont battu au fléau, durant près de deux mois, le blé qui restait dans les deux tas près de la batteuse.

Chaque jour, ils ramenaient le grain. Quand il se trouvait un officier dans la cour, ils allaient vider les sacs dans le grenier au dessus du poulailler. C'est à ce tas que nous prenions le blé pour de semence pour nous et les cultivateurs qui en désiraient. Mais en toutes circonstances favorables, nous transportions ce blé dans une petite remise aux racines à pois, au fond du jardin <sup>derrière</sup> les noisetiers. Les derniers sacs de ce lot furent découverts au mois d'août 1916. Il en restait une dizaine. Le plus gros lot fut caché dans la ceurette, principalement au dessus des petits poulaillers qui étaient voutés. Nous fûmes pour cela dégagés

Du bois et de la tourbe qui gisait  
là depuis pres de cent ans. Ce blé  
ne fut pas trouvé. Nous en avons  
mis également dans le fourneau  
aux centres, au-dessous du four.

L'hiver 1914-15 fut clairment. Les  
betteraves n'ont pas souffert de la gelée.  
pour semer Nous avons supprimé les tubes du semoir,  
et nous semions sur les betteraves une  
bande de blé à la volée. Et Henri la-  
bourait les betteraves entières. Nous  
eumes au printemps un blé magni-  
fique. A la suite d'un coup de herse  
les betteraves, dégagés de leurs feuilles,  
gisait à la surface du sol.

J'ai entendu dire qu'en certains  
endroits les allemands ont expédiées ces  
betteraves en Allemagne pour en  
extraire le sucre. Ici, elles serviront  
dans quelques mois à un tout autre  
usage.

Les allemands nous enlèvent  
sans bon les poulains de l'année.  
Il y avait à Croisilles quatre laitons

7

Ils sont expédiés en Allemagne.  
Nous sommes dénués de denrées  
et des objets de première nécessité.  
Les allemands nous proposent de  
la farine. Nous allons en chercher  
à leur magasin à Boyellen. Vous la  
payez quatre vingt cinq marks les  
cent Kg. Le pain que nous obtenons  
nous donne des douleurs d'intestins.  
En tamisant cette farine, nous trou-  
vons du duvet, semblable à celui des  
marrons sauvages.

Toutes les salles qui ne servaient  
pas à l'habitation, c'est-à-dire les  
salles d'estaminet, d'épicerie, de réunion  
ont été occupées dès le début pour  
recevoir les blessés; elles le seront jusqu'à  
la fin. Nous ne disposons d'aucun local  
pour installer une maison de com-  
merce.

Je vais demander au commandant  
Boots de nous donner, n'importe où,  
cette salle dont nous avons tant besoin.  
Il me répond qu'il ne peut pas dis-



disposer d'un appartement occupé par la troupe. Mais dès que des allemands quitteront le local qu'ils occupent dans une maison, dites le moi et j'irai vous l'attribuer, coller une pancarte sur la porte et vous le conserverez toujours.

Deux jours plus tard, les télégraphistes installés à la maison partent; notre salon, notre grande salle, notre petite salle sur le jardin deviennent libres.

D'un commun accord, avec Rose et les enfants, nous décidons d'y installer l'épicerie.

Quelques instants après, le commandant venait placer les trois pancartes, sur les portes du salon, de la grande salle et de la petite salle. Vous ne nous doutions pas alors que ces pièces nous seraient bientôt d'une utilité indispensable.

Réunis chez Godart, nous décidons de proposer à M<sup>r</sup> Pagniez d'entre-

prendre cette épicerie. Vous lui recom-  
mandons de pratiquer des prix en con-  
cordance avec les circonstances.

M<sup>re</sup> Pagniez, ou plutôt sa jeune fille  
ouvrira l'épicerie de huit heures à midi  
et de treize heures et demie à seize  
heures. L'épicerie fermait à la tombée  
du jour. Chaque fois que M<sup>re</sup> Pagniez  
le demandait, j'envoyais Henri avec  
un chariot chercher les marchan-  
dises à Cambrai.

Kelly me demande d'essayer  
de faire sortir de Boyelles M<sup>me</sup> Du-  
mety d'Adinfer et ses deux fillettes.  
J'en cause à deux ou trois personnes.  
M<sup>me</sup> Deforge la boulangère s'offre  
de prendre cette famille chez elle.  
J'obtiens un laissez-passer pour  
cette dame et moi. Après quelques  
hésitations le commandant de Boyelles  
nous donne satisfaction. Nous re-  
venons cinq à Croisilles.

L'impulsion est donnée, des ménages  
de Croisilles s'offrent à prendre des

prisonniers. Il me suffisait de si-  
 gnaler au commandant de Boyelles  
 un but utile. J'ai ramené les voi-  
 sins de Nelly, le mari était cordon-  
 nier, Deux institutrices en retraite,  
 bien que nous ayons à Croisilles  
 un instituteur et quatre institu-  
 trices. Plusieurs hommes vivaient  
 comme charretiers, ils amenaient  
 leur famille. On m'avait demandé  
 de ramener François Bourgogne,  
 sa femme et sa fille. J'eus de la  
 peine à les décider à venir; ils m'  
 objectaient: "quand les français vien-  
 dront, nous serons plus vite délivrés  
 à Boyelles qu'à Croisilles". A plusieurs  
 reprises j'avais essayé de ramener  
 un cousin des Vaillant, d'Henin.  
 L'abbé L'adjutant de Boyelles l'avait  
 dans le nez, il me l'a toujours re-  
 fusé.

Quand M<sup>r</sup> Dujardin eut la  
 certitude de ne pouvoir fabriquer  
 les betteraves cette année, il con-

sentit à céder du charbon aux ha-  
bitants. Un jour chaque semaine,  
nous allions tous chercher notre  
provision. Les clients emplissaient  
leur sac, Lefebvre, contremaître, pesait  
et Labitte, comptable, inscrivait.

Un vieillard, dont je ne me rap-  
pelle plus le nom, obtient l'autori-  
sation de revenir de Vitry à Croi-  
silles dans sa famille. Vers la même  
époque M<sup>me</sup> Elisée Tourneman a pu  
partir de Croisilles avec ses enfants,  
pour aller chez sa mère à Boiry Notre Dame.

Cet homme me dit que le mou-  
lin de Vitry tourne, que les habitants  
obtiennent un peu de farine.

Justement M<sup>r</sup> Carpentier vient de  
m'informez que les deux allemands,  
logés chez lui, ont abandonné dans sa  
maison une trentaine de sacs de blé.

Voilà une bonne occasion de le  
débarrasser. Je propose ce voyage  
à Louis Haavel, il accepte.

Haavel ne revint que le quatrième

jour. A peine est-il arrivé à Vitry, que le conducteur, l'équipage, le grain, tout est confisqué. Hauvel fut remis en liberté le lendemain. Durant trois jours il insiste pour qu'on lui rende son attelage; il est débrouillard, a du sang froid, ramène son chariot.

Le magasin de M<sup>me</sup> Fontaine est très bien situé. Il est éclairé par de larges baies qui donnent vue sur toute la Place et sur la rue de St Leger. Les allemands transforment ce lazarett en salle de lecture.

Il arrive un Docteur d'un grade supérieur. Il supplante M<sup>l</sup>. Boots. Vous sommes sous les ordres du commandant Hartmann. Il installe son bureau dans la <sup>maison</sup> salle de Ryckelyuck, il <sup>en</sup> occupe toute la <sup>propriété</sup> maison, y compris la cuisine, ne laissant à Ryckelyuck que deux petites chambres qu'il partage avec son beau-père et une jeune pupille. Ce Docteur agit de la même façon avec M<sup>me</sup> Weder qui il relègue dans deux chambres avec son bébé et ses parents.

C'est là que ces personnes vont vivre, y

faire tout leur ménage, durant plus de vingt mois. La salle et le salon de M<sup>me</sup> Weidner deviennent le mess des Docteurs. Il suffit de percer une ouverture dans le mur de séparation, <sup>des deux propriétés</sup> et les deux maisons se trouvent à quelques mètres l'une de l'autre.

Ce commandant est un homme fantasque. Pour un rien il se met dans une ~~état~~ de colère folle: c'est un agité. Je me demande si parfois ses colères ne sont pas factices; il m'intéresse.

Toute la journée il me harcèle d'ordres: "M<sup>e</sup> le maire, ordre de remettre immédiatement au platon, douze poires bonnes à manger." Je réponds que je n'ai pas de poires. Je constate aussitôt sur la physionomie du soldat qu'il prévoit la colère du commandant. Quand j'arrive à cinq heures, le commandant me crie, furieux: "Pourquoi n'avez-vous pas donné des poires? — Parce que je n'en ai pas. Les soldats ont pillé les jardins, nous n'avons pas de

fruits. Il donne un violent coup de poing sur le bureau, se lève, gesticule en me dévisageant. Brusquement, il se rassied, me tend le bout de papier habituel, sur lequel sont inscrits les ordres pour le lendemain. Voyez, me dit-il, calme, vous devez livrer ici à la cuisine, chaque jour trente litres de bon lait. Ce lait est destiné aux soldats malades, j'exige du lait pur.

Nous livrions déjà ces trente litres de lait, fournis par douze ou quinze cultivateurs. Ce lait était peut-être à peu près naturel. Désormais M<sup>me</sup> Leon Sauvage, Savary et nous allons le livrer après l'avoir passé à l'écrémure. Quelques jours plus tard, le commandant m'appelle dans la matinée. Il me crie à tue-tête : « Vous livrez du lait écrémé ! — Non, M<sup>e</sup> le commandant. — Comment ! non, ce lait tourne ! — J'ai vu verser ce lait dans le récipient où il restait du lait de la veille ? Vous avez vu ça ? — Oui ! »

Le commandant boude à la cuisine. j'entends les talons des soldats claquer, puis un déchainement de vociférations. Ces malheureux cuisiniers n'ont pas osé protester, démentir cette accusation.

Vous avez continué à livrer du lait écrémé.

Un autre jour ce commandant m'envoie l'ordre de livrer douze œufs. "Vos poules ne sont pas nourries, ne pondent pas en cette saison." Quand j'arrive au bureau le commandant me crie: "Croyez vous que je vais continuer à me contenter de vos refus? Sachez qu'en Allemagne un ordre ne se discute pas, il est toujours exécuté. Or ici en France envahie, vous êtes assimilés aux allemands!" — "Monsieur le commandant, si vous me donnez l'ordre de vous donner une poignée de cheveux, pourrais-je l'exécuter?" Il me regarde surpris, me tend le



papier ordinaire et me congédia de la main.

En sortant du Bureau j'entrais toujours chez Godart. Nous passions un moment bien agréable à examiner ces ordres. Nous savions qu'en Allemagne les ordres sont tellement bien exécutés qu'il n'est pas nécessaire de contrôler leur exécution. Aussi nous passions un coup de crayon sur certains de ces ordres, et nous cherchions à interpréter les autres à rebours de ce qui était demandé.

Il nous était interdit de fermer nos maisons à clef. Les allemands devaient pouvoir entrer à toute heure. Nous n'avions pas le droit non plus de fermer nos chambres à coucher: les allemands pouvaient demander un renseignement ou tout objet dont ils avaient besoin.

Une nuit, nous étions couchés depuis une heure, deux soldats entrent, bajonnette au canon.

" Monsieur le maire, tout de suite à la commandature pour une chose très grave." Retirez-vous, et je me leverai. Ils s'écartent un peu, mais reviennent aussitôt, ils ont peur que je ne sauve.

Rose vient à la fenêtre me regarder partir entre ces deux soldats, bajouette au canon. Elle était très impressionnable, se tourmentait beaucoup.

Le commandant m'attend dans la rue, en face de la ferme Deroy.  
 " Suivez moi." Nous entrons dans la prairie au delà de la ferme. Nous longeons le mur de clôture le long du village. A un endroit un veau écorché est suspendu à une poutre appuyée contre le mur. A côté une seconde poutre.

Le commandant me dit: " Vous voyez ce veau et cette poutre? venez." Il est calme comme je ne l'ai jamais vu. Il me surprend.

Au bout de la pâture je vois un soldat qui tient son fusil à l'épaule, je ne tarde pas à voir un second veau, écorché, étendu sur le gazon. Le commandant me dit: "ce veau était auprès de l'autre. Un civil a voulu le voler, mais notre homme de garde veillait. Le civil a eu peur, il a jeté ici le veau." Le soldat a-t-il vu vraiment un civil? Pourquoi n'a-t-il pas tiré après lui? C'était peut-être un allemand. — Je vous dis que c'était un civil! —

Un civil, ou un soldat, celui qui a voulu prendre ce veau est un homme qui a faim. — Vous avez raison: un homme qui a faim!! Il ordonne de reprendre le veau.

Revenus sur la route, je lui dis bonsoir. "M<sup>r</sup> le maire, reprend-il, je vous ai dérangé la nuit, je veux vous offrir un café." à quel mobile ai-je

obéi? <sup>j'ai accepté.</sup> ~~je le suis.~~ Dans la salle du mess, il y a cinq ou six officiers. Vous nous assoyez à un bout de la table. Dès que le café est servi je me hâte de le boire et je me lève. Le commandant m'empoigne par le poignet: "Vous n'allez pas partir comme cela". Il me retient de force. Il fait apporter des bouteilles de liqueur. Cette fois je refuse.

On apporte des cartes, trois officiers viennent se placer en face de nous. Je refuse de jouer, mais je suis toujours prisonnier. Je me mets à bâiller, bientôt je le fais naturellement sans discontinuer. Enfin! je puis partir.

Je trouve Prose glacée, toute tremblante. Longtemps après, <sup>mon retour</sup> ses bras, ses jambes étaient encore secoués de saccades nerveuses.

Après trois semaines d'iptéjim nous vous de nouveau le commandant Boots.

20 Erreur de Date. Cette évacuation eut lieu en 1918. Et mettre page 209.

Au début de son arrivée, le Commandant Hartmann avait fait publier que les vieillards, les femmes et les enfants qui voulaient retourner en France libre, devaient se faire inscrire à la commandature. Vingt cinq personnes au plus donnèrent leur nom.

C'étaient des personnes qui n'habitaient pas la Commune. Des parents, des amis surpris ici par l'invasion. Votre parente Mme Muller se fit inscrire.

Aucune famille de Croisilles n'essaya de partir. Tous attendaient les français avec une confiance absolue, personne ne voulait abandonner son mobilier à la destruction des allemands.

Le groupement eut lieu dans la cour de notre ferme vers le 20 décembre. Les partants allaient prendre le train à Ecout. Je leur fis nos adieux. Je me trouvais sur

le seuil de la maison, un allemand se tenait près de moi. Je dis à peu près ceci: "Vous direz à nos français que nous avons confiance en la victoire, que notre moral est excellent, que nous désirons ardemment les voir arriver, mais que nous les attendrons patiemment aussi longtemps qu'il le faudra, pour qu'ils arrivent en vainqueurs, chassant les allemands devant eux." Ce disant, je poussai le soldat par le dos. Surpris, il descendit vivement les marches du perron.

Dans l'après-midi, nous vîmes revenir Velly, toute contristée. Elle ne put partir parce que son (fils) Albert, âgé d'une quinzaine d'années, était grand et fort.

Les allemands firent de grands préparatifs pour la fête de Noël. Ils ramenèrent du parc du château de St-Leger, trois chariots de têtes et de branches de sapins. Ils installèrent des arbres de Noël dans tous

les lazarets. En passant dans les rues, nous pouvions voir suspendus aux branches, des paquets de cigares, de cigarettes; des objets de première nécessité, tels que bretelles, mouchoirs, chaussettes, pantoufles, etc.

Ils firent beaucoup de réclame pour la messe de minuit, invitèrent les habitants à y assister. Seuls deux civils y sont allés.

Au début de l'année, après trois semaines d'intérim, nous avons de nouveau le commandant Boots.

Sur la Place je croise un civil et un soldat. M<sup>me</sup> Godart me dit: "vous n'avez pas reconnu Julien Warnier? Ce soldat l'a conduit chez le commandant, ils viennent de sortir."

Ce pauvre Julien avait la figure tellement décomposée, que je ne l'avais pas reconnu. Et il n'avait pas fait un geste pour attirer mon attention. 3<sup>e</sup> entre avec eux chez le Docteur

Ticheur, où loge un Docteur allemand.  
 Je dis à ce Docteur que Warnier a  
 eu la jambe cassée à deux places,  
 qu'il boite réellement, qu'il a été ré-  
 formé - je vais voir, me dit-il. Il en-  
 mène Warnier dans sa chambre.

Lorsqu'ils descendent, le Docteur me  
 dit: « Il est exact que ce N<sup>o</sup> a eu la  
 jambe cassée, qu'il est boiteux, mais  
 cela ne l'empêche pas d'être apte à  
 faire un service armé. Si c'était  
 un allemand, je le prendrais bon  
 pour le service » Il remet ce certi-  
 ficat au soldat, et nous partons à la  
 commandature. Vous avez la charge  
 de croiser N<sup>o</sup> Boots dans la rue. J'a-  
 vance vivement: « N<sup>o</sup> le commandant,  
 je vous assure que cet homme a eu la  
 jambe cassée, qu'il a été réformé. —  
 « Vous, je vous crois, dit-il, mais lui je  
 ne devais pas le croire. » Sans même  
 prendre le certificat que le soldat  
 tient en main, il lui ordonne de  
 relâcher Warnier.



C'est vers ce temps là que nous avons écrasé du blé d'une façon intensive dans nos moulins à café.

Un matin de bonne heure le commandant Boots me fait appeler. "M. le maire, je vais quitter Croisilles, je ne veux pas que les habitants soient lésés du fait de l'occupation allemande depuis le début de la guerre. Présentez moi un bon totalisant les préjudices subis par vos administrés, je le signerai."

En sortant, je fais convoquer à la maison tous les chefs de ménage; j'installe Milou, Morel, Grandy, Plouriez dans notre petite salle. Ces messieurs inscrivent toutes les réclamations des habitants. Ils inscrivent en mesures usuelles les superficies des diverses récoltes. Le nombre de chevaux, de vaches etc, enlevés. Il faut aller très vite.

François Demiautte se tient à la porte du corridor ne laisse entrer les personnes qu'au fur et à mesure

qu'il en sort.  
 Je vais trouver Jules Sauvage,  
 nous établissons un barème de prix  
 à l'hectare pour toutes les journées,  
 un prix moyen pour tous les bestiaux.  
 Nous revenons à la maison avec  
 toutes les journées. Quand les additions  
 des contenances seront faites, nous  
 n'aurons qu'à multiplier par le  
 prix unitaire. Nous vérifions que  
 les superficies réclamées, ne sont  
 pas supérieures à la superficie du  
 terrain. Nous avons comptés les bette-  
 raves. Nous arrivons au chiffre de un  
 million. Nous sommes tous extrê-  
 mement surpris. M<sup>r</sup> Grandy me dit:  
 « Vous n'aurez pas le culot de réclamer  
 cette somme ? » Je lui réponds sim-  
 plement: « puisque nous l'avons trouvée »

Le commandant ne s'attendait  
 pas à cette réclamation. Il lève  
 les bras en s'écriant: « pas possible ! »  
 Je lui rappelle qu'au début de l'in-  
 vasion des voitures, des caissons serrés les

les uns derrière les autres ont séjourné  
 durant plusieurs jours tout le long  
 de la route de Fontaine à St Léger.  
 Les chevaux étaient sur la route, atten-  
 chés à ces voitures, ils étaient rem-  
 paillés jusqu'au ventre avec du blé  
 non battu. C'était un gaspillage  
 inconcevable. L'un des deux officiers  
 du bureau intervient et dit: "Où j'ai  
 vu ce blé, en quantité sur la route"  
 je pus encore répondre facilement  
 à une objection, à propos des pommes  
 de terre, et le commandant se rési-  
 gne à rédiger ce bon. Les officiers  
 avaient l'air de penser: tout cela nous  
 importe peu, nous sommes vainqueurs,  
 nous n'aurons pas de comptes à rendre.

A la maison, tous attendaient  
 mon retour. Grandy nous fait la traduc-  
 tion. Puis chacun veut voir la signa-  
 ture, le cachet. Quand ce bon arrive  
 à Vilon, Léon le passe à Josephine,  
 en lui disant: "tiens, je te le donne.  
 Garde le bien précieusement, ce sera

ta dot, toutes manières de suite, après la guerre."

En ce temps là, j'allais souvent chez M<sup>me</sup> Burgeat, pour la raison que le commandant logeait chez elle. Elle avait installé dans sa maison la femme du clerc de notaire et sa fillette; M<sup>me</sup> Grandy allait souvent rendre visite. La salle à manger était occupée par les officiers. Ces dames se tenaient à la cuisine et causaient librement devant l'ordonnance que je voyais toujours occupé à faire mijoter quelque chose sur la cuisinière. Je leur faisais signe de se méfier. M<sup>me</sup> Burgeat me répondait: "il ne comprend pas un mot de français, on peut causer."

<sup>le jour du départ</sup>  
Or dans l'après midi, je rencontre l'ordonnance à cheval dans la rue de St Leger. Il me dit: "vous partez?" Par là, j'fis-jé, en indiquant la direction du front. Non, nous partez dans la direction de Fontaine."

J'ai omis de relater qu'au début de Novembre, les allemands nous font approprier les rues du village.

Le lendemain matin, vers huit heures, je me rendais chez M<sup>r</sup> Dujardin rue de St Leger. Je vois arriver une grande auto. Cette voiture marche lentement. De chaque côté, un soldat est debout sur le marche pied. Pour deux se tiennent de la main intérieure à une barre de fer, l'autre main est dissimulée sous le manteau contre la poitrine. A l'intérieur de la voiture, qui est spacieuse, se trouvent quatre officiers. J'ai pu parfaitement dévisager les deux du fond, ils sont passés à un mètre de moi.

Le lendemain on disait dans le village que l'empereur était passé la veille au matin à Croisilles.

En quittant Croisilles, le commandant Bootje provoque le départ que de quelques pionniers. Par contre de nombreux sanitaires viennent renforcer

leurs camarades. Plusieurs ont de grands chiens policiers.

Les blessés affluent encore plus nombreux. Je vis un jour un malheureux atteint des gazs lacrymogènes.

Quel spectacle affreux! Les paupières sont tuméfiées à tel point qu'il y voit à peine clair pour se conduire. Les narines, les lèvres sont dilatées, d'une épaisseur effrayante. Un liquide goutte continuellement des yeux, les narines, les lèvres suintent également. Ils marchent péniblement; il paraît que toutes les parties humides du corps, même sous les vêtements sont atteintes.

Quand, par hasard, nous apercevons un combattant revenir des tranchées en temps de pluie, nous voyons un bloc d'argile en mouvement.

La maison de M<sup>re</sup> Houplain, bâtie à quelques mètres de la route, entourée de jardins, était toujours fermée; on n'y voyait pas d'allées et venues. Seuls un ou deux docteurs y pénétraient.

De temps en temps. J'eus la curiosité de passer derrière cette habitation, par les jardins. En approchant j'entendis frapper de forts coups qui sonnaient creux. Je vis par une fenêtre un cadavre allongé sur une table, la poitrine est découverte, un docteur, revêtu d'une blouse, tient en mains un ciseau et un maillet de menuisier, il tape avec force à l'endroit du sternum, tout comme un menuisier tape sur du bois dur. Le docteur manifeste une grande surprise, je me hâte de partir avant que sa surprise ne soit changée en colère.

Les allemands perdent beaucoup de soldats. Dès le début de l'invasion, ils les enterrent dans le jardin et dans la prairie au-delà de la maison de M<sup>lle</sup> Weiden.

Il arrive également des combattants. Ce sont des artilleurs. Ils vont huit jours au front et reviennent huit jours à Croisilles. Nous constatons qu'à

chaque retour, il manque quelques hommes.

On ne saurait concevoir la multitude d'obus tirés continuellement jour et nuit. C'est un problème insolvable de penser comment on peut approvisionner en obus les canons, sur toute l'étendue du front.

Quand trois ou quatre fois durant toute l'invasion il arrivera que nous n'entendions pas tirer au canon d'une journée, nous serons surpris, inquiets de ~~savoir~~<sup>savoir</sup> ce qui se passe.

Croisilles se trouvait à sept ou huit kilomètres de la tranchée allemande, au point le plus rapproché, à vol d'oiseau.

A Beaurains, les allemands occupaient le coin Sud du croisement de la route Nationale d'Arras à Bapaume avec la route de Croisilles, de Neuville à Achicourt.

Puis les allemands occupaient le bois d'Adinfer.



Leur tranchée passait entre Douchy et Hanescamp; puis au delà de Buequoy.

Dès le début de l'invasion, les allemands ont installé des bureaux chez Léon Morel; le successeur du commandant Boots, en tant que commandant de Croisilles, transforme ces bureaux en commandature. Elle y restera installée jusqu'à notre départ.

Les commandants se succèdent après un séjour parfois de quarante huit heures. Les troupes ne changent pas chaque fois.

L'un de ces premiers commandants s'intéresse à la culture.

Il met à notre disposition des chevaux et même des soldats pour hâter les semis de blé. Il offre même de nous céder du grain pour semer.

Cette façon d'agir de sa part, nous tourmente, et moi particulièrement. Chaque semaine, je dois

lui remettre un état des semailles, une situation des travaux des champs.

Les pillages des premiers jours recommencent sous la direction et au profit de la commandature.

Nous voyons entrer dans nos maisons deux, quatre, six soldats et parfois plus. Ils se répandent dans tous les appartements, fouillent les meubles, les armoires. Il nous est impossible de savoir ce qu'ils cherchent. A toutes nos questions, ils répondent. Commandature. Le plus souvent ils ne répondent pas. Nous connaissons l'objet de leur recherche quand ils l'ont trouvé. C'est tout ce sont des couvertes en argent, pour la réception de camarades officiers. Ou de la vaisselle, des nappes, des serviettes. Au début de cette époque c'étaient nos literies qui disparaissaient le plus : matelas, couvertures, Draps. Un <sup>jour un</sup> soldat <sup>portait</sup> emporta sur les épaules un matelas que Joséphine n'a pas <sup>vu</sup>.

<sup>soustraire à cette tentative</sup>  
~~pu conserver.~~ Dès que le soldat est  
 engagé dans l'escalier, Joséphine  
 tire violemment ce matelas; le  
 soldat perd l'équilibre, lâche le ma-  
 telas et descend l'escalier plus ra-  
 pidement qu'il ne voudrait. En  
 voyant l'attitude énergique de  
 Joséphine au haut de l'escalier, il  
 n'est pas remonté. Les soldats  
 n'étaient que deux ce jour-là <sup>pour</sup> le  
~~perquisitionner,~~  
 autre fouillait les pièces du bas.

J'étais souvent requis par les ha-  
 bitants pour réclamer ces objets, ou  
 tout au moins un bon. Le comman-  
 dant se moquait de moi, me deman-  
 dait le nom du soldat qui avait  
 commis ce larcin. Certains offi-  
 ciers remettaient au soldat un bon  
 pour l'habitant. Grandy nous tra-  
 duisait ces bons: quand ils n'étaient  
 pas obscènes, ils étaient moqueurs.

M<sup>r</sup> Henrioué était originaire de la  
 Suisse. Il avait épousé une jeune fille  
 de Croisilles. Son fils Jean, qui a sept ans,

est surpris par l'invasion chez sa grand' mère. Les allemands ont rapatrié cet enfant, dans le courant du mois de janvier. Un allemand l'a accompagné.

Vers la fin de Février le nouveau commandant s'installe chez M<sup>r</sup> Fichens. Quelques jours après son arrivée, il m'informe qu'il va utiliser le charbon de la sucrerie. Il promet un bon de la quantité qu'il aura utilisée à son départ.

Je lui explique que le propriétaire cède chaque semaine du charbon aux habitants. Nous convenons que nous continuerons à disposer de 100 kg par semaine <sup>et par ménage</sup>.

Au cours de la troisième distribution, il m'envoie dire de <sup>le</sup> cesser. La moitié des habitants sont servis. Nous nous hâtons de terminer, je fais dire aux retardataires de venir au plus vite. Mais l'officier qui est venu me communiquer cet ordre, nous voit

continuer, il s'empresse d'en informer le commandant, peut-être l'a-t-il circonvenu. A ce moment il y avait à Croisilles un tout jeune prêtre catholique, il accourt me prévenir que le commandant est dans une colère terrible: "Sauvez-vous, cachez-vous, dit-il, il a une cravache, il va vous frapper." J'avance de quelques pas vers la porte, pour me détacher des habitants et que le commandant ne s'en prenne pas au premier venu. Il fonce véritablement sur moi, m'empoigne de la main gauche au col du vêtement, sa main droite levée a des mouvements saccadés, sa cravache vibre. Mais nos regards se sont pour ainsi dire accrochés l'un à l'autre, nos yeux ne se quittent pas. Quand il s'est approché, j'ai conservé une immobilité, une impassibilité qui l'ont déconcerté. Durant plusieurs minutes, il m'ap-  
-

trophe en allemand. Je dois tenir la bouche fermée, bien serrée, car il m'attaque <sup>mitraillé</sup> de projectiles.

Enfin il me lâche, regarde vers le tas de charbon: sacs, brouettes, civils, tout s'est volatilisé. La séance est levée.

En remontant au village, je me dis qu'en bien des cas, avec un bon moral et du sang-froid on se tire d'embaras. J'allais bientôt en avoir besoin de mon sang-froid, dans une circonstance tout autrement sérieuse.

Le commandant m'informe que demain il me conduira à Douai.

Nous nous demandons le motif de ce voyage.

À Douai nous nous trouvons soixante quinze à quatre vingt maires. Ce sont les représentants des Communes des Cantons de Bapaume, Bertincourt, Vitry et Croisilles, et en plus les maires des Communes du front séparées de

leur chef-lieu de Canton.

Nous sommes assis à de longues tables; nous <sup>vous</sup> trouvons peut-être dans le réfectoire d'un Collège.

Je vois arriver sur l'estrade l'un des premiers commandants de Croisilles, celui qui voulait nous imposer une amende de 60000 marks pour signaux héliographiques, celui que j'appelle le commandant (papier).

Il nous explique que l'autorité allemande a accueilli avec bienveillance la proposition d'un Comité Hispano-Américain de nous venir en aide, de nous procurer, contre paiement, du ravitaillement.

Il ajoute que l'autorité allemande nous donne toute garantie de sécurité pour le transport et la jouissance de ce ravitaillement.

Il cède la parole à M<sup>e</sup> Loth # de Quéant, qui est au courant de la question, et se retire.

M<sup>e</sup> Loth nous dit qu'il a reçu M<sup>e</sup> Loth était alsacien. Ses parents avaient quitté l'Alsace en 1871.

la visite de deux Délégués Américains, et deux Délégués Espagnols, accompagnés de quelques officiers allemands, parmi lesquels cet officier qui a ouvert la séance.

Le comité Hispano - Américain est d'accord avec le gouvernement français, qui en garantit le paiement, pour nous procurer du ravitaillement. Nous allons recevoir de la farine, des caisses de lard, du riz, des lentilles, etc.

Ces Messieurs ont choisi, queant pour établir le Dépôt, <sup>de ces denrées</sup> à cause de sa situation géographique, au centre des quatre cantons ici groupés; à cause des facilités de transport et de réception du fait que les magasins de la Secrerie sont desservis par une voie ferrée. Si vous acceptez ce choix, et si vous m'acceptez comme Directeur de ce Dépôt, je vous demande de l'approuver en levant la main.

Seus Sr. Loth ajoute: nous avons



envisagé avec les Délégués du Comité,  
 de constituer quatre centres de dépôts,  
 que nous avons fixés à Vraucourt,  
 à Oisy-le-Verger, à Eterpigny et à  
 Croisilles. Je vous propose de désigner  
 pour gérer ces dépôts: M<sup>r</sup> Bachelet,  
 Tichaux, D'Herlincourt et Poutrain.  
 En ce moment, j'entends mon vis-a-  
 vis dire à son voisin: "Vous ne pouvez  
 pas désigner Poutrain, il est trop calotin."  
 J'ai regardé ce radical franc-maçon  
 avec une telle expression de mépris,  
 qu'il en fut tout penaud.

Par contre M<sup>r</sup> Loth avait loyale-  
 ment passé l'éponge sur les lettres poli-  
 tiques. Des quatre personnes qu'il a  
 désignées, trois furent ses adversaires  
 politiques les plus actifs.

Quand M<sup>r</sup> Loth demande l'appro-  
 bation des Délégués, ce franc-maçon  
 a levé la main chaque fois.

Léon Morel vient me  
 dire que les habitants se plai-  
 gnent du fonctionnement de l'é-

gicerie, qu'il n'est pas admissible  
qu'un seul fasse du commerce  
dans les circonstances actuelles.  
On demande une épicerie mu-  
nicipale.

Quand j'aborde cette question  
à la réunion chez Godart, je me  
rends compte que Borel n'a été  
que le porte-parole de ces Messieurs,  
on me parle également de cette  
question dans le village.

J'en informerai M<sup>r</sup> Tagnier  
Dimanche en présence de M<sup>r</sup> le  
Curé de S<sup>t</sup> Léger, car je désire  
avoir un témoin de notre en-  
tretien.

Nous avons toujours le comman-  
dant Haverbeck, il m'envoie chercher  
avant l'heure habituelle d'ouverture du  
bureau. Il me fait entrer dans la salle  
à droite. C'est la seconde fois que j'y  
pénètre, la carte avec le chiffre des po-  
pulations est encore au mur.

Voici que le commandant <sup>disperse</sup> place

lui-même, à la table ronde, une chaise  
 en face des fenêtres et m'y fait asseoir.  
 Il fait asseoir en face de moi le feld-  
 webel et son aide. Il vient se mettre  
 derrière chacun, pour vérifier s'ils  
 sont bien placés. Lui-même vient  
 s'asseoir à ma gauche, pas trop près,  
 s'accoude ~~de son~~ <sup>sur le</sup> bras gauche, le coude  
 bien avancé sur la table, de façon  
 à me dévisager bien de face, car  
 il a eu soin de tourner ma chaise  
 un peu de <sup>son</sup> côté. Alors sur un si-  
 gne, le planton placé devant moi  
 l'affiche Paul Chéry, et va se mettre  
 en face. Le commandant Bre dit:  
 "Lisez cette affiche." Je la suis par  
 cœur. En la parcourant des yeux, je ~~me~~  
<sup>répond</sup>: "je n'ai qu'une chose à faire;  
 rien. L'essentiel c'est de conserver  
 mon sang-froid, rien avec calme.  
 Si ça va à peu près, je lui demanderai  
 un laissez-passer pour visiter les  
 communes de mon groupe de ravi-  
 tailllement. Cette demande confir-

mera mon indifférence au sujet de l'enquête, donc la sincérité de ma négation." Quand mes yeux arrivent à la dernière ligne, le commandant me dit: "relisez ce passage" en le désignant du doigt." Les civils qui recueillent des militaires seront également fusillés. Le fait de me faire relire ce passage me rassure. Je pense: faut-il qu'il soit peu malin de me menacer de me tuer, pour me faire avouer.

Alors commence l'interrogatoire: "Vous avez ici des militaires cachés sous des vêtements civils? — Non — En ce moment le commandant élève la voix, devient menaçant: "Comment! vous soutenez que vous n'avez pas des militaires cachés cachés ici à Croisilles sous des vêtements civils? — Non — Et une troisième fois, en donnant un violent coup de poing sur la table et du ton d'un homme qui

est furieux qu'on lui mente effrontément, le commandant reprend: "Alors vous osez maintenant que vous n'avez pas ici de soldats français!" — Non, il n'y en a pas."

Du ton de la conversation habituelle il me dit: C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Quand j'eus fait deux pas vers la porte, je me retourne et je lui demande ce laissez-passer. Je constate que cette demande produit l'effet escompté. Il me remet immédiatement un laissez-passer valable un mois pour Quéant et les communes du centre de Croisilles.

Savoir: Fontaine — Chérisy — Guémappe — Wancourt — Héminel — St Martin — Henin sur Cojeul — Neuville Vitasse — Mercatel — Boiry Becquerelle — Bogelles — Boislers St-Barthelemy — Boislers au Bout — Boiry St-Rictrude — Boiry St-Martin — Douchy — St-Leger — Hamelin-court — Mozenneville — Alette.

Morel avait écouté derrière la porte, il me rejoint aussitôt dans la rue. Il va informer Coint, le Brigadier de Bapaume, de l'incident, de crainte que le commandant l'interroge et lui dise que j'ai avoué.

De mon côté, je prévient Victor.

Quelques jours après, le commandant Haverbeck quitte Croisilles.

Depuis une quinzaine de jours, un officier avait son cheval logé ~~par~~ à l'étable près de l'abreuvoir. Je le voyais parfois ramener son cheval. Je ne rendais compte qu'il cherchait à me saluer, à m'aborder, mais je lui tournais le dos. Un jour, son cheval était complètement harnaché, l'ordonnance me dit: "officier partit". Il arrive en effet, mais il traîne à se mettre en selle, évidemment il voudrait me saluer. En ce moment, Joseph, qui est encore en robe, il vient d'avoir trois ans, il y a quelques mois, jouait dans la cour, il passe à quel

ques mètres de l'officier. Ce dernier s'avance vers l'enfant, souriant et la main tendue, en disant: "petit, petit." Joseph se met à courir, les mains derrière le dos. Quand il a dépassé l'officier, il se retourne vers lui en disant: "Nix!"

L'officier, logé dans la chambre sur la cour, suivait ce manège. Il dit trois ou quatre mots que j'ai interprétés ainsi: encaisse mon vieux!

Le cavalier est parti aussitôt.

Je fus pris de regrets, je me reprochais ma dureté envers cet lui officier. En agissant ainsi, je lui disposais contre les français. Mais j'étais encore sous l'impression de la scène de la veille. Notre vis-à-vis, M<sup>lle</sup> Berthe Demiautte (aujourd'hui M<sup>me</sup> Bulcourt) vient me chercher: un sous-officier et deux soldats enlèvent deux vaches au début de lactation.

Les soldats arrivaient à la sortie

De la ferme, je leur barre la route, les bras étendus devant eux. Une discussion très vive s'engage. Ces soldats enlèvent ces vaches pour la boucherie de Bogeller, et nous sommes de nouveau réquisitionnés pour fournir du lait.

Le sous-officier promet de ramener deux autres laitières. La discussion dure, je perds patience, je me fâche. Un officier vient à passer et intervient: "puisqu'il vous promet de ramener deux autres vaches, vous n'avez rien à dire." Il ordonne aux allemands d'avancer. Je ne pouvais pas me battre avec l'officier.

Un officier logé chez Demianthe assistait de loin à la scène. Il me rejoint dans la rue, et me dit: "quel malheur que la guerre, hein, je suis cultivateur comme vous, je songe que si les français étaient en Allemagne, ils pilleraient ma ferme, comme je le vois faire en France. Que de tristesses et de ruines!"



Le lendemain, j'<sup>en</sup> pensant à cette scène, je me reprochais de m'être fâché. Si j'étais resté calme, j'aurais peut-être pu conserver ces deux bêtes.

À quelques jours de là, je revis ce sous-officier, je lui rappelais son engagement, il a ramené une vache quelle conque à Déniautte.

Un soldat venait chaque matin vers neuf heures, il restait dans la cour jusqu'au moment de voir Eugénie. Il la regardait avec une expression affectueuse d'une tristesse infinie. Quand Eugénie, qui avait dix ans, rentrait à la maison, cet allemand partait en pleurant, je le fis suivre, il logeait au bout de la rue de St. Léger. Evidemment Eugénie rappelait sa propre fille à ce soldat.

Jules Sauvage était très déprimé par l'invasion, il se tourmentait beaucoup, il avait le moral ébranlé, il mourut subitement.

je suivis son cercueil à l'église et au cimetière, ceint de mon écharpe. En rentrant je trouve à la maison le commandant de Bullecourt: c'est le commandant (papiers.) Il est venu, accompagné du maire, Savary, Demander la balayeuse de Croisilles pour balayer les rues de Bullecourt. En mon absence, Rose a envoyé chercher le chef cantonnier, Dhamelin court. Quand il arrive le commandant lui dit: c'est vous le cantonnier? — Le cantonnier chef, M<sup>r</sup>. — Ah! pardon Excellence.

Et la conversation, au sujet de cette balayeuse est toute émaillée de phrases d'une déférence moqueuse. Quand j'arrive, tous quatre sortaient de la maison. Rose s'attarde un court instant sur la porte, à demander à Savary des nouvelles de M<sup>me</sup> Canonne. En cours de route le commandant dit à Savary: vous avez ~~avez~~ parlé de la guerre avec Madame, vous avez causé de canon, vous serez punis.

Le lendemain il appelle Savary, lui fait répéter sa conversation de la veille et l'enferme dans un local, en disant: je vais à Croisilles questionner la femme du maire, si vos deux déclarations ne concordent pas en tous points, vous serez emprisonnés tous les deux.

La gérance de Bullecourt lui laissait des loisirs, il se divertissait.

Depuis le début de l'invasion, Henri Michel était le couvreur de Jules Sauvage. A la suite de la mort de Jules, Michel vint manger chez nous. Jusqu'alors il avait pu garder sa chambre à coucher dans sa maison. Il y avait fait mettre une serrure de secret.

Un sanitaire, propriétaire d'un grand chien policier, logeait chez une femme qui avait un fils de quatorze ou quinze ans. La mère et le fils ne passaient pas pour être des personnes transcendantes. On

suppose que ces personnes ont parlé d'hommes qui se seraient cachés dans un puits pas bien loin de la maison de M<sup>me</sup> Gogueau. On n'a jamais rien su de précis sur les motifs de la visite domiciliaire qui en est résultée.

Le sanitaire accompagné d'un camarade et de son chien pénètre la nuit dans la chambre de cette dame. Éveillée en sursaut, ~~saute à bas du lit,~~ M<sup>me</sup> Gogueau saute à bas du lit, le chien se dresse contre elle, les pattes sur ses épaules, elle tombe morte.

Vous avez décidé de ne pas porter plainte, de crainte qu'une enquête fasse connaître aux allemands le cas des deux hommes qui se sont cachés dans un puits.

Abniri de mon laissez-passer circulaires, je vais à quiant me documenter, en vue de l'organisation du ravitaillement. Le dépôt central pour toute la région envahie est à Va-

leuciennes. C'est là que se fera la répartition pour chaque groupement.

Le gouvernement français a garanti aux Américains le paiement de ce ravitaillement. Nous pouvons le recevoir et le distribuer à crédit. Il est laissé aux Communes toute liberté de s'administrer à leur gré. Les communes qui voudront émettre des bons communaux, les répartir aux habitants et exiger le paiement du ravitaillement sont libres de le faire. Les Communes qui distribueront à crédit ce ravitaillement, doivent avertir les habitants qu'ils auront à le payer un jour, afin d'éviter tout gaspillage.

M<sup>r</sup> Loth et moi convenons qu'il est préférable de prendre le mode à crédit, et de le conseiller aux maires qui nous consulteront. Il est préférable de ne pas émettre de bons communaux, car on ne peut savoir à quelles conséquences cette émission pourrait nous

entraîner.

M<sup>r</sup> Loth me parle ensuite de l'engagement, pris par les allemands, de ne pas réquisitionner ce ravitaillement et d'en faciliter le transport. Quand j'aurai visité toutes les Communes du Centre, quand je connaîtrai le nombre de locaux, le nombre de voitures nécessaires pour le fonctionnement de ce ravitaillement, M<sup>r</sup> Loth me remettra des pancartes revêtues des cachets Américain et Allemand; les allemands ont pris l'engagement de laisser à la disposition des habitants les locaux et les attelages où seront apposées ces pancartes.

Nous recevrons le premier envoi au début d'Avril, peut-être n'arrivera-t-il que de la farine, mais le convoi suivant nous procurera du riz, des lentilles, du sel, des caisses de lard. Ces caisses du poids de quatre vingt kg<sup>a</sup> contiennent des tranches de gras de dos de porc de 75 centimètres de long, sur

sur 25 De large et une dizaine d'épais-  
 seur. Il n'y avait pas la moindre tranche  
 de viande. Cependant tous en prenaient  
 livraison, on faisait des ragouts.

Il est tout naturel que l'on se  
 demande aujourd'hui comment nous  
 vivions alors: c'est le cas de dire que  
 nous vivions de privations.

Beaucoup de cultivateurs et de  
 particuliers ont garni leur sabot  
 avant l'arrivée des allemands. De  
 loin en loin, c.-à-d. une ou deux fois  
 par mois nous arrivions à tuer une  
 vache à la boucherie, soit à un chan-  
 gement de commandant, ou à un  
 mouvement de troupes. Il fallait pro-  
 fiter instantanément de l'occasion.  
 Ce n'est qu'au mois de Mars 1915 que  
 les allemands tinrent un registre  
 du recensement des animaux. Nous  
 faisions tous l'élevage intensif des lapins.  
 Durant ce premier hiver, les better-  
 aves ont fourni à tous une nourri-  
 ture abondante. Mais il faut six mois

55

pour qu'un lapin soit bon à tuer.

En dehors de ces ressources, nous vivions de légumes. Presque tous ont pu garder des pommes de terre. Ceux qui en sont dépourvus en reçoivent de leurs voisins.

La guerre a développé l'esprit de solidarité, et ceux qui ont encore certaines provisions, ne sont nullement assurés de les garder.

Nous cautions parfois de notre genre de vie, nous constations avec surprise que l'on peut réduire considérablement les menus d'une vie ordinaire.

La privation la plus pénible était le manque de pain. Durant plusieurs mois nous fumes totalement privés de sucre. On prenait du café quand même.

Les santé étaient bonnes, en général.

Il est vrai que l'on menait une vie calme, sédentaire, à part quelques personnes. Les hommes qui allaient labourer, ne faisaient pas un travail pénible ils suivaient la charrue, appuyés sur les mancherons, et les chevaux, mal nourris,



avancaient lentement.

Le lendemain de <sup>ma</sup>cette visite à Quéant, j'ai commencé la tournée dans les Communes pour organiser ce ravitaillement. Toutes ont décidé de ne pas émettre de bons et m'ont demandé de livrer du pain, au lieu de la farine.

Pour cette question, j'ai réservé la décision au boulanger.

Voici la liste des Communes du Centre de Croisilles, où j'ai trouvé quelques faits intéressants à raconter.

A Wancourt, M<sup>r</sup> Pierker, fabricant de sucre à vis, remplit les fonctions de maire depuis l'assassinat de M<sup>r</sup> Boisleur.

Il occupe une maison double, à étage. Les allemands l'ont relégué dans les deux petites chambres contre le pignon Sud. Il n'a plus le droit de pénétrer dans sa maison. Il accède à ses deux pièces par la fenêtre. A l'intérieur il a placé un escabeau, à l'extérieur une échelle.

A Neuville, il reste une quarantaine

D'habitants. On me dit: tachez d'aller voir la maison occupée par le commandant. Elle est située sur la rue principale, qui mène à l'église, à l'angle de la rue du cimetière.

Cette maison est grande, à étage. Contre la façade du côté d'Arves, les commandants successifs ont fait appuyer du fennier jusqu'au faite du toit. Ce dépôt, qui augmente chaque jour des litières qu'on y apporte s'étend dans le jardin à une distance de vingt mètres de la maison, et monte ainsi en pente régulière, jusqu'au sommet du toit.

J'arrive à Berceat vers le soir. Je demande au Commandant à voir le maire, car je n'ai rencontré aucun habitant. (En arrivant dans une commune, je vais voir le maire, nous convenons des dispositions à prendre, en vue du ravitaillement, ensuite nous les faisons ratifier par

le commandant.)

Le commandant De Mercatel demande au scribe du bureau où est le maire? "Les hommes viennent de partir en prison pour la nuit. — Allez le chercher!"

Je vois arriver un buvier de soixante ans. "Vous êtes le maire? — Non. Ché pout mi — Qui est-ce? — Ché Baptiste!" Le commandant envoie chercher Baptiste. "C'est vous le maire? — Non, ché pout mi!" Le commandant me dit d'aller m'arranger avec le curé.

Au presbytère, je trouve un professeur du Petit Séminaire, ou du Collège St Joseph d'Arras. Ce prêtre est venu faire <sup>pour un</sup> l'intérim à Mercatel pendant que le curé faisait une cure dans un établissement thermal. Il fut surpris par l'invasion. Il reste huit hommes et quinze femmes. Ce prêtre continue à habiter le presbytère, mais

les autres hommes vont coucher cha-  
que soir sur la paille dans un local  
fermé à clef; sous prétexte qu'ils  
pourraient faire, la nuit, des signaux  
aux français. Il ne sait pas com-  
ment il pourra faire prendre à  
Crosilles le ravitaillement dont  
ils ont tant besoin. Les habitants  
n'ont du pain que lorsque les alle-  
mands leur dorment quelques brots.

Il ne reste plus un cheval à Mercatel.  
Je leur enverrai leurs provisions à  
Neuville, c'est convenu avec le com-  
mandant.

Avant de quitter le presbytère,  
ce prêtre m'avait demandé si je con-  
naissais une famille Paradis de Beau-  
rain. Il me remit une liste conte-  
nant l'énumération de titres, de valeurs,  
qu'un officier lui avait confiée.

Quand je revis mon ami Jules après  
la guerre, il me témoigna vivement  
sa satisfaction de rentrer en possession  
de cette liste, dont il n'avait pas le double.

a Boiry Ste Rictrude, je trouve l'abbé François sur le seuil de sa grande porte. Il habite une ancienne ferme abbatiale. La maison est simple, sans étage, toute en longueur. La plupart des chambres se communiquent, il y a deux portes d'entrée.

Les allemands ont laissé à la famille François deux chambres au milieu de la maison.

Je vois une petite échelle adossée au soubassement d'une fenêtre. « Voilà l'entrée de nos appartements, pour ma femme et mes jeunes filles, me dit François. Mais vous, je vais vous faire traverser le logement des allemands, vous verrez le tableau »

Dans la première pièce une couche épaisse de paille étendue sur toute la superficie, en forme de litière, sert de lit aux soldats.

Les armes, les sacs sont rangés de chaque côté de la porte. Les hommes sont couchés en vrac par toute la

pièce. Nous devons les enjamber en avançant en zig-zag, vers la deuxième porte. Nous franchissons trois salles dans les mêmes conditions.

Arrivés à la quatrième porte, fermée à double tour et verrouillée, il faut dire le mot de passe pour entrer.

Les Dames François: la mère et les deux jeunes filles <sup>La sœur de M<sup>e</sup> François</sup> remaillent leurs bas. Elles n'ont plus de laine, elles détricotent un vieux gilet au fur-à-mesure des besoins. Elles disposent aussi de colifichets de diverses couleurs et rivalisent à qui fera le plus joli dessin. Je les félicite de leur bon moral, et je sors par la fenêtre.

A Douchy c'est François Bonnant qui est main. Il n'habite pas sa ferme en ce moment.

Les allemands logent tous les habitants, tantôt dans le côté Nord du village, tantôt dans le côté Sud. Ils espèrent ainsi échapper au tir des alliés. Ils défendent aux habitants de sortir,

obais lorsqu'un avion vient repérer le point de tir, les allemands se terrent dans les caves par crainte des bombes; tandis que les habitants sortent dans les rues. Les alliés savent toujours sur quel point ils doivent tirer.

A Boiry-Becquerelle, il reste une quinzaine de femmes et cinq hommes. Tous les cinq sont illétrés. C'est M<sup>lle</sup> Dachez institutrice qui viendra chercher le ravitaillement, en voiture avec un allemand.

Quelques années précédentes j'ai connu cette demoiselle dans la famille Delaire à Bozelles.

A Hamelin-court, l'homme qui remplit les fonctions de maire est un journalier: cantonnier. Les habitants sont peu nombreux.

En passant à Bozelles j'apprends qu'un grand nombre de prisonniers ont été évacués à l'arrière. Il reste environ deux cents personnes.

Un nommé Dessaint jardinier

Du château d'Hendecourt-les-Rausart,  
 me demande de l'emmener si c'est  
 possible. Il est trop tard pour au-  
 jourd'hui. Je vois aussi le cousin  
 de la famille Vaillant d'Henin. Il  
 me dit que parmi les prisonnières il  
 y a une femme qui jouit d'une grande  
 influence auprès d'un officier. Il a pu  
 lui parler dernièrement, elle est bien  
 disposée en sa faveur. Il me désigne  
 la maison qu'elle habite seule, et me  
 prie d'aller lui demander <sup>sa</sup> libé-  
 ration. Outre qu'il est tard, il est prudent  
 que je ne mêle pas la question du ra-  
 vitaillement avec d'autres buts de dé-  
 placement. Je reviendrai dans quelques  
 jours.

Mais j'apprends un fait inté-  
 ressant. Ces soldats de Bogelles, sont des  
 hulans de la mort. Depuis la stabilisa-  
 tion du front, ils n'ont pris part à au-  
 cune opération. Ils ont appris qu'il est  
 question de les répartir dans un ré-  
 giment d'infanterie. Alors pour



prolonger leur séjour à Boyelles, ils ont imaginé que les civils ont la fièvre ~~de~~ typhoïde. Le Docteur a envoyé au Médecin Major un rapport circonstancié de la situation. Jusqu'à présent les soldats ne sont pas malades, mais ils ont été en contact avec les civils malades. Il en est résulté pour les militaires: de rester à Boyelles; pour les civils: d'être séquestrés dans leurs locaux durant six semaines.

Le temps est propice à la plantation des pommes de terre. Il est prudent d'en profiter, les allemands ne pourront plus les prendre pour le moment, quand elles seront en terre.

Nous profitons d'une nuit sombre pour les sortir de la petite cave de la cour, sous l'escalier.

La fille de Borel et Juliette sont dans la cave, elles remplissent des mannes que nous <sup>tirons à la</sup> ~~vidons dans~~ <sup>surface</sup> des sacs. Michel, Borel, Victor et

moi les vidons dans des sacs et les transportons dans la courrette. Pour plus de sécurité, nous remontons par le foyer, et descendons par le jardin. Il fait tellement sombre que nous avons dû mettre des torchons, des mouchoirs blancs sur les groseillers, pour nous guider dans les allées.

Quand les pommes de terre sont enlevées, il reste, dans la cave, deux caisses de vin. (L'une contient ce vin de 1870.) Nous avons décidé de les y laisser, ne sachant où les cacher.

Nous aménageons au-dessus du <sup>de la cave</sup> couvert une niche et y mettons une poule à couver des œufs cuits durs. De cette façon la poule couvrera longtemps, et si les circonstances s'y prêtent, après <sup>800</sup> le temps d'incubation, nous en mettrons une autre. <sup>au début</sup> Nous n'avons pas fermé la porte à clef, pour ne pas

susciter la curiosité des allemands.

Cette fois nous mettons un cadenas sans trop serrer la chaîne, pour permettre de voir la poule sans ouvrir la porte. Enfin, nous balayons et nous enlevons minutieusement tout le déchet laissé par ce travail. Nous le remplaçons par des balayures du poulailler.

Le lendemain, quand les allemands passent les chevaux, je vais regarder la poule, elle tient. Tous les soldats viennent la voir. Ils émettent des avis partagés. Les uns disent: bon, les autres: pas bon, rats.

Je pars à Douai, pour approvisionner l'épicerie. Je conduis un chariot attelé de trois chevaux.

En arrivant, j'ai la chance de trouver Jules Legrand chez lui.

Cet homme est originaire de Croisilles, il est agent de Police à Douai. Il obtient de son Directeur l'autorisation de m'aider à faire

les achats. Ce Directeur m'accorde cette autorisation pour toute la durée de mes voyages ultérieurs.

Nous eumes vite trouvé les denrées que je désirais. Legrand me dit qu'il serait avantageux d'arriver le vendredi, pour assister, le samedi matin, au marché qui est bien approvisionné. On y trouve du tabac importé de Belgique, sans droit.

Legrand me remet un fragment de journal français.

J'y lis un tronçon d'article: l'auteur explique qu'il faut attendre les combats du printemps pour se faire une opinion sur la durée des hostilités.

Cette phrase me tourmente. Il n'est donc pas certain que nous allons être délivrés!

Et le blé que j'ai semé! que faire? Je puis le détruire; mais alors, je démoralise les habitants. mieux vaut laisser les choses en état.

je brûle ce papier.  
 Au voyage suivant, je suis parti  
 le vendredi et revenu le samedi.

Mais ensuite, nous sommes al-  
 lés avec deux attelages.

Par une belle matinée, que  
 nous jugeons favorable à notre tra-  
 vail, nous partons très tôt planter  
 les pommes de terre. Henri dispose  
 de deux attelages qu'il met au  
 binot à tour de rôle. Les enfants ré-  
 partissent le plant dans la raie.  
 En deux jours, ils ont planté un  
 hectare et demi.

Je retourne à Bogelb, j'ai  
 eu l'air de passer pour ramener  
 deux hommes. J'hésite à suivre  
 les conseils de ce parent de Vail-  
 lant, il me répugne d'aller à voir  
 cette femme, de faire appel à son  
 concours. Cependant, si, par cette  
 démarche, j'obtiens sa libération?

Je frappe à la maison indiquée,  
 j'entends du bruit et je crois eni-

tendre: entrez.

Je trouve un officier et cette femme. Tous deux sont debout, l'officier est furieux "Que venez-vous faire? Vous n'avez pas le droit de parler aux habitants."

Il m'emmène chez le commandant. J'explique que je viens au sujet du ravitaillement.

Le commandant me demande mon laissez-passer. Au bureau à Croisilles, le feldwebel a oublié d'y apposer le cachet. "Vous voyagez sans laissez-passer?" me dit le commandant. Vous ne savez pas qu'un papier sans cachet n'a aucune valeur? Quand on est tête à ce point là, on ne peut rester maire de sa commune etc. Il m'a bien répété dix fois dans la journée le mot: tête.

Il m'enferme dans une pièce voisine. Il est onze heures. J'y reste jusqu'à deux heures sans nourriture.

Le commandant me félicite de nouveau sur mon intelligence d'accepter un laissez-passer sans cachet. Puis me dit: suivez moi.

Je vois une centaine d'hommes alignés au milieu <sup>de</sup> la rue. Le commandant me place au milieu, et cause avec un autre officier, il traîne. Je constate qu'il m'observe. Il espère sans doute lire une peine, un ennui sur ma figure. Je bavarde avec mes voisins.

Enfin le commandant commence au bout de la ligne à ma droite. Il interroge chaque homme sur sa profession, ses aptitudes à divers emplois. Deux scribes inscrivent les réponses.

Lorsqu'il ne reste que trois ou quatre hommes à interroger à ma droite, le commandant allume un cigare, cause, puis va recom-

mencer à gauche je pense que cet officier n'est pas bien fort. De nouveau il s'arrête à quelques hommes de moi.

Enfin il congédie tous ces hommes, sauf Dessaint et un autre. Il s'approche de moi, et, comme s'il n'y avait eu aucun incident, me dit: « Vous voulez un de ces deux hommes? —

Oh! les deux — Non, un seul, choisissez? — Je comprends qu'il veut me refuser Dessaint. J'essai de lui faire courir sa chance en jouant à pile ou face. Le commandant s'intéresse à ce jeu, se le fait expliquer.

Je lance le sou, c'est Dessaint qui gagne. « Non, dit le commandant, Dessaint est trop jeune, c'est X qui va partir. (Cet homme est venu habiter chez Bresson) Il était la quarante et unième personne que je ramenait de Boyelles.

Les prisonniers ne savaient pas qu'il était prudent de ne plus retourner à mander personne.



Il y avait parmi les prisonniers le curé de l'une de ces paroisses. Etait-ce l'abbé Crocfer? Je ne me rappelle plus. Quand je lui ai parlé de le ramener, il m'a répondu: "je ne puis pas abandonner mes compagnons d'infortune. Plus tard nous verrons." Les circonstances ne s'y sont pas prêtées.

Ce prêtre avait relaté en vers les péripéties de leur captivité.

Il avait de la verve, du patriotisme il flétrissait de main de maître la conduite de cette femme, qu'il appelait M<sup>me</sup> la noire.

Il m'avait confié son cahier. Je l'avais caché dans l'anfractuosité du mur de l'écurie. Au moment de notre évacuation, je l'ai oublié. Il a sauté avec nos bâtiments.

A un moment, nous eumes le commandant Flame. Il logeait chez M<sup>me</sup> Jules Sauvage.

Depuis quelque temps les officiers

se réunissaient dans la salle de la maison d'Henri Michel. Ils s'y livraient à des orgies inconcevables. Ils faisaient venir de la bière de Munich, et plaçaient, sur un chantier dans la salle, un fût muni d'un robinet. Le commandant Flame était un habitué assidu de ces débauches. Il venait souvent rendre visite à l'officier logé à la maison, dans la chambre sur la cour. Les grandes portes de toutes les fermes étaient toujours ouvertes. La nôtre s'appuyait de chaque côté au mur du tas de grange. Un soir, ce commandant longeait le mur de grange, sa main rencontre la clenche. Il veut ouvrir la porte, il ne se rend pas compte que cette porte appuie contre un mur, durant un quart d'heure il secoue la porte, y donne des coups de pied, crie, injurie. Son ami avait ouvert une fenêtre, nous l'entendions rire aux éclats.

En rentrant chez M<sup>me</sup> g. Sauvage par la ferme de son fils Léon, on passait devant le poulailler.

Une nuit que ce commandant rentrait en titubant, un coq chante lorsqu'il passe en face, il va faire lever M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Sauvage, ainsi que son ordonnance, fait ouvrir le poulailler et, se faisant aider par son ordonnance, tue, à coup de canne, les volailles qui ne se sauvent par dans la cour.

Un matin, avant sept heures, je vois arriver dans la cour une voiture militaire attelée de deux chevaux. Charles Demiautte, maire de St-Leger, est seul à l'intérieur. Deux allemands se trouvent à l'avant. L'un d'eux vient me dire: "M<sup>r</sup> le maire, nous vous enlevons avec votre collègue de St-Leger — Où? — s'écrie Rose-Badame, nous n'avons pas mission de vous le dire."<sup>n</sup>

Vous partez par Lagnicourt. Arrivés à la grande route de Bapaume, vous prenez la direction de Cambrai. A Fontaine Notre Dame, les allemands vont voir des camarades, vous laissent seuls Charles et moi en voiture. Vous ignorez tout le jour où vous allez, et dans quel but on vous emmène. A Cambrai, les allemands nous conduisent au théâtre. Vous y trouvez un grand nombre de maires; nous arrivons presque les derniers. On a dit que nous étions environ cent vingt.

Le commandant (papiers) vient nous faire une conférence sur les Bons Communes. Avec sa façon habituelle, il nous dit en substance ceci: "L'autorité allemande se préoccupe de la pénurie qui oppresse <sup>les habitants</sup> des régions envahies. Elle a recherché les moyens de leur venir en aide; vous savez qu'elle a facilité l'organisation du ravitaillement. Mais vous n'ignorez

pas que vous devez payer ce ravi-  
taillement. Un grand nombre de  
Communes ont émis des bons com-  
munaux. Il y a ici de nombreux  
maires qui ont pris cette heureuse  
initiative, pour procurer des ressour-  
ces à leurs concitoyens. L'autorité  
allemande est disposée à vous fa-  
ciliter cette œuvre. Permettez moi  
de vous suggérer que vous auriez  
tout intérêt à vous grouper pour  
cette émission de bons communaux.

L'officier se retire. Les allemands  
nous laissent causer.

Avant de nouvelles, nous <sup>vous</sup> question-  
nons les uns les autres. Vous n'apprenez  
rien qui puisse nous reconforter.

M<sup>r</sup> Hello, président du Conseil Géné-  
ral du Nord, qui assiste à cette réunion,  
est d'avis que les Communes peuvent  
émettre des bons communaux, mais  
ne doivent pas, ne peuvent plus se  
grouper, se rendre solitaires.

M<sup>r</sup> Loth et moi déconseillons l'é-

mission des bous. Nous posons le principe que les allemands ne feront rien pour nous avantager, s'ils n'y trouvent pas leur propre intérêt. En conséquence, lorsqu'ils nous conseillent d'aller à droite, partons délibérément à gauche.

On nous objecte que nous allons recevoir du ravitaillement américain grâce à leur bonne volonté. Nous répondons que nous ne connaissons pas les tractations qui ont précédé cet accord.

Les allemands nous font sortir. Les deux soldats nous attendaient, ils nous ramènent chez nous.

Ce jour-là chez Godart, nous décidons d'une façon formelle que nous ne devons pas émettre de bous, que nous n'en émettrons pas.

Un soir, après le souper, Henri Michel part coucher à l'heure habituelle.

En arrivant chez lui, il trouve la porte de sa chambre ouverte. Deux allemands sont couchés dans son lit. L'un d'eux

prend son revolver déposé sur la table de nuit et le braque vers cet intrus.

Michel ne put jamais reprendre possession de sa chambre. Ses réclamations à la commandature, même lors des changements de troupes restèrent sans résultat.

Chez nous, En face de l'escalier, entre nos deux chambres d'amis, se trouvait une petite chambre étroite, que les officiers avaient dédaignée. C'est là que Michel a couché jusqu'à la fin de l'invasion.

A cette époque, Durant plusieurs mois, nous avons eu une période difficile à passer pour notre alimentation. Il n'était pas aisé de moulin du blé dans nos moulins à café. Il fallait tourner lentement, ne pas faire de bruit, pour ne pas attirer l'attention des allemands. Car ils confisquaient le moulin, perquisitionnaient pour trouver le blé, et punissaient d'une amende de cinq marks ou huit jours de prison. Le plus pénible était la con-

fiscation Du moulin à café, car on ne trouvait pas à le remplacer. ~~à Douai~~ Douai on n'en trouvait plus; les belges nous en ont procuré.

Les changements de troupes étaient très fréquents. A chaque départ, les soldats démontent les installations qu'ils ont faites pour leurs chevaux; ils brisent les bas-flancs. Ils nous disent de prendre ce bois, de le brûler. Cependant, ils sont remplacés par des camarades du même Corps d'Armée. Vous avez intérêt à ne ramasser que les déchets, car les nouveaux soldats font de nouveaux bas-flancs en démolissant dans la ferme les petites constructions qu'ils n'utilisent pas.

Un nouveau commandant s'installe à la maison. Il a un grade supérieur, car un soldat monte la garde devant la grande porte. C'est la troisième fois que nous voyons pareille garde. Cet officier est un grand propriétaire terrien, des confins de la Russie. Vous



pensons qu'il est un polonais armé.  
 Il n'a nullement la mentalité  
 des allemands. Les soldats sont des  
 Bavarois: Des braves gens, paisibles.  
 Les moulins à café tournent librement  
~~comme~~ <sup>quand</sup> les sanitaires sont partis aux  
 tranchées. Quand le commandant  
 est sorti, nous écrasons du blé avec  
 notre concasseur. Ce travail est très  
 lourd; nous sommes quatre à tourner  
 le moteur: Joséphine, Michel, Victor et  
 moi. Nous nous relayons deux par deux.  
 Nous voulons profiter de cette occasion  
 pour faire une provision de farine.  
 Un jour l'ordonnance voit Joséphine  
 Descendre du grenier toute en sueur. Il  
 me dit: "M<sup>l</sup> pas bon pour M<sup>l</sup>, trop  
 lourd, j'irai tourner". Il le fit.  
 Un jour le commandant me dit:  
 "vous écrasez du blé, j'ai entendu le  
 moteur. Je vous préviens que si vous  
 êtes dénoncé, je serai obligé de  
 sévir".

A cette époque, nous allons

avec deux charriots chercher l'épicerie à Douai. Vous partez le vendredi matin, nous faisons les courses dans les magasins l'après midi, nous complétons notre approvisionnement le samedi matin sur le marché et nous revenons l'après midi.

Nous emportons notre repas pour vendredi à midi. Vous le mangeons chez la veuve <sup>de</sup> Tronment, qui était originaire de Croisilles. Cette Dame habite Brebieres avec ses trois filles et trois petites filles.

A Douai, Legrand nous a trouvé un gîte pour nos attelages. Les propriétaires de la Droguerie en gros (à la boule bleue) mettent à notre disposition leur cour et leurs écuries.

Nous emportons la nourriture des chevaux: quelques boites d'avoine.

Legrand nous a également trouvé un logement: au Nouveau Boude. Vous y prenez le repas du vendredi soir et du samedi à midi. La tenancière a près d'elle ses deux filles, dont les

mariis sont mobilisés et Deux petits enfants, à Douai, les bouchers ont presque toujours de la viande de cheval, de loir en loir, une vache. <sup>Les habitants</sup> sont plus privés de pain que de viandes. Cet hotel restaurant se trouve au coin d'une rue sur la petite Place, qui fait suite à la Grand'Place, vers la Porte de Valenciennes. On se trouve près de la gare.

Quand Milton et moi revenons le soir à l'hotel, la Dame nous dit: "je suis forcée de vous rationner de pain, on dit que demain nous n'en aurons pas."

Nous partageons le même lit.

Vers minuit nous sommes réveillés par un grand fracas, un bruit retentissant de ferrailles qui retournent longuement. Nous courons ouvrir la fenêtre, nous voyons passer l'avion qui a lancé une bombe sur la gare à notre gauche. Une seconde bombe tombe sur le boulevard à droite et une troisième plus loin. Le bruit de ces <sup>derniers</sup> éclatements

n'a rien de comparable avec la Détonation saisissante de la première bombe se repercutant dans les constructions métalliques.

Le samedi matin, nous n'avons pas trouvé de pain pour notre petit déjeuner. S'il y a du pain en ville, il est réservé aux clients habituels.

Nous avons réussi à nous procurer quatre œufs dans une épicerie. Nous les avons mangés cuits durs.

L'homme de garde, qui faisait les cents pas devant la porte nous gênait parfois pour faire certaines choses. En ce cas Marie, qui a huit ans, va s'asseoir sur l'une des bornes à l'entrée de la rue. Elle ne tarde pas à attirer l'attention du soldat, elle entre en conversation. Dès ce moment, nous pouvons faire tout ce que nous voulons dans la cour. L'allemand est accaparé, il ne quittera pas l'enfant. Quand nous avons terminé, je vais rappeler Marie. Je la garde devant le soldat.

Enfin, M<sup>r</sup> Loth m'informe que mardi prochain 6 Avril 1915, je pourrai aller chercher une voiture de farine. Il m'informe également que la semaine suivante nous recevrons en supplément de la farine: Du lard, Du riz, Des lentilles; peut-être même Du sel et Du saindoux.

Le jour de Distribution pour Croixelles est fixé au mardi de chaque semaine.

Nous organisons aussitôt le mode de Distribution de ce ravitaillement et de l'épicerie.

Blouvier qui tient la comptabilité du pain depuis le début, tiendra également la comptabilité du ravitaillement.

Le boulanger va panifier pour toutes les Communes. Les habitants recevront du pain frais tous les trois jours. La population globale est répartie en trois tiers à peu près égaux.

En venant chercher le pain, les

Communes toucheront le ravitaillement une fois chaque semaine.

La totalité de la farine sera déposée chez le boulanger.

Tout le reste du ravitaillement viendra à la maison. Pour le loger je dispose de la salle et du salon en commun avec l'épicerie, de la petite salle, du corridor. Dans la cour, nous avons l'écurie près de l'abreuvoir, qui est spacieuse.

Flouvier remettra au délégué de chaque commune la liste et la quantité de chaque denrée à lui <sup>livrer</sup> remettre.

Pour Croisilles, nous convenons de distribuer le ravitaillement chaque mercredi.

Voici comment nous étions organisés quand ce ravitaillement fut en plein rendement, ce qui n'a pas tardé.

Au retour de Quéant, je remettais à Flouvier la liste des denrées que nous raménions. Cette feuille

contenait également les indications de M<sup>re</sup> Loth des quantités à distribuer par tête d'habitants.

Blouvier copiait ces indications, les remettait à Michel, ou à Bilou, Borel.

Le mercredi matin, Borel découpait les bandes de lard en portions de deux, de trois personnes etc. calculées d'après le nombre de ménage, à deux, à trois, à quatre personnes. Il disposait d'une balance, elle lui était utile aux changements de série. Il avait la main pour couper les morceaux du poids voulu. Lorsque le temps le permettait, ce travail se faisait sur le trottoir. Joséphine, Raymonde Legrand rangeaient sur une table dans la cuisine ces morceaux par catégorie.

Le saindoux se préparait également le matin. Cette opération était plus longue que la coupe de lard. M<sup>me</sup> Fontaine, Michel,

Abilon s'en chargeaient. Ils déposaient les lots sur la cuisinière. Ce jour là Rose disposait du foyer dans l'arrière cuisine.

Si j'ai bonne mémoire, il y avait environ 225 portions à faire.

On installait également le sucre, le sel et divers dans la cuisine.

Dans notre salle à manger, on ne mettait que les denrées sèches, telles que : riz, lentilles, café vert, lait condensé etc.

On distribuait en moyenne sept à huit denrées chaque semaine. Car le lait, le sucre, le café, la céréale, les poissons conservés en filets, etc ne venaient pas régulièrement.

François Déminante avait découpé des boîtes en fer blanc dont la contenance, pour chaque denrée en grain, correspondait au poids attribué à une, à trois, à cinq personnes.

Il y avait toujours, pour servir, autant de personnes que de denrées



à distribuer. Votre fille Rose avait son emploi. Souvent Juliette était requise. S'il nous fallait du personnel, nous n'avions que l'embaras du choix.

Alors à deux heures, la distribution commençait.

Demi-cuette se plaçait à l'entrée du corridor, il tenait à la main un bâton blanc, tels les agents de Police. Quand le tour était établi, il ne laissait ~~pas~~ entrer une personne, qu'au fur et à mesure qu'il sortait quelqu'un par la cuisine.

Grandy était assis dans la salle à manger près de la porte. Il avait le registre de la population. Il demandait à la personne qui entrait son nom et si elle prenait de toutes les denrées. C'était le cas, 98%. Il criait à haute voix: un tel, tant de personnes. (Ce tableau était affiché

Dans la cuisine. Les personnes avaient des petits sacs pour recevoir le riz, etc. Seules les portions de saindoux étaient déposées sur du papier. Mais elles étaient superposées, il fallait donc les envelopper de nouveau.

Cette distribution allait vite. A quatre heures c'était fini.

Alors les Dames faisaient une tasse de café offert par l'épicerie. C'était la récompense de la journée de travail.

Le lendemain, ~~ves~~<sup>jeudi</sup> ~~credi~~, c'était le jour de vente de l'épicerie. Cette vente durait de neuf heures à midi, reprenait à treize heures et demie.

Demiporte est encore à la porte d'entrée, ne laisse entrer qu'en proportion des sorties.

Abilon est assis dans le corridor. Il a sur sa table la liste et le prix de tout ce qui se trouve

Dans l'épicerie. Il a sous la main des carrés de papier tout préparés. Il inscrit le nom du client, la série des articles. Deux colonnes indiquent en regard le prix à l'unité, et le prix pour la quantité demandée, il en additionne les totaux des achats, et remet ce billet à l'intéressée, qui entre dans l'épicerie.

Grandy est assis à une table entre et contre les deux fenêtres. A la suite de cette table, on a établi des planches, qui forment comptoir, jusqu'à l'embrasure de cloison qui sépare le salon de la salle. (On a enlevé les portes.) Le comptoir s'appuie contre cette cloison pour bloquer tout passage. De l'autre côté se trouve le même personnel qu'au ravitaillement.

Le client remet sa feuille à la personne qui se trouve libre. S'il a oublié un objet, il doit retourner

le faire inscrire à Bilou.

La personne qui a servi, remet elle-même la fiche à Grandy. Il vérifie les prix, l'addition, inscrit <sup>sur un cahier</sup> le nom, la somme payée, reçoit, et classe le papier numéroté dans un fichier.

Dès que les clients sont servis, comme la veille, on prend une tasse de café. Autant que possible, Plouvier et moi prenons part à cette réunion, surtout le ~~jeudi~~ <sup>jeudi</sup>, car ce jour là on n'a pas traversé la maison, il y a moins à nettoyer; on s'attarde à causer. Il y a souvent un incident, en fait divers à conter.

Nous avons décidé de faire payer l'épicerie comptant, pour la bonne raison que nous n'étions pas en mesure de faire crédit. Nous avons pensé que beaucoup de femmes faisaient la lessive du linge des allemands, qu'elles en recevaient

retribution: elles pouvaient donc payer l'épicerie. Seuls trois ou quatre ménages de personnes âgées, indigentes recevaient cette épicerie à crédit, c'est-à-dire à fonds perdus.

Nous vendions toutes les marchandises au prix courant, sauf le tabac et le cognac qui payaient tous les frais. Ainsi, pour donner un exemple: la potasse nous coûtait de huit à vingt francs les cent kilos. Nous la vendions 0<sup>fr</sup> 20 le kg. Or, au détail, on ne retirait d'un sac que 95 ou 96 portions.

Le jeudi soir, après la vente, Morel et Grandy faisaient rapidement l'inventaire de l'épicerie. Ils avaient préparé sur mon carnet la liste des différentes marchandises, je portais dans deux colonnes le prix à l'unité et le prix payé. Ces Messieurs inscrivaient sur la colonne suivante la quantité à rapporter; à la suite j'inscrivais de nouveau les deux

prix. De cette façon je savais toujours le prix que j'avais payé la semaine précédente. A mon retour, je remettais ce carnet et l'argent qui me restait à Grandy, qui tenait la comptabilité. D'après ces comptes Grandy établissait le prix de vente du tabac, du cognac. Le tabac venait de Belgique, sans droits, nous l'achetions 1 25 le kilo.

Le jeudi soir, Grandy me remettait l'argent de la vente pour les acquisitions du lendemain. De cette façon nous n'avions <sup>quière</sup> ~~pas~~ de fonds entre les mains.

Il venait à cette vente du jeudi, des personnes des communes avoisinantes, elles faisaient des achats plus ou moins importants, suivant les moyens de transport dont elles disposaient.

Le commandant me dit : « L'autre jour à Cambrai, on vous a suggéré l'idée d'émettre des bons communaux ; l'auto-

rité allemande veut connaître les déci-  
 sions des municipalités. Voulez-vous me  
 remettre par écrit cette décision? — Je  
 n'ai pas encore réuni le conseil muni-  
 cipal, mais je puis le convoquer pour cet  
 après-midi, et je vous invite à assister  
 à cette délibération? — Il y vint accom-  
 pagné de l'interprète. Cette présence sur-  
 prit les édiles. Ils ne tardèrent pas à  
 comprendre que je voulais associer le  
 commandant à la décision que nous  
 allions prendre. J'explique, qu'à la suite  
 des entretiens que nous avons eus au sujet  
 des bous communaux, j'ai préparé un  
 projet de délibération que je vais soumettre  
 à la discussion de tous. Je propose d'insérer  
 des bous communaux, comme l'autorité al-  
 lemande nous y invite, sous la réserve ex-  
 presse que cette délibération soit approuvée  
 par le gouvernement français et à la condition  
 formelle qu'il ne puisse en résulter aucun  
 engagement pécuniaire à la charge de la  
 commune de Croisilles.

Le commandant et l'interprète

Donnent eux aussi leur acquiescement à cette délibération. Dès qu'elle est transcrite, ils la signent. On peut voir dans les archives communales, sur le registre de délibérations de cette époque la grande signature de Shienfeld qui occupe presque tout le travers de la page.

Deux ~~à~~ jours plus tard, ce commandant quitte Croisilles.

Son successeur s'installe chez M<sup>me</sup> Jules Sauvage.

La farine que je ramène de Québec est magnifique. Les Américains nous gâtent. Vous recevez des petits sacs de vingt kilos. La toile qui enveloppe cette farine, est aussi blanche aussi fine que le contenu. Mais vous ne recevez que cent soixante quinze grammes de pain chaque jour.

Les envois ultérieurs arrivent dans des sacs de cent kilos. <sup>de farine</sup>

Au second voyage, Michel m'accompagnait, nous recevions du riz, des lentilles. Peu à peu les denrées augmentent.



en nombre et en quantité.

à l'automne, nous recevons deux cent cinquante grammes de pain chaque jour. Après l'hiver 1919, nous en recevons trois cent cinquante.

Dans peu de temps, quand les envois seront en cours, nous recevrons: (par habitant)

Chaque semaine: Deux cent cinquante grammes de lard, de saindoux, de riz, de lentilles, etc.  
Chaque quinzaine la même quantité de café vert, de sucre, de céréales, etc.

Du sel, de l'huile, du vinaigre, des petits poissons en futs, etc.

La Commune de Neuville ne vient pas prendre son pain le jeudi.

Vers le soir, je suis parti porter ce pain. À la sortie d'Henin vers Mercatel, un soldat me barre la route. "On ne passe pas. Grand combat. Les Français bombardent Mercatel et Neuville." Les obus ne

tomberaient qu'à intervalles espacés.  
 Je montre mon laissez-passer  
 et je passe malgré les protestations  
 du soldat.

Mercatel paraît désert, pas  
 un habitant, pas un soldat dans  
 les rues. Depuis ma dernière vi-  
 site, quelques nouvelles maisons  
 ont été ébranlées, trois sont é-  
 croulées.

Je me rends au presbytère,  
 toutes les portes sont ouvertes, pour  
 permettre aux vitres de vibrer avec  
 plus de chance de ne pas se briser.

La descente de cave toute bruite  
 m'indique que c'est là que je  
 trouverai M<sup>r</sup> le Curé.

Dans la cave un passage  
 est ouvert au milieu de la pa-  
 roi latérale gauche. Il reçoit une  
 faible clarté de la voûte. Dans le  
 fond en contrebas, j'aperçois une  
 faible lumière. Je trouve M<sup>r</sup> le  
 curé en compagnie de quelques

Page marguerite

par un feldwebel et deux soldats.

Nous avons fait peser les bêtes, et nous avons exigé que chaque habitant ait sa quote part. Les allemands distribuaient gratuitement aux personnes qui ne pouvaient pas payer. Quand ils eurent récupéré cent cinq moutons, nous exigeâmes leur départ.

Nous avons continué à distribuer les bêtes dans les mêmes conditions. Nilou est resté à la boucherie jusqu'à la fin.

Vers le 25 Avril 1915, le commandant dit à M<sup>me</sup> Jules Sauvage: "Jusqu'à présent, vous n'avez eu à faire qu'à des allemands. Désormais vous allez connaître le prussien élevé dans la haine du français."

Le lendemain <sup>à</sup> huit heures tous les soldats sont partis. Il ne reste que les sanitaires et les gardes de lazarets.

Dans notre ferme, il ne se

trouve plus un seul allemand.

Joseph Desforge Michel, Victor et moi trouvons les  
 deux truis que nous possédons en-  
 core. Nous les transportons au fond  
 du jardin. Je vais chercher de  
 l'aide pour les dépecer. Les enfants  
 et quelques femmes portent des por-  
 tions chez les vieillards, chez les  
 personnes les plus malheureuses.

Joseph Desforge  
 est venu  
 aussi aider  
 à faire ce  
 travail.

Naturellement les amis ne sont pas  
 oubliés. Ce travail était presque  
 terminé quand les nouveaux sol-  
 dats sont arrivés, vers onze heures.

au début de l'après midi,  
 il arrive un soldat qui me con-  
 duit chez Morel. Les bureaux de  
 la commandature sont restés dans  
 le même local, ils y resteront jus-  
 qu'à notre évacuation.

Je me trouve en présence de  
 quatre hommes: un officier qui se  
 tient debout près de la table; un  
 feldwebel et deux soldats sont assis  
 au bureau.

Il y eut un moment de silence. On se dévisage. Je trouve au commandant une bonne tête; son regard, bien que hautain ne plaît, nous nous observons franchement, les yeux dans les yeux.

Le chef du bureau est un homme d'une largeur d'épaules, d'un tour de poitrine exceptionnels. Il me dévisage d'un air méfiant. Je me rends compte qu'il a des idées préconçues.

Son voisin a une physionomie aimable.

Le troisième soldat ne doit pas être un allemand. Il a la figure allongée, le teint terreux; tels ces métèques que l'on voyait, avant la guerre, dans les foires, sur les marchés, vendre des bouillons, des bibelots.

Lorsque le commandant prend la parole, en allemand, le voisin du felinwebell se lève et me transmet les ordres:

"16<sup>e</sup> le maire, vous devez apporter

Demain avant midi au bureau, la liste de la population par rue et par famille. Le chef de famille en tête avec indication de son âge, de sa profession. tous les autres membres qui habitent sous le même toit, les uns au dessous des autres, avec indication de l'âge en regard de chaque nom. Chaque famille sera séparée par un trait."

Je fais un signe d'acquiescement.

Le commandant se retire, et moi également.

Vous avions déjà fourni tant de fois cette liste! Le secrétaire de mairie l'eut vite copiée.

Les cultivateurs continuent les travaux des champs.

Le lendemain, je remets au bureau la liste de la population.

L'interprète me transmet quelques ordres (toujours les mêmes) saluer les officiers, balayer les rues.

Je constate que le felivobes con-

naît peu le français, il doit être arrivé en France depuis peu de temps, car il paraît intelligent, et cherche à comprendre. Le cosmopolite dit quelques mots: il connaît le français mieux que l'interprète.

Dans la matinée, le lendemain je dépose au bureau la liste de la population. Je reçois l'ordre de faire publier qu'il est interdit à toute personne de sortir du village, sans une laissez-passer. Seul le maire peut circuler librement sur le terrain lorsqu'il le juge opportun.

Chez Godart, nous nous demandons si nous devons conseiller aux cultivateurs, de solliciter un laissez-passer, pour continuer les travaux des champs. Je n'ai pas oublié cet article du journal français qui nous donne à penser que la guerre sera longue: il ne tourne ment toujours. Nous décidons de surseoir, d'attendre les événements.

Vous signer aussitôt faits.



Pendant que nous sommes chez Godart, l'interprète et l'autre scribe se rendent dans les maisons des ouvriers, où il se trouve des hommes âgés de 18 à 60 ans, ils leur ordonnent de venir chaque matin (à l'exception des jours fériés) à six heures à la sucrerie pour travailler.

Les allemands ne tarderont pas à faire travailler les jeunes gens de seize et dix sept ans.

Quand les deux interprètes rentrent au bureau, j'y suis appelé. Le commandant me questionne sur le fonctionnement du ravitaillement, me demande combien j'utilise de chevaux. — "Nous allons chaque mardi à Quéant avec six chevaux et deux voitures. Nous allons également, chaque semaine, à Douai acheter de l'épicerie, des vivres. Nous partons le vendredi matin avec les deux voitures, nous revenons le samedi soir. j'ai un

fourgons et une carriole pour contrôler, dans les communes du centre de Croisilles, le fonctionnement du ravitaillement. Je dispose d'un laissez-passer pour toutes communes valable pour un mois, avec promesse de renouvellement. 1)

Le commandant me fait répondre que je conserverai ces six chevaux. Je dois les désigner et les loger chez moi ainsi que le pourey. Je dois faire conduire immédiatement tous les autres chevaux (une vingtaine) à la ferme de Bilon. Ces chevaux doivent être garnis de leur harnais.

À la succrerie, le lendemain à six heures, deux officiers assistent à l'appel des hommes convoqués pour travailler.

Le lieutenant Vinann est chargé de la direction de la culture. Il a comme aide un sous-lieutenant, son ami. Durant près de vingt mois, ils vont être les

Directeurs omnipotents, sans contrôle, de la culture sur tout le terrain de Croisilles. Ils ont sous leurs ordres un sous-officier: Abbe. Ce sont évidemment trois privilégiés, des fils de familles fortunées. Ils ne font pas la guerre.

La sucrerie sert d'infirmerie pour les chevaux blessés.

Ces chevaux susceptibles de travailler à la culture, les chevaux disponibles de l'artillerie, et nos malheureux chevaux épuisés par les privations, peuvent fournir une quarantaine d'attelages. Chaque jour cesattelages sont conduits par les civils et par des allemands. Vimmann groupe tout le personnel dans la même section du terrain. Il fait semer de l'avoine et de l'orge.

Les allemands réunissent, dans le pré de la ferme d'Éilon, tous les instruments aratoires, ainsi que les chariots,

les faucheuses, les lieuses. Tous les harnais sont transportés à la sucrerie.

Il me restait à cette époque, quatre chevaux; je complète mes deux attelages, par un cheval de Borel et un autre de M<sup>me</sup> Trément.

Il s'est trouvé que, chez moi, les allemands avaient déplacé un binot, une herse et un extirpateur de leur remise, pour y loger des chevaux. Je les avais garés au bout de la petite prairie; ils échappèrent à la Raflé des soldats. Ces instruments me furent bien utiles dans quelques mois.

Dès les premiers jours, je constate que le Feldwebel se contredit de mes réponses. Je ne tarde pas à me rendre compte que l'interprète est un fourbe, un menteur; qu'il donne une fautive traduction de mes réponses. Au cours d'une remise d'ordres, alors que le Feldwebel est fâché, sans raison, à mon avis, le métèque arrive au bureau. A la

grande colère d'Esler (l'interprète) je ré-  
pète les quelques phrases que nous ve-  
nons d'échanger. Esler me menace,  
veut m'empêcher de parler, n'y réus-  
sant pas, il sort. A dater de ce jour l'  
attitude du fel'dwebel à mon égard  
fut tout autre.

Quelques jours plus tard, alors que  
les gendarmes venaient de terminer  
le recensement des bertiaux dans les  
fermes, je vais au bureau demander  
un laissez-passer pour Quéant. Le  
fel'dwebel est seul, il veut essayer de  
me parler. Il me demande d'un  
air interrogatif: Poutraîn? — Ohoi,  
dis-je, en me désignant de la main.  
Ah! répond-il, surpris. Il me mon-  
tre le registre des bertiaux laissé par  
ses prédécesseurs, "Kamaradei", dit-il.  
Je suis porté pour six pores. En me  
montrant quatre doigts, il me fait  
comprendre que le gendarme  
n'en a trouvé que quatre.  
A mon tour, je suis surpris.

je lui fais comprendre par gestes que deux porcs sont tués, que les camarades auraient dû les rayer. C'est ce qu'il fait aussitôt et inscrit quatre. Voilà donc régularisée la suppression des deux cochons que nous avons tués le jour de son arrivée.

Vers la même date, je remonte la rue d'Arras, M<sup>lle</sup> Chérière Bilou m'appelle: "Voyez le beau cochon de lait que je viens de recevoir de Courcelles". Il pèse dix à douze kilos. "Qu'à aller vous en faire?" — "Le manger". — "Donnez le moi. Je tuerai un porc de quarante kilos, vous le partagerons?"

Au début du mois suivant, je rentre à la ferme au moment où le gendarme, Herma, sortait de la porcherie. Il faisait le recensement. "Bonjour filou!" Me dit-il. Sa figure est souriante. Je lui réponds: "co-

chou malade; pas grossir, devenir tout petit.!" — Oh! filou, reprend-il, mais moi égal. quatre cochons écrits, quatre cochous établis, égal.?"

Cet Hermann était un brave type, dans toute l'acception du mot. Chaque mois, il faisait le recensement des animaux. Parfois on lui faisait faire une perquisition dans les maisons: dans cette circonstance, on le voyait entrer, s'asseoir sur une marche de l'escalier, et partir au bout d'un quart d'heure.

Au cours d'un voyage à Québec, M<sup>re</sup> Loth me communiqua le compte rendu de la session du Conseil Général à Cambridge. La question des Bous Communaux était à l'ordre du jour. M<sup>re</sup> Hello, président du Conseil a émis l'avis que les Communes pouvaient émettre des Bous, ou

ne pas en émettre suivant leur situation pécuniaire; mais que les Communes ne pouvaient pas, ne devaient pas se grouper se solidariser pour l'émission de ces bous. Si cette association était possible au début de l'invasion, elle était impossible actuellement, parce que ces Communes avaient été administrées de façons différentes, et pour certaines d'une façon très onéreuse. Elles ne présentaient donc plus d'égalité de solvabilité. M<sup>r</sup> Loth et moi persévérâmes dans notre première décision: ne pas émettre de Bous.

au cours d'une ~~71~~  
 après-midi, vers quinze heures, je sortais du village par la rue Neuve, pour rejoindre la rue de Fontaine. Je vis arriver trois cavaliers, venant d'Arras; ils ar-



rirent dans ma direction. Je m'arrête à les regarder. J'entends derrière moi une détonation formidable, dont je ne me rends pas compte, car je regardais les avions presque perpendiculairement au-dessus de moi. Je me retourne, à cent cinquante mètres de moi, une fumée se dégage au pied d'un talus. La pature au-delà de ce talus est en contrebas. Mais au même moment, les avions sont au-dessus de la gare. Cette fois je vois descendre la bombe. Elle a la forme d'un trèfle gros et très grand obus; des ailes la font tourner et modèrent sa chute. Cette bombe tombe près de la gare du côté de St-Léger. Une troisième bombe tombe de l'autre côté du village. Je cours à l'endroit où est tombée la première bombe. Elle a fait un trou d'un mètre de profondeur à la naissance du talus. De mon côté

les éclats de l'engin se sont enfoncés dans la terre.

J'apprends de suite que la troisième bombe est tombée rue de Boyelles, chez Dupin boulanger. Elle est tombée à vingt cinq mètres de la maison, qui fut protégée par une écurie en briques. Mais à cet endroit se trouvait un rouleau en fonte qui fut disloqué. Or une boule ne fut pas brisée; le déplacement de l'air l'a enlevée et projetée intacte sur le toit de la maison. Je vois cette boule dans le grenier, elle est creuse, pèse quarante à cinquante kilos.

Un soldat m'affirme, à cette occasion, qu'à Reims, un extirpateur a été enlevé par une bombe et déposé sur le toit d'un hangar. Il m'a promis de m'<sup>en</sup> procurer la photo, je n'ai pas pu l'avoir. Plus tard, je verrai, sur la Grand' route d'Arras à Bapaume, un de

ces gros rouleaux de l'Administration  
Des Ponts et Chaussées, qui servent à la  
construction des routes, complètement  
retournés; la partie qui comprime  
le sol est en l'air.

Durant l'occupation, il est tombé  
à Croisilles et dans le pourtour du  
village, une vingtaine de bombes;  
il n'y eut pas d'accident.

Dès que l'on entendait un avion,  
les allemands se précipitaient  
dans les caves, les habitants sortaient  
dans la rue pour faire voir aux An-  
glais que Croisilles est <sup>encore</sup> habitée.

— Vers le huit Mai,  
Morel et moi partons à Douai.

Le lendemain, samedi, nous quittons  
Douai vers quatorze heures. En mon-  
tant la côte, à la sortie de Biache-Saint-  
Vaast, nous entendons un roulement  
de canon, d'une intensité inouïe.

Nous nous arrêtons au haut de la côte,  
il s'y trouve une seule maison, c'est  
un débit de boissons. La femme est

Dehors, elle se tient là, debout, la physionomie inquiète, péniblement impressionnée. Elle nous dit que ce roulement de canon a commencé vers onze heures.

Le bruit est réellement impressionnant. Vous le comparez aux mugissements des flots, au cours d'une violente tempête. Il se module en intensité plus ou moins puissante, mais sans aucune interruption.

Lorsque nous approchons de Boing-Notre-Dame, deux soldats viennent vers nous. Ils paraissent tout surpris, examinent notre laissez-passer, les marchandises de nos voitures.

L'un des deux me conduit à la commandature. Il y a là un officier et deux scribes. Les quatre allemands sont très surpris de nous voir arriver de Douai. Je crois comprendre que l'un des scribes m'a déjà vu passer plusieurs fois. Enfin l'officier

me rend mon laissez-passer, en disant: «Vous sommes surpris que l'on vous ait laissés partir de Douai, car, dans la matinée, nous avons reçu de Douai l'ordre d'interdire toute circulation. Mais puisque l'on vous a laissés sortir, continuiez votre route.

Le lendemain dimanche (le 21 Mai, <sup>1915</sup> si ma mémoire est exacte) je vais chercher M<sup>r</sup> le Curé de Saint Léger. En passant devant la ferme de Peugnet, où s'est installée l'Intendance, je vois que la grande porte est ouverte, alors qu'elle est toujours fermée. Le trottoir devant la maison est encombré de malles; on <sup>en</sup> charge <sup>une</sup> la troisième voiture. Je compte dans la cour sept ou huit voitures. Quand je repasse avec M<sup>r</sup> le Curé cette troisième voiture est chargée, la quatrième est sur le trottoir, mais on ne la charge pas.

L'après-midi, quand je ramène M<sup>r</sup> le Curé, les voitures sont encore

attelés dans la cour, mais on n'a pas continué à charger les malles. Je m'arrête chez Charles Demiautte, qui habite en face de la ferme de Feugnet. Il ne m'apprend rien en plus que ce que j'ai constaté moi-même.

Si tôt rentré à Croisilles, je me dirige au bout de la rue de Fontaine, je veux monter au haut de la crête du Badoulet, <sup>et</sup> ~~vous~~ de là voir, écouter, que sais-je ! Dans la rue, je croise le commandant, il est préoccupé, soucieux. Jamais je ne l'avais vu dans cette rue.

Le lendemain dans la matinée, je rencontre encore le commandant dans notre rue. Il me dit : "Hier vous attendiez les Français, vous écoutiez s'ils arrivaient. Ils ne sont pas venus. — Oh ! ils viendront bien un jour. Dis-je — Ils ne viendront jamais ?"

Quelques jours plus tard, le commandant me dit: "Vous croyez toujours à la victoire. Sur quoi fondez vous cette confiance? — M.<sup>r</sup> le commandant, repassez l'histoire générale, vous verrez que chaque fois qu'un peuple a envahi son voisin et a été arrêté dans son invasion, il a toujours été vaincu." Le commandant lève un instant au plafond des yeux peurifs, puis sa physionomie s'assombrit, il quitte le bureau.

A quelque temps de là, M.<sup>me</sup> Demianette m'informe que son père, (M.<sup>r</sup> Bocquet propriétaire de la ferme de la Folie) sur la côte de Viny, a dû quitter son habitation. Au cours d'un bombardement, trois chevaux furent tués dans une petite écurie, les allemands l'emmenèrent à Douai. Je suis allé le voir plusieurs fois.

Plus tard, après la guerre, mon ancien condisciple et ami, Charles,

Brisson qui habite Aubigny-en-Artois, me dira que le général Détain était logé chez lui, que le dimanche dix Mai 1915, il lui a confié: "Vous aviez préparé une attaque sur Vimy. J'étais persuadé que nous allions percer le front, que nous allions passer. Vous avez en effet rompu le front allemand à Vimy, mais vous n'avez pas été soutenus par la réserve, qui ne croyait pas au succès de cette attaque. Vous avez dû revenir à nos positions."

Enfin un soldat, qui prit part à cette attaque, dont je ne puis me rappeler le nom, m'a affirmé que ce dimanche là, au matin, les français ont fait chauffer du café et l'ont bu sur la Place de Vimy.

Vivann conuague  
à la commandature les jeunes filles d'ouvriers, de l'âge de quinze ans, pour les faire travailler. Elles sont réparties en deux groupes



sous les ordres d'un soldat et accompagnés par un civil: Labitte et Chrétien. Ces jeunes filles ramassent les betteraves qui traînent à la surface du sol. Elles les jettent en tas. L'après-midi elles déposent ces betteraves en tas sur un sac, et prenant deux par deux ce sac chacune à une extrémité, elles emportent les betteraves en dehors des champs ensemencés. Le civil, qui accompagne chaque groupe, n'est là que comme sauvegarde.

Ces jeunes filles ne tardent pas à dominer le soldat. Elles se montrent d'une insubordination extraordinaire. Elles refusent de travailler. L'une d'elles s'écrie: "je suis fatigué, repos!" Elles dansent. Si le soldat invective l'une, aussitôt les autres lui jettent des betteraves à la tête.

Si il s'éloigne il est poursuivi. Le malheureux est complètement débordé. Un jour l'un de ces soldats se plaint à la commandature. On

à chaque instant,

l'envoi aux tranchées, en lui disant qu'il n'est qu'un imbécile de ne pas savoir faire obéir des filles.

Dans ces conditions, lorsqu'il fait beau, le travail est un amusement pour les jeunes filles; lorsqu'il pleut un peu, elles restent blotties sous les couvertures des talus, et chantent.

Les allemands paient les jeunes filles cinquante centimes par jour et les hommes un franc.

M<sup>r</sup> Loth m'apprend que les allemands ont réussi à constituer à Bertincourt un syndicat pour l'émission de bons communaux, que M<sup>r</sup> Bachelet de Vrancourt et M<sup>r</sup> Sterne maire de Bayancourt ont donné leur adhésion à ce mouvement. De ce fait les communes de toute une région ont adhéré. Ce syndicat est dénommé: Groupement de <sup>42</sup> cinquante deux communes à Bertincourt, pour émission de bons, ce doit être: 72 communes

communaux solidairement.  
 Les adhérents ont décidé de faire  
 une première émission de quatre  
 millions.

On ne sait pas où se trouve cette  
 fabrique de numéraire en papier.

Le comité directeur remet à  
 chaque commune la somme que  
 cette dernière demande.

M<sup>r</sup> Loth et moi décidons de nous  
 en tenir à notre première décision,  
 ne pas émettre de bons communaux.

Nous trouvons que les allemands  
 ont eu rôle prépondérant dans cette  
 émission de bons, alors que les inté-  
 ressés paraissent en être exclus.

En second lieu, nous ne voyons au-  
 cun contrôle pour la répartition  
 des fonds aux communes, alors qu'  
 elles sont toutes solidairement respon-  
 sables.

Le commandant  
 quitte Croisilles, ainsi qu'une  
 partie des troupes.

Le feldwebel et les deux interprètes restent au bureau; ils y resteront jusqu'à notre évacuation.

La commandature restera toujours chez Borel.

Le nouveau commandant est hautain, méprisant. Il ne rêve que vexations, souvent méquin<sup>es</sup>. A toute occasion, il répète: "Vous avez voulu la guerre, vous l'avez. Vous n'avez pas le droit de vous plaindre!" De toute évidence, il est vexé que je ne me plains pas, que je suis indifférent.

Il me retire mon laissez-passer permanent d'un mois. Je dois pour chaque voyage, même pour aller à St Léger demander un laissez-passer.

L'interprète, ou un soldat m'accompagne à chaque voyage, tout au moins pendant quelques mois.

Lorsque je demande, pour Bichel et pour moi, un laissez-passer pour

aller à Douai, le commandant refuse le laissez-passer pour Obichel. Il me dit: "Vous avez un domestique à votre service, prenez-le."

Je demande que ma fille aînée, Joséphine, m'accompagne pour m'aider à faire les acquisitions.

Je reçois un laissez-passer collectif pour nous trois. A partir de ce moment, nous sommes toujours allés tous les trois chercher ces marchandises.

Joséphine se mit vite au courant de ses nouvelles fonctions. Nous avions chacun notre spécialité de marchandises à acheter. Le vendredi après midi, nous faisons, chacun de notre côté nos achats.

Victor disposait d'une voiture à bras. Il rassemblait sur les chariots les marchandises.

A ce moment là, quand un homme avait besoin d'un paletot, il venait à la maison, nous é-

changions nos trois paletots, et nous convenions que je devais acheter: un peu plus grand, ou un peu plus petit que pour moi. Nous agissions de même pour une casquette.

Les femmes s'adressaient à Joséphine.

La tenancière de l'Hotel 'Au Nouveau Monde' nous procura, à Joséphine et à moi, à chacun une petite chambre. Quant à Victor, il couchait au fond d'un corridor clos par un gros rideau.

Le trajet de Croisilles à Douai, avec des chevaux mal nourris, était long et parfois bien pénible. J'ai encore présent à la mémoire certains retours, au cours de l'hiver; il pleuvait, le vent, par rafale, nous projetait contre la figure une pluie glaciale tout le long de la route (28 kilomètres).

Nous eûmes également des incidents de guerre. Il me semble que durant

les hostilités j'ai toujours été protégé d'une façon providentielle. J'attribue cette protection à une médaille de St-Christophe, qui n'a jamais quitté la poche de mon pantalon depuis 1885. Cette grande médaille, destinée à être fixée à une voiture, me fut offerte par ma sœur Lucie. Elle me dit: "Fixe cette médaille à ta voiture et prie ce saint de te protéger?" Je lui ai répondu: "Si je la place sur ma voiture, je ne l'aurai pas quand je serai à pied, à cheval". Je l'ai mise dans ma poche, elle y est encore.

Dès le premier voyage que je fis avec Joséphine, je pris le camion à Bière de Borel, parce que cette voiture est montée sur ressorts et possède un siège suspendu. Mais nous nous trouvions assis à deux mètres au-dessus du sol. L'allemand qui nous accompagnait s'allongeait sur la bache, qui lui servait de matelas.

au cours d'un voyage,  
 Ce jour-là, fait extraordinaire,  
 M<sup>me</sup> Dubur, la femme du boucher,  
 a obtenu la permission de nous  
 accompagner à Douai. Depuis plu-  
 sieurs jours, il fait un temps ma-  
 gnifique, nous prenons le chemin  
 de terre de Chérisy à Vieux-Artois.  
 Arrivés à la hauteur de la sablière  
 nous constatons que les allemands  
 font un exercice de tir. Les soldats  
 tirent perpendiculairement sur  
 la route, qui domine les cibles,  
 de sept ou huit mètres. Ils n'in-  
 terrompent pas le tir pendant notre  
 passage, les balles crépitent au-des-  
 sous de nous. L'allemand qui nous  
 accompagne est furieux, mais sur-  
 tout terrorisé. Il se lève d'abord,  
 vient me regarder dans le dos, veut  
 saisir le fouet, et brusquement re-  
 tourne se blôtir sous la bâche.  
 Ce passage épineux était déjà fran-  
 chi sans qu'une balle malveillante  
 vienne siffler près de nous.



Mais tous trois ne pensions pas aux balles, notre attention était concentrée sur un avion qui évoluait autour de nous. Vous l'intriguez. Il s'éloigna d'abord. Mais quand nous fûmes arrivés à un pli de terrain, qui le déroba à la vue des soldats de la sablière, l'aviateur revint tourner à quarante ou cinquante mètres au-dessus de nous. C'était un anglais, nous le savions de la main, nous agitons nos mouchoirs. Cette fois la fureur de notre soldat est au paroxysme. Voilà que l'artillerie base après l'avion. Notre (ange gardien) se terre sous la bâche. Vous constatons que ~~les~~ sept ou huit obus éclatent tous en arrière et au delà de l'avion.

L'aviateur comprend qu'il nous met en danger, il prend de la hauteur et s'éloigne.

à la maison, les enfants constatent que les nouveaux al-

Le mardi qui viennent soigner les chevaux, sont intrigués par cette poule qui couve sous l'escalier. Vous décidés d'enlever le vin le soir même.

Depuis le début du ravitaillement aucun soldat n'a pénétré dans notre grande salle; c'est là que nous cacherons ce vin. Mais nous sommes au lundi, il vous faut attendre que la distribution de l'épicerie soit faite mercredi, pour cacher ce vin. Depuis deux mois, les allemands n'ont plus fait de perquisition dans nos maisons. Que pourraient-ils encore nous prendre? Nous transportons ce vin dans la chambre de Josephine. Cette chambre se trouve au-delà de celle des sœurs, au-dessus de la buanderie.

Pendant que nous sommes à quêter Bichel et moi (car Bichel a toujours pu m'accompagner au ravitaillement) les allemands

font une perquisition générale dans toutes les maisons. Chez nous quatre allemands perquisitionnent en groupe. Josephine les accompagne, comme à l'habitude; lorsqu'ils arrivent dans le petit couloir qui mène à sa chambre, elle se campe résolument devant la porte, et dit avec autorité, d'un ton calme: "Soi, c'est la chambre de mes sœurs, vous n'entrerez pas!" Ils ne sont pas entrés.

Au cours d'une autre perquisition, car ces fouilles à domicile ont duré jusqu'à la fin, Josephine a encore sauvé du blé.

Dans la cour, entre la vieille maison, l'écurie et le jardin, se trouvaient trois petites étables, qui servaient à élever les poulets. Un simple verre plat fermait les portes, qui étaient à claire-voie à partir du milieu. Nous avions mis, au fond d'une étable, une dizaine de sacs de blé. Ils étaient dis-

stimulés par des copeaux, De menu bois destinés apparemment à allumer les foyers; il y avait également le tripié et les cuvelles à la lessive.

Comme chaque fois, Joséphine accompagna les allemands. Quand le groupe arriva dans la courrette, Joséphine ouvrit la porte de la première étable. Elle ne peut pas ouvrir la seconde étable. "Ce verrou tient toujours très fort, il n'y a ici que ce bois et ces cuvelles que vous voyez. Désignant un coupon de brique vers le bout de la courrette: passez-moi ce morceau de brique et j'ouvrirai la porte. Mais, il n'y a rien!" Aucun allemand n'a eu l'idée de contrôler, d'ouvrir la porte.

Il y avait peu de chose à dire, en pareille circonstance, il suffisait de savoir le dire, de savoir le faire.

Il me semble que les français

ne se seraient pas laissés monter le  
coup aussi facilement.

Vers cette époque, M<sup>me</sup>  
Fengnet, près de l'église, avait encore  
les deux couples de pigeons voyageurs  
que <sup>l'un des</sup> ~~son~~ fils avait élevés en volière.  
Elle les soignait bien en souvenir de  
son enfant sous les drapeaux.

Cette volière se trouvait dans la  
cour. On passait à côté pour arri-  
ver à la maison. Jusqu'alors, tous  
les allemands avaient vu ces pigeons.

Mais cette fois arrive un prussien  
qui s'y connaît en pigeons. A la vue  
de ces voyageurs, il voit rouge, se  
précipite dans la volière, tue les  
pigeons et les porte à la comman-  
dature.

Le commandant veut corser l'aff-  
aires, il envoie ces pigeons au  
général qui loge au château de  
St. Leger.

Un matin vers sept heures un al-  
lemand se présente. M<sup>e</sup> le maire, je

suis l'interprète de M<sup>r</sup>. le général. Il faut mettre à notre disposition une salle pour le conseil de guerre qui a lieu tout à l'heure. Montrez moi cette salle?" Je sais qu'un officier, logé chez M<sup>me</sup> Jules Sauvage est parti hier soir; mais je ne sais pas l'incident des pigeons, hier matin, chez M<sup>me</sup> Peugnet. En cours de route l'interprète me dit: "Vous paraissiez ignorer qu'il y a un conseil de guerre tout à l'heure? — Ces faits divers ne m'intéressent pas. Ah!" répond-il d'un ton qui m'intrigue, sans que j'y attache grande importance.

Chez M<sup>me</sup> Sauvage la salle est libre.

Je reviens à la maison, j'avais l'habitude de toujours dire où j'allais, ce que j'allais faire, pour que l'on sache où me trouver. Je pars à la sucrerie, avant de déjeuner.

Une demi-heure plus tard, l'allemand revient me chercher: "tout de suite, pour le conseil de guerre?" — Comment s'écrie Rose, pour le conseil de guerre? C'est lui — Vous ne le savez pas?"

Deux enfants partent me chercher, l'un par la rue de Pingham <sup>l'autre</sup> et par la Place.

L'interprète suit cet enfant, me trouve sur la Place et me dit: "venez avec moi!" je pense au ah! qui il a poussé, il y a un instant.

Trois officiers sont assis à la table. Il reste à cette même table deux chaises libres. C'est la seconde fois que l'on me fait asseoir. J'avais encore eu une chaise pour répondre à l'affiche: Henrick Benton.

L'interprète reste debout. Il lève la main <sup>droite</sup> ~~gauche~~ le pouce et deux doigts dressés. Je comprends qu'on lui fait jurer de traduire fidèlement mes paroles. Cette formalité n'est qu'une mise en scène pour

me troubler, m'intimider. Je les observe tous quatre, car je n'ai rien à peur, je ne sais absolument pas de quoi il va être question.

L'interprète s'assied, me traduit une phrase de l'officier qui est à ma droite. "M<sup>r</sup> le maire, vous correspondez avec les français, à l'aide de pigeons voyageurs - je nie le fait d'une façon catégorique, mais avec calme. Je ne tarde pas à constater que mon calme les impressionne.

D'ailleurs l'accusation était erronée. Bresson avait des pigeons voyageurs; on aurait pu les utiliser d'Amiens à Croisilles, et non pas de Croisilles à Arras. En outre ces pigeons vivaient en liberté. Cependant ces officiers me harcelaient de questions. Ils ne tardent pas à me parler directement, sans passer par l'interprète. Ils cherchent à provoquer chez moi



Des contradictions. Je leur propose d'examiner minutieusement ces pigeons et de les lâcher. S'ils partent et ne reviennent pas, j'admets que ce sera une présomption en faveur de leur accusation.

Je crois comprendre, à leurs physionomies, à leurs gestes entr'eux que ces officiers n'ont pas ces pigeons.

J'insiste pour qu'on me les montre, je veux les lâcher. L'un d'eux laisse échapper que ces quatre pigeons sont tués. C'est alors que je sais qu'il s'agit des pigeons, élevés en volière, de l'armée Peugnet.

Il est onze heures quand je rentre à la maison. J'avais bien faim.

Comme toujours, en pareille circonstance, je trouve Rose dans un état lamentable. Elle n'était pas apte à rester en pays envahi.

Depuis que nous sommes sous la coupe de ce second commandant prussien, il nous est bien

Difficile d'écraser du blé dans nos moulins à café. Les soldats exercent une surveillance hostile. Quelles que soient les précautions que l'on prenne, telle que: ne jamais emplir son moulin de grains de blé, et toujours avoir sous la main du café à mettre au dessus du blé, dès qu'un soldat approche; malgré toutes les ruses, bien des fois mes se voient confisquer leur moulin. Il est vrai que dans la plupart de ces cas, les personnes se trahissent par leur attitude.

J'ai peut-être déjà conté qu'en allant à Quéant, nous mangions nos tartines chez Capelle. Ce Capelle était à la fois menuisier, boulanger, débitant. La femme nous donnait une assiette de soupe et souvent des légumes.

Nous apprenons que de temps en temps Capelle fait tourner son moulin. Il est admis ~~par~~ par le commandant de Quéant, que les

officiers de la région apportent du blé et reçoivent de la farine en échange. En ce moment le soldat, qui nous accompagne, cause dehors avec un camarade. Capelle nous dit: "Si vous pouvez m'apporter du blé, je vous donnerai huit jours plus tard de la farine, du meilleur blé dont je disposerai. La difficulté c'est de l'amener, surtout à présent, avec ce soldat qui vous accompagne."

Il est convenu que, dans huit jours, Capelle se tiendra prêt avec un homme, pour décharger en vitesse ce blé si je puis en amener.

Michel et moi convenons que c'est lui qui emmènera le blé, parce que l'allemand monte toujours dans ma voiture. La nuit nous transportons douze sacs de blé sur le chariot, bien protégés par la bache. Nous mettons quelques emballages vides au dessus. Nous voilà parti par Lagnicourt, parce que de Lagni-

court à Québec la route est en bon état et sans montée. La dernière maison du village est un débit de boisson. Nous nous arrêtons pour prendre un café, je ne me sens pas bien; Michel me demande si je souffre beaucoup. Il est convenu qu'au moment de partir je resterai en retenant l'allemand, pour que Michel prenne de l'avance, ~~ait~~ déchargé le blé quand j'arriverai: ce qui fut fait. Pour rester en arrière je simule une douleur, je demande à la débitante de m'indiquer les Water, en même temps, de la main, je fais signe au soldat de m'attendre. Après un bon moment je rentre en boutonnant mes bretelles. Le soldat se met à rire, se moque de moi. Il me faut encore un café pour me remettre complètement. Quand nous partons nous sommes gais tous les deux.

L'un d'une gaité interne et l'autre externe. Le coup est réussi.

La semaine suivante nous emportons encore quatre sacs de blé. Cette fois nous prenons un café à Quéant. M<sup>me</sup> Capelle retient l'attention du soldat pendant que l'on décharge.

Enfin la troisième semaine, une personne m'avait apporté deux sacs de blé. Michel et moi décidâmes de nous abstenir. Vous fûmes bien inspirés. Les gendarmes nous attendaient à l'arrivée. J'avais justement ma voiture pleine d'emballages. Je vois encore la figure réjouie des gendarmes en nous voyant arriver. Vous eûmes également la satisfaction de voir leur mine déconfite à leur déception.

Cette farine a servi à augmenter la ration quotidienne des habitants.

---

Vers cette époque, tous les habitants de Neuville, de Mercatel

sont évacués.

Depuis le début, M<sup>lle</sup> Dachez, institutrice à Boiry-Becquerelle, venait chercher le ravitaillement avec un allemand. Quelques années auparavant, j'avais connu cette Demoiselle chez Delaire à Boyelles. C'est une personne intelligente, énergique, d'un patriotisme indomptable. Elle me conte ses ennuis avec les quatre hommes qui restent à Boiry. Ce sont des vieillards illettrés, inaptes à représenter la Commune, incapables de résister aux allemands.

Vous causons avec l'interprète qui a amené M<sup>lle</sup> Dachez, nous le persuadons qu'il serait préférable que ces vieillards de Boiry déléguent à M<sup>lle</sup> Dachez tout pouvoir pour traiter les affaires de la Commune avec l'autorité allemande. J'ajoute en riant et en regardant l'interprète: "Vous allez

tous les Deux collaborer à faire une chose qui n'a jamais existé en France: nous allons nommer une femme maire de sa Commune.

La semaine suivante, ils revinrent tous Deux munis de ce genre de délibérations, j'y ajoutai, à la suite de ce document, un genre de protocole, reconnaissant les fonctions déléguées à M<sup>lle</sup> Dachez.

M<sup>lle</sup> Dachez, l'allemand et moi l'avons signé, j'y ai apposé le cachet de la mairie.

Je n'ai jamais revu M<sup>lle</sup> Dachez après la guerre. A-t-elle conservé ce papier, attestant la magistrature qu'elle a exercé à Boiry-Becquerelle?

La question Des Bous Communaux revient à l'ordre du jour. Le commandant veut me faire signer un engagement d'émission de Bous et d'adhésion à

un syndicat. Il est emporté,  
violent. Il profère des menaces  
en faisant de grands gestes, en  
donnant de violents coups de  
poing sur le bureau.

Tout cela s'évanouit comme  
Brouillard au soleil.

---

Il arrive d'Alle-  
magne une très forte batteuse.  
Vimanne l'installe dans la  
cour arrière chez Bilou, à  
proximité d'un hangar.

Il arrive de nombreux pri-  
sonniers russes. Ceux qui ne sont  
pas utilisés à la batteuse, sont  
employés à avancer les boîtes de  
blé dans les granges, à les char-  
ger sur les voitures. Les soldats  
placent une voiture de chaque  
côté de la batteuse; on décharge  
ces voitures simultanément.

Quand tout le blé en granges  
et en meules fut battu, les



allemands ont battu l'avoine et les autres céréales.

Je vais expliquer au Commandant que les habitants n'ont plus de literies, je lui demande <sup>de les</sup> autoriser à prendre à la batteuse de la menue paille, pour faire des paillasses.

Il me donne l'autorisation.

J'accompagne la première femme qui va chercher cette menue paille dans des sacs. Les deux soldats, qui surveillent le travail, s'éloignent souvent pour fumer une cigarette, causent avec les allemands charretiers. Je fais voir aux russes de mettre un peu de blé dans ces sacs à courtes pailles. Ils comprennent aussitôt, et le font avec entrain. On devait les modérer, car ils auraient rendu les sacs trop lourds.

Dès que les allemands entreprennent ce travail, nous enmagasi-

nous dans un grenier où les soldats ne vont jamais, une provision de botte d'avoine, en vue des voyages à Douai. Nous mettons aussitôt les chevaux en pâture avec les vaches, il y a suffisamment d'herbe pour cette douzaine de bêtes.

Une après-midi, j'arrive de bonne heure au bureau, le feldwebell est seul. Il commence à parler français. Il me fait voir une lettre de Dénonciation. L'auteur anonyme (!) signale nommément que certaines jeunes filles de cultivateurs et d'autres familles ne travaillent pas. Le commandant exige que toutes viennent travailler.

Mes deux filles Rose et Julienne sont portées sur cette liste. Je reviens furieux. On commençait la distribution du ravitaillement, je l'interromps aussitôt.

je fais part de cette lettre que j'écris  
de voir. je dis mon indignation  
de cette dénonciation. "S'il se  
trouvent quelques personnes qui ne  
compréhendent pas que j'ai besoin  
de mes enfants pour subvenir au  
travail considérable que nous  
assumons avec le ravitaillement  
et l'épicerie, je veux que la  
réprobation générale de leur  
façon d'agir, leur fasse compren-  
dre la faute qu'elles ont com-  
mise. Le meilleur moyen d'at-  
teindre ce but, c'est de supprimer  
ces distributions"

Vous pouvez vous retirer.  
Puisque je n'ai plus mes enfants  
pour nettoyer, ranger la maison  
après votre ~~de~~ passage, je fer-  
me les portes.

Je fus impressionné par l'ex-  
pression de stupéfaction que je vis  
sur les figures.

Le lendemain jour de l'é-

picerie (et la nuit porte conseil)  
nous avons ouvert les portes.

Les jeunes filles dévouées sont  
allées ramasser betteraves.

\_\_\_\_\_ Dernièrement les  
prussiens avaient fait le recen-  
sement des poules. Ils taxent les  
propriétaires de volailles d'un cer-  
tain pourcentage d'œufs à fournir  
chaque semaine.

Le garde et Béthencourt re-  
cueillent ces œufs à domicile.

Nous ne tardons pas à savoir  
qu'ils sont envoyés aux tren-  
chées. Dès lors les habitants, au  
lieu de jeter les œufs pourris, pro-  
venant des poules qui ont couvé, les  
liquident dans ces livraisons.

\_\_\_\_\_ Vers le mois de juin,  
les cultivateurs ont épuisé les provi-  
sions de betteraves qui servaient à  
la nourriture des vaches. Ceux qui  
n'ont pas de pâture ne peuvent plus  
nourrir leurs bêtes: ils n'ont pas le

La contribution de Guerre fut complétement réglée dans  
le courant de l'été 1915. Les allemands menaçaient d'envoyer  
Des otages en Allemagne? Je n'ai pas voulu courir ce risque.

149

Il faut aller chercher du trèfle dans  
leurs champs.

Le commandant n'est pas em-  
barrassé pour les tirer d'embaras.  
Il fait amener ces vaches dans les  
écuries de Bilon et d'Eugène Sauvage,  
il désigne deux vachers pour les  
soigner, les traire, et conserver le  
lait.

Dans la journée deux jeunes  
gens vont garder ce troupeau  
dans les pâtures de Sauvage.  
Ces pâtures se trouvent le long  
de la route d'Arras. La clôture,  
en fils barbelés est brisée à plu-  
sieurs endroits. Un jour ces gamins  
laissent sortir quelques vaches qui  
vont pâturer le blé dans le champ  
voisin. Ce blé appartient à Emile  
Tulloy, c'est lui qui l'a semé. Peu  
importe. Le commandant convo-  
que une quarantaine d'hommes:  
le docteur, le pharmacien, ect. Il  
les fait encadrer d'une dizaine

de feldwebels, de caporaux et de soldats, tous ces hommes vont monter la garde autour de la pature. Durant trois jours, ils sont au piquet à quelques mètres les uns des autres, à regarder les vaches manger.

Les feldwebels sont furieux.

Le commandant leur la permission.

Les allemands annoncent qu'il va arriver beaucoup de chevaux. Ils démolissent les seuilins des granges, c'est-à-dire les petits murs qui séparent l'aire des tas, pour loger les chevaux dans ces tas de grange.

Dans notre grange, les soldats ne démolissent que trois seuilins, ils laissent intact le tas où se trouve la batteuse.

Quand ce travail de démolition fut achevé partout, les chevaux ne viennent pas.

Il existait au bas de la

rue du Pont de vastes bâtiments, aménagés  
 pour une distillerie, qui ne fonction-  
 nait plus. Les allemands y installent  
 une usine électrique et répartissent  
 cet éclairage dans les chambres  
 d'officiers.

Ils installent également deux  
 piscines pour les officiers et les soldats.

Les jeunes filles se  
 montrent de plus en plus indisciplinées.

Rose qui, en pension, excellait à  
 monter des chants, déploie avec  
 entrain ses aptitudes. On m'a ra-  
 conté que plusieurs fois elle recut  
 des coups de bâton de l'allemand.

Un jour un groupe d'une trentaine  
 de jeunes filles est condamné  
 à la prison.

appelé au bureau, je trouve  
 le commandant furieux. Il ar-  
 rive dans la salle, il imprime rageu-  
 sement des vibrations brusques à  
 la cravache qu'il tient en main.  
 "Les filles se moquent de nous!"

Vous savez ce qu'elles font. — — — — Vous  
 ne répondez pas! — j'ai à répondre  
 que c'est vous qui les occupez, j'  
 ignore ce qu'elles font. Le com-  
 mandant est au paroxysme de la rage.  
 Il réfléchit un instant. « Vous allez  
 préparer le local qui se trouve à  
 l'extrémité de la mairie; ce soir les  
 filles seront là enfermées. — N<sup>o</sup>  
 le commandant, vous ne mettriez  
 pas votre chien dans cet endroit  
 qui sert de Dépotoir aux soldats. —  
 c'est l'ordre! — Ne comptez pas  
 sur moi pour le faire exécuter.  
 Vous oubliez que ces jeunes filles  
 sont françaises et que je suis  
 français — Il hurle: il n'y a  
 plus de français ici, vous êtes  
 des vaincus! — Permettez, nous  
 sommes des envahis, pour con-  
 vaincre les vaincus, attendons la  
 fin de la guerre. »

Le commandant avait le visage  
 cramoisi, brusquement il devient



Blème, bondit vers moi. Je garde l'immobilité d'une statue, mes yeux ne quittent pas les siens. Il s'arrête court, déconcerté, sort du bureau.

Cette scène a plongé les trois allemands du bureau dans la stupeur. Ils m'observent, sans oser relever la tête, de peur que le commandant revenant brusquement, les surprenne à me regarder. Il ne revient pas.

Le lendemain le feldwebell<sup>er</sup> me demande de lui répéter la scène, il veut en saisir les nuances.

Les trente jeunes filles furent enfermées dans la grange de Rebout, à l'extrémité de la rue de Fontaine. Cette grange se trouve à vingt mètres de la maison de M<sup>r</sup> Harris. Cette habitation, abandonnée par les propriétaires, est occupée par sept ou huit officiers.

Vers huit heures un soldat vient

me dis que M<sup>lle</sup> Paul se plaint d'avoir faim, d'avoir froid, elle est malade. Je lui porte une tartine et une couverture. En approchant, j'entends ces jeunes filles pousser des cris, de véritables hurlements.

H. Paul s'excuse de m'avoir dérangé. Elle s'est plainte pour faire marcher le soldat.

Je dis aux jeunes filles qu'elles se fatiguent inutilement.

« Les officiers ne viennent pas se coucher avant ~~de~~ vingt heures.

Reposez vous; dans deux heures vous recommencerez à crier, mais alors, partagez vous en trois groupes et qu'un seul groupe crie alternativement.

Avant minuit, Vinar est venu les mettre à la porte

à l'époque du fanage  
Des foins, les garçons de quatorze et quinze ans furent convoqués

pour travailler au foir comme les jeunes filles.

Les allemands sont venus à Croisilles un ingénieur. Ils emploient six ou sept russes à le décharger à la gare et à le transporter sur des rouleaux à la brasserie Borel.

Ils viennent enlever, au grenier, notre concasseur. Quand l'installation fut faite, ils écrasent de l'orge et d'autres grains, pour le engraissement des porcs. Ils ont aménagé des porcheries dans les dépendances de la sucrerie. Il y a vois des porcs en quantité, on dit qu'il y a deux cents sujets. Ils installent également un abattoir. Ils disposent d'un réservoir où ils plongent les porcs dans l'eau chaude, sitôt qu'ils sont tués, au lieu de les brûler comme nous le faisons.

C'est Eliacin Rebout qui concasse le grain. Il me dit qu'il est tou-

jours seul dans cette partie de la brasserie. C'est lui qui alimente le générateur et le concasseur, les allemands ne le surveillent pas. "Vous pourriez m'écraser du blé? — Certainement si vous pouvez me l'amener?"

Je décide de tenter l'aventure, et de le faire en plein jour, pour ne pas avoir l'air de me cacher. J'arrive vers quinze heures, avec quarante kilos de blé sur ma brouette. Au dessus de ce sac, j'ai jeté négligemment un second sac. En entrant dans la cour de Borel, je croise le commandant. Je pose ma brouette pour le saluer, il me répond sans s'arrêter. Tous les fenêtres du bureau, le Feldwebell me voit passer. Qui pourrait penser que l'on fait de la fraude d'une façon si ostensible? Peu après je rentrais à la maison avec la farine.

à intervalles différents, je fis trois fois le même manège.

Puis le ravitaillement devenant plus abondant, notre portion de pain quotidienne augmentait. Nous avions alors deux cents cinquante grammes.

Les allemands rentrent les foins dans les granges. À la maison, ils emplissent, jusqu'au fait, les trois tas où ils ont démolé les seuils.

Puis un grand felhwebel, que j'entrevois de temps en temps, vient fermer soigneusement les portes au cadenas.

Quand ils battent l'avoine, les allemands<sup>en</sup> apporteront plusieurs milliers de sacs d'avoine, de diverses dimensions, dans le tas à la batteur. Le felhwebel reviendra fermer la porte, s'assurer que toutes quatre sont bien closes, et je ne le reverrai plus avant

le printemps 1916.

J'apprends que l'on vient de dénoncer Berthe Sergeant, femme Figache, dont le mari a été expédié en Allemagne dernièrement. Il paraît que cette dame a encore deux bouteilles de champagne cachées dans la pièce qu'elle habite. Je pars aussitôt la prévenir.

Elle est très surprise, demande qui l'a dénoncée, comment on peut savoir ça.

Elle me fait voir la cachette, elle m'explique qu'au milieu de ce mur il y avait une petite niche, elle y a placé les deux bouteilles, son mari a bouché le creux avec du plâtre, il a ajusté au niveau du mur une planche épaisse bien calée contre le plâtre pour éviter toute résonance. Tous deux eurent vite retapissé la chambre d'un nouveau papier. Ils <sup>furont</sup> quelques jours sans loger de soldats, le papier

était sec quand il en revint.  
 J'allais me retirer quand Esler  
 arriva. Dame! pour trouver du  
 champagne, c'est lui qui vient  
 perquisitionner. Je reste.

"Madame, vous avez du cham-  
 pagne". Berthe Sergeant lui parle  
 en patois, d'un ton méprisant.  
 "Ekché' qu'ette dit?" — ... je vais per-  
 quisionner. — "Cache" (cherche)

Elle se campe au milieu de la  
 pièce, les bras croisés. Quand l'  
 interprète approche de la cachette,  
 elle lui lance: "ette brule galasse"  
 prononcée tout d'un mot, mais à  
 plusieurs reprises. Esler me demande  
 "qu'est-ce qu'elle dit?" — "Elle vous encour-  
 rage" à trois reprises, quand l'al-  
 lemand se rapproche, elle répète:  
 "ette brule galasse". Las de chercher,  
 Esler s'en va.

Berthe Sergeant me dit: "Quand  
 les premiers français arriveront,  
 tachez de venir aussitôt, vous

boirous ces deux bouteilles avec eux!"  
 En attendant nous allons boire  
 une tasse de café!! Je refuse,  
 je partais, quand survient le  
 gendarme Hermann.

"Ah! ech ti chi chet air bon," dit  
 la femme, d'un ton inintelli-  
 gible pour le soldat.

Ce gendarme était réellement  
 un brave homme, un allemand  
 exceptionnel. Il était habituelle-  
 ment chargé de ce genre de per-  
 quisition. (cette fois Esler l'avait  
 devancé) Quand je le voyais en-  
 trer dans une maison, j'y allais  
 toujours quand j'étais libre. Je  
 le vis plusieurs fois assis sur une  
 marche de l'escalier, fumant une  
 cigarette, à l'iron des occupants et  
 parti. Quand il croyait devoir faire  
 un semblant de perquisition, il  
 ouvrait les portes d'armoires, ne  
 touchait à rien. Il était écœuré de  
 la besogne qu'on lui imposait.



H. Welle Dachez m'informe de ne plus réserver de renseignements pour la Commune de Boiry-Begueneulle, tous les habitants se sont évacués demain. C'est la troisième Commune de la région qui disparaît. 1<sup>o</sup> Mercatel, 2<sup>o</sup> Fouvilla, 3<sup>o</sup> Boiry-B

Il nous dit: "perquisition. Devant...  
bêtise."

Berthe Tergeant nous servait déjà du café. Tous sommes le vingt huit juillet, c'est l'anniversaire de la mobilisation de l'Allemagne. Je dis: "Voilà un an que nous sommes en guerre. — Hermann précise: oui aujourd'hui un an mobilisation". Je me tourne vers Berthe Tergeant et lui dis: "je ne me troupe pas, nous sommes bien le 28." Elle laisse répondre l'allemand qui répète: "oui, oui, aujourd'hui, vingt huit juillet. Un an, mobilisation."

A la suite d'une imprudence de la bonne, en remontant une seille d'eau, notre fillette Eugénie a eu tout de doigt coupé à la main gauche; le médius. Sa maman lui enveloppe la main, et je la conduis chez le Docteur Fichet.

Un Docteur allemand est logé chez M<sup>r</sup> Fichet, en nous voyant arriver, il descend, empêche le Docteur français de s'occuper de nous, fait un pansement sommaire et nous dit de le suivre.

Il nous conduit au lazarett N<sup>o</sup> 9 chez Ryckelyuck.

Il cause avec un collègue, <sup>lous</sup> deux viennent examiner l'enfant, et font un pansement.

Le second Docteur me dit: "Ce n'est pas grave, soyez rassurés vous reviendrez demain à neuf heures". Quand Eugénie fut guérie, ce Docteur me dit: "Votre fille n'est pas une française, c'est une allemande; elle en a les apparences physiques, et la volonté, l'énergie, l'endurance".

Les commandants qui se sont succédés dans les communes de notre groupement de ravitaillement, se sont plus

ou moins attaqués à la question des  
Bour Communaux. Ils ont échoué  
partout.

Un jeudi matin, très tôt, deux  
allemands me conduisent à Cambrai.  
Le compagnon du conducteur m'in-  
troduit au théâtre. Il échange quel-  
ques mots avec un groupe, un sol-  
dat me conduit auprès des mains du  
Centre de Croisilles. Vous surnommez nous  
Breux, M<sup>r</sup> Loth est arrivé. à chaque in-  
stant il arrive du monde.

On a estimé que nous étions cent  
cinquante mains.

La scène est occupée par une grande  
table, disposée en forme d'arc, recou-  
verte d'un tapis, et garnie de fau-  
teuils sur toute la longueur faisant  
face à la table.

M<sup>r</sup> Loth vient d'avoir un entre-  
tien avec M<sup>r</sup> Hello: les allemands  
vont nous mettre en demeure de  
signer notre adhésion au syndicat  
pour l'émission des Bour Communaux.

Cette mise en scène nous confirme que les allemands ne peuvent pas exiger notre signature d'adhésion. Avec tous les collègues de notre groupe, nous confirmons notre ~~blont~~ ferme de ne pas émettre de bons, par conséquent de n'adhérer à aucun groupement.

À dix heures et demie, la scène est envahie par des officiers chamarrés d'ors, de galons de décorations. Il paraît que le général en chef préside. Tous les fauteuils sont garnis.

Cette fois encore, le commandant (Fajiers) prend la parole.

Il félicite les maires très nombreux qui ont compris l'utilité des bons communaux, et les services que cet organisme peut rendre aux populations envahies.

Il paraît qu'il reste encore quelques retardataires... après une

courte pause, l'officier, la figure souriante, poursuit: cela prouve qu'en France, comme dans tous les pays, il se trouve des hommes qui remettent toujours au lendemain l'exécution de choses, même urgentes, qu'ils sont décidés à faire. Je me permets de leur suggérer, que l'autorité allemande, prenant fait et cause pour les populations, a déjà envisagé les mesures qui s'imposent en pareille circonstance.

Vous allez venir consacrer par votre signature les conventions que vous avez adoptées.

A l'appel de la Commune d'un centre de ravitaillement, tous les maires de ce groupement avanceront.

L'officier ne donne pas lecture de l'engagement qu'il propose de signer.

Le Défilé commence, et les maires signent.

Les maires arrivaient sur la scène par le côté droit. Un officier placé au coin de la table, très aimable, demandait le nom de la commune, répétait ce nom à l'officier placé au milieu de la table. Le premier officier remettait au maire un porte-plume, le second officier indiquait l'emplacement de la signature. A ce moment le maire se trouvait en face de cet Etat Major. Après signature, il remettait le porte-plume à un soldat placé à l'extrémité de la table. De temps en temps un planton emportait, par les coulisses un pluvier rempli et rapportait un pluvier vide.

Ce défilé commence par les groupes de la région de Cambrai.

M<sup>r</sup> Hello vient nous trouver.

"Eh! bien, vous allez signer?...  
je vous en prie ne faites pas d'es-

clandre... Vous allez vous attirer  
~~faire~~<sup>sur</sup> vous, et ~~à~~<sup>sur</sup> vos populations  
 Des ennemis que vous ne pouvez pas  
 soupçonner... Il en résultera  
 également pour nous des désa-  
 gréments. [? lesquels?]

Vous adressant à nos collègues,  
 nous répondons: "Si les allemands  
 n'avaient pas intérêt à ce que nous  
 émettions des lois, ils ne prendraient  
 pas tant de dérangement. Et s'ils  
 étaient en droit de nous contrain-  
 dre à signer, ils n'auraient pas  
 attendu plusieurs refus pour nous  
 envoyer en Allemagne"

Vous confirmez tous notre volonté  
 de ne pas signer.

Les allemands avaient-ils connais-  
 sance de nos intentions? Le groupe  
 de Croisilles fut appelé le dernier.  
 C'est ma Commune qui est appelée,  
 je pars en tête.

Le premier officier me demande  
 très aimablement: "16: le maire de?"

- Croisilles. — Il répète le nom de la Commune, me tend en porte-plume de la main droite, ~~tout~~ en m'indiquant l'officier du centre, en même temps, il étend le bras gauche, comme pour me couper la retraite, si je voulais faire demi-tour. Je refuse le porte-plume.

Le second officier agit comme s'il n'avait rien vu, rien entendu. Il s'écarte un peu de la table, me barre le passage en m'indiquant l'acte à signer. Je lui montre mes mains vides. Il me fait voir des porte-plumes en réserve. Je le remercie en disant que je ne signe pas. Je descends de la scène.

Nous sommes passés vingt et un sans signer.

Les appels sont terminés. On nous fait sortir. Les soldats qui nous ont amenés nous attendent au passage, nous rentrent chez nous.

Dans la salle du théâtre, nos



voisins étaient <sup>de la région</sup> de Baraume. Nous apprenons qu'ils ont emmis des Bons depuis longtemps; que les allemands ont proclamé le maire de Baraume, M<sup>r</sup> J., préfet du Pas de Calais envahi; qu'ils l'ont emmené à Genève, en vue d'une négociation inconnue, qu'il en est revenu, et que l'on n'a jamais rien su.

N'est-on pas autorisé à penser que les allemands ont <sup>emmené</sup> ce maire de Baraume en Suisse, pour faire étalage, auprès des neutres, de leurs bonnes relations avec les populations envahies?

Un dimanche que je reconduisais M<sup>r</sup> le Curé Béhal à St. Leger en compagnie d'Esler, Charles Démiaute me propose du charbon de sa sucrerie pour les habitants de Croisilles. Il me fait comprendre que les allemands enlèvent ce charbon; il préfère le donner à ses compatriotes. Il a ajouté: ce charbon n'est pas bon, c'est du poussier.

Ester a compris que Charles mit  
du charbon à ma disposition.

Le lendemain l'officier de l'  
usine électrique, vient me donner  
l'ordre d'aller chercher trois ton-  
neaux de charbon à St Léger. Il  
me remet un laissez-passer, va-  
lable durant un mois, pour les  
trois conducteurs.

Quelques jours plus tard je ren-  
contre cet officier dans la rue.  
Il est furieux: "Ce charbon est inu-  
tilisable. Il m'encombre?" L'officier  
oublie de me réclamer le laissez-  
passer.

Malgré les nombreux  
passages de troupes qui se succèdent  
sur le front depuis le début des tran-  
chées, il reste encore un peu de mo-  
bilier dans le château d'Herdecourt  
les Ransant. Cette propriété appar-  
tient à la famille de Dierbach.

Vous avez vu plus haut, qu'au  
début de l'invasion, tout ce groupe

De Communes fut <sup>ent</sup> évacuées.

A un moment donné, les officiers veulent liquider à leur profit le mobilier du château.

Pour se garantir contre tous soupçons et tous reproches de la part de leurs camarades, ces officiers vident le château et y mettent le feu au cours d'un bombardement. Ce fait me fut confirmé à Douchy et à Azyette.

Deux mois plus tard, un officier vient loger à la maison, dans la chambre sur le jardin. Il arrive avec deux grandes et lourdes malles. Elles sont munies d'une plaque en cuivre où nous lisons: De Diezbach. Quelques jours après, j'apprends par l'ordonnance, que l'officier est parti aux tranchées pour huit jours.

Le soir très tard, grâce à la lumière électrique, nous vidons ces malles avec précaution, nous remettons tous les objets dans le même ordre

en même temps que nous en dressons  
la liste.

Après la guerre, quand les Services  
de la Préfecture rentrèrent à Arras,  
je suis allé offrir cette liste, avec  
le nom et l'adresse de l'officier, à  
un chef de bureau. Il m'a répondu:  
"Que voulez-vous que j'en fasse?  
Personne ne voulut l'accepter,  
s'en occuper."

Vers cette époque, la famille de  
Diersbach n'était pas encore revenue  
à Hendecourt-les-Bains.

Appelé à la com-  
mandature, je reçois l'ordre de venir  
charger dans la cour six tombereaux  
de charbon pour les conduire dans  
six maisons.

Je fais atteler trois tombereaux.  
Je fais partir en premier le tombe-  
reau le plus grand, recommandant  
de bien s'emplier.

J'accompagne ce charretier qui  
ramène le tombereau à la maison.

Ensuite nous livrons aux six emplacements désignés.

à la maison, on transporte aussitôt ce charbon dans notre remise.

Quelques jours après je remets de ci de là un sac chez les personnes qui en ont le plus besoin.

Il nous est même arrivé d'aller Victor et moi en voler la nuit au tas de la commandature, pour des ménages complètement dépourvus.

Depuis quelques temps, les allemands avaient installé, à cinq ou six kilomètres du front, des ballons captifs, que nous appelions saucisses, à cause de leur forme. Ces saucisses montaient à plusieurs centaines de mètres, elles soutenaient une nacelle, d'où un officier observait l'horizon.

Il est arrivé plusieurs fois que le câble a cassé. Nous vîmes un jour la saucisse du bois de sapins partir sans observateur dans la direction de Paris.

Les canons antiavion tiraient après

sans succès. Un avion est allé la  
Dégouffler

Le temps de la moisson  
est arrivé. Les allemands, avec nos li-  
euses, fauchent notre blé que nous  
avons semé. Ils ne nous ont pas  
indemnisés, ils n'ont même pas  
remis un bon.

Les jeunes filles, les gamins sont par-  
tagés par petits groupes de sept ou  
huit personnes en collaboration  
avec un civil. Dans chaque bande,  
ils relèvent les récoltes en petits  
tas d'une quinzaine de bottes.

La plupart n'ont jamais fait  
ce travail, tous le font volonta-  
irement mal. Les tas culbutent,  
et comme il pleut souvent, la  
récolte est dans un piteux état.  
Les jeunes filles relèvent les tas  
fondus, elles mettent la partie  
trouillée à l'intérieur. Le grain  
germe, c'est le gachis.

Lorsque les allemands ren-

treront la récolte, les racines des grains germés seront enchevêtrées, les bottes dans chaque tas ne seront qu'un seul bloc. Une grande partie de la récolte fut perdue.

Les deux officiers de culture avaient d'autres préoccupations, ne surveillaient pas les travaux.

Quant au sous-officier Albert, il était chargé des travaux aratoires.

Un jour que les jeunes filles relèvent des bottes au chemin de Vauls, un avion anglais vient les survoler, lâche une bombe incendiaire près de leurs groupes. Cette bombe tombe en jets de feu, comme l'eau d'une pomme d'arrosoir. Le soldat, pris de panique, s'enfuit vers le village. Il a la chance de suivre un chemin encaissé, l'aviateur ne l'a pas vu, car il l'aurait poursuivi de ses bombes.

En pareille circonstance, l'autorité anglaise exposait ses aviateurs et leur avion pour un résultat bien aléatoire.

Si nous avions pu lui faire savoir que les françaises s'étaient saisi des récoltes d'une façon bien plus efficace!

Quand l'avion eut disparu, les jeunes filles se dirent qu'elles ont le droit d'avoir peur, comme l'allemand, elles se sauvèrent au village par le chemin du moulin, et rentrèrent chez elles.

Le jour où les alliés employèrent pour la première fois un produit qui enflamme les ballons captifs, les jeunes filles virent brûler six saucisses.

Je vis brûler celle au bois de sapin.

---

Au cours de mes voyages à Douai, Legrand me met



en relations avec deux Demoiselles  
qui s'occupent d'œuvres.

Après avoir hésité longtemps,  
elles me remettent quelques écrits.

Cet acte était dangereux. Il fal-  
lait avoir la certitude de pouvoir  
dérober ces feuilles à toute per-  
quisition.

Le premier écrit était le récit  
de l'assassinat d'un petit belge  
de sept ans, au début de l'invasion.

Des huluais passaient dans le  
village, ce petit gamin met les  
allemands en joue avec son fusil  
de bois. Un soldat le tue, d'une  
balle dans la tête.

L'auteur, M<sup>r</sup> Carton de Wiart, si  
j'ai bonne mémoire, raconte  
le fait en une vingtaine de vers.  
Il termine son récit en exprimant  
cette idée : le jour des comptes à ren-  
dre, qu'il pèsera lourd dans la ba-  
lance, ce petit fusil de bois.

Une autre fois, j'eus une

satyre violente contre l'empereur,  
De Richepin, je crois.

J'eus aussi le récit de la prise  
Des Eparges.

M<sup>lle</sup> Berriey, institutrice, passait  
les vacances chez sa mère à Croisilles,  
elle fut surprise par l'invasion.

Elle me demande d'aller prendre  
des nouvelles de sa belle-sœur,  
M<sup>me</sup> Berriey-Deligne, qui habite  
Douai. Cette Dame me demande  
si je puis me charger d'une  
lettre. Oui, dis-je, à la condition  
de ne pas parler de la guerre.

Au voyage suivant, M<sup>lle</sup> Berriey  
me demande si je puis porter  
un petit paquet de linge — « N'y  
mettez aucun écrit, dis-je, si vous  
envoyez une lettre, donnez-la à part.

C'est moi qui reçois le colis, je  
demande encore: Pas de lettre? —  
Oh! non M<sup>l</sup>.

C'est encore Ester qui nous  
accompagne à ce voyage.

En arrivant à Douai, nous sommes  
faillés. On ouvre le paquet, il  
contient une lettre.

Je me rends compte qu'Esler  
ne comprend pas cette lettre. Il  
m'emmène à la commandature.  
Le feldwebel, très occupé, la par-  
court vivement, la rend à Esler.  
J'ai compris qu'il a dit: Kom-  
mandantur Croisilles.

Le lendemain matin de notre  
retour, très tôt, Esler vient me cher-  
cher, m'emmène au bureau avant  
l'heure d'ouverture, nous sommes  
seuls. Il me tend la lettre: "qu'est-  
ce que c'est ça?" Il n'a donc rien  
compris, il a sêché sur cette ver-  
sion. Je lui donne toute la tra-  
duction fantaisiste qu'il désire.

Dans la crainte de s'attirer des  
ennuis avec le commandant  
pour insuffisance d'instruction,  
Esler supprime cette lettre.

Vous l'avez échappé belle

Cette lettre faisait allusion à la prise des Eparges. M<sup>me</sup> Carrière de Douai m'avait donc remis ce récit huit jours auparavant.

Un jour M<sup>re</sup> Pyerker, maire de Wancourt depuis l'assassinat d'Henri Boisless, arrive chercher le ravitaillement. A Croisilles, il est arrêté en face de la commandature. Deux soldats fouillent sa voiture, puis on le fait entrer dans la salle à côté du bureau. Le Feldwebell lui ordonne de se déshabiller tout nu. Les soldats examinent s'il n'y a pas d'inscriptions sur les doublures, sur sa chemise. Ils palpent ses vêtements, retournent ses chaussettes.

— Vers cette époque, il nous arrive le premier wagon de charbon que le Comité de ravitaillement nous procure.

L'officier de l'usine électrique en est informé avant moi. Il vient

me réquisitionner trois voitures de charbon. Je pouvais lui répondre qu'il n'a pas le droit de réquisitionner ce charbon. J'ai préféré l'encombrer encore une fois, de ce poussier de St Léger qui le fait rager.

Les six chevaux du ravitaillement nous fournissent six tombereaux. Trois voitures partent de ~~Bombard~~ Bonne heure à St Léger chargées de charbon. A la gare, nous attendons leur retour pour sortir les trois autres voitures. Dès que ces premières voitures reviennent, elles partent en avant, nous les vidons dans la cour de l'usine électrique. L'officier n'est pas là. Il ne m'a jamais parlé de ce charbon, et n'en a plus demandé. Ce charbon nous arrivait des mines d'Angins.

Un jour le soldat chargé de nous prévenir de l'arrivée d'un wagon, ne fit pas sa commission. La Commune fut à l'amende de vingt marks pour retard d'enlèvement. Il nous fallait

payer en marks. j'eus grand peine à les trouver. Faute de paiement de l'amende, nous n'aurions pas eu le charbon.

Les allemands doublent la paie de tous les travailleurs. Les hommes touchent deux francs, les jeunes filles et garçons un franc.

Chez Godart nous décidons de retenir à tous cette augmentation de paie et de remettre cette somme au <sup>service</sup> compte du ravitaillement pour le compte de chacun

je rentre très tôt de Douai, ce samedi là. Les travailleurs sont réunis dans la cour de la commandature quand j'arrive. Je leur rappelle que nous recevons ce ravitaillement à crédit, mais que nous aurons à le payer après la guerre. "N'est-il pas tout indigne que vous commenciez maintenant à acquitter cette somme. Vous êtes nourris à crédit: puisque que vous recevez de l'argent, vous devez payer. D'un commun accord avec l'autorité allemande je vais vous retenir ce supplément que l'on vous

Donne, je le verserai à votre compte  
de ravitaillement à Québec. <sup>11</sup>

Personne n'a protesté.

Deux ouvriers m'ont dit en tête à tête et du ton d'une conversation à l'ala, nous sommes seuls à payer, vous autres, vous ne payez pas? - Vous ne payez pas, pour le moment; après la guerre le gouvernement saura où nous trouver. Quel recours la Commune aura-t-elle pour vous faire payer?

Actuellement vos besoins d'argent sont restreints. Le franc que vous recevez y pourroit amplement. Voyez de quel prix minime vous payez l'épicerie, le tabac. En parcourant le village, je n'ai constaté aucun mécontentement.

La commandante  
Défend aux soldats de payer les lessiveuses en marks. Elle ouvre un bureau où les soldats échangent les marks contre des bons communs. C'est un acheminement. Bientôt les soldats touchent leur prêt en

184

Bons courroux. Ils protestent; l'autorité militaire a imposé cette monnaie. Les soldats n'avaient qu'un moyen de se débarrasser de leur excédent de Bons, c'était d'envoyer un mandat à leur famille.

Nous constatons que ces Bons viennent de régions éloignées, qu'ils sont neufs; enfin nous n'en voyons jamais des groupements qui nous entourent.

Les allemands ramènent les récoltes chez Hilou et déchargent les voitures directement sur la batteuse. Ils déchargent parfois quatre voitures en même temps; deux de chaque côté. Ce sont les russes qui assurent ce travail. Nous allons encore chercher de la courte-paille additionnée de blé.

Quand les allemands battent l'avoine ils amènent le grain chez nous. Ils déposent dans le tas à la batteuse, des milliers de sacs.

Quand toute la récolte d'avoine



est battue, le même Feldwebel qui est venu fermer les portes après la rentrée des foins, vient passer une inspection par toute la grange, referme les portes bien soigneusement et abandonne ces récoltes à la garde des cadenas.

A la suite de notre réunion à Cambrai, à propos des Bous Communaux, je voudrais voir les maires de notre groupement, les entretenir de notre point de vue au sujet de ces bous, leur faire connaître l'usage <sup>que les allemands</sup> qu'ils en font. Je pourrais obtenir un laissez-passer d'inspection, mais je serai accompagné d'Esler. Je charge Bilou, Michel, Borel, Plouvier, Grandy de me supplier auprès des maires qui viennent au ravitaillement. Je signale plus les changements de commandants, ils sont trop nombreux. Ceux n'engagent pas la lutte pour obtenir notre adhésion aux bous communaux.

Dans l'ensemble, ce sont toujours les mêmes tracasseries, les mêmes sévices. On s'habitue à tout même à être envahi par les allemands sans souffrir de ces ennuis.

Les perquisitions à domicile n'ont jamais cessé. Habituellement le commandant convoquait les hommes à un appel général; en même temps des soldats, par groupes de deux ou quatre, envahissent les maisons, pénètrent dans toutes les pièces, même dans celles occupées par des officiers lorsqu'ils sont absents, et fouillent les armoires.

Que cherchent-ils? Ils ne répondent pas à nos questions. Bientôt, ils cherchent de l'argenterie, pour la réception d'un officier supérieur. Ils en ont trouvé une fois ou deux au début, mais plus jamais par la suite. Parfois ils cherchent des draps, des taies d'oreillers. Ils enlèvent même les grandes glaces fixées au dessus des

cheminées pour remplacer celles que les allemands ont brisées.

Il vint un temps où les allemands recherchaient les miroirs pour les utiliser comme réflecteurs aux tranchées. Dès que l'objet qui motive la perquisition est connu, ainsi dès qu'un soldat sort d'une maison avec un miroir, aussitôt cette nouvelle se répand dans le village avec une rapidité inconcevable. À partir de ce moment, les soldats ne trouveront plus un seul miroir. Les personnes qui ne savent pas où les cacher les brisent. Et on ne saurait imaginer jusqu'à quel point la nécessité rend les hommes ingénieux.

En outre, nous avons constaté que les allemands ne sont pas débouillards (fourinaires) ils ne remarquent rien en dehors de ce qu'ils cherchent à l'instant.

Quand le soldat emporte un objet, malgré les protestations véhémentes

De l'habitant, il ne sait que répéter:  
 ("Kommandantur!")

La Commandature refuse de donner un bon de réquisition. Elle se moque parfois du réclamant lorsqu'elle demande le nom du soldat qui a enlevé l'objet.

L'épuisement complet du cheptel survint par les mêmes procédés dans le courant de l'été 1916.

Nous n'avions même plus le droit de manger nos lapins. Il y avait plusieurs mois que nous n'avions plus le droit de tuer une poule. Lorsqu'une volaille mourait, on faisait constater le fait à la commandature pour ne pas payer l'amende. Les allemands conservaient ces volailles, car ils se sont aperçus que nous les tuions pour les manger.

Au début d'une après-midi, tous les hommes sont convoqués à la sucrerie à l'appel de

son nom, chaque homme est introduit dans l'usine. Des soldats mettent en rangs les arrivants.

Bientôt arrive le commandant accompagné de deux docteurs, du feldwebel et des deux scribes.

Les allemands se placent devant une large baie. Le commandant tient le milieu; il a les majors à sa droite, les scribes à sa gauche.

Le commandant m'appelle en face de lui. Le feldwebel appelle à tour de rôle les hommes mobilisables. A l'appel de son nom, l'homme vient se placer en face des majors, à côté de moi.

Alors, chaque fois, je dois répondre à la même question. "Cet homme a tel âge, pourquoi n'est-il pas sous les drapeaux? que fait-il ici"? Parfois, je dois répondre à une deuxième et même à une troisième question. Puis les majors examinent pour la forme l'intéressé, et c'est

le tour du suivant. Cette gymnastique épuisante de l'esprit dure une heure et demie. Il faut tenir.

Enfin, tout se passe bien. Seuls trois hommes ont été astreints sans que l'on sache pour quel motif, à se présenter à la commandature chaque jour entre quatre et cinq heures.

au bout de huit jours, ils furent exemptés de cette corvée.

Vers cette époque le Docteur Fiches meurt à la suite d'une courte maladie.

au cours d'une manivelle, l'interprète m'emmène à St Léger. Quelques maires du Centre de ravitaillement sont groupés en face de la succrerie. Vous ne tardons pas à vous trouver tous réunis; M<sup>l</sup> Loth arrive également. Vous le trouvez démesurément gros, et bien qu'il fasse chaud, il a sur le bras un pan dessus.

M<sup>r</sup> Loth nous raconte qu'hier soir il a surpris une conversation entre deux officiers. "Cette fois, on va nous mettre en demeure de signer l'adhésion au syndicat des Bons Communes. Vous devez nous attendre à partir en Allemagne!" M<sup>r</sup> Loth porte sur lui le plus de linge de corps et double vêtement. Evidemment il est fatigué, déprimé, malade peut-être, car je l'avais toujours trouvé ferme, énergique, d'un moral excellent.

"Bah! Dis-je, encore un officier qui se croit plus malin que les autres. Vous allez bien voir!"

Un groupe d'officiers arrive de par la rue d'Erwillers. "Oh! mais, sont-ils aimables! Ce sont nos commandants qui viennent nous faire leurs adieux avant notre départ pour l'Allemagne!"

Cette boutade s'écrit tout le monde.

Les commandants entrent chez Weiseron, en face de la sucrerie. Nous ne tardons pas à être introduits.

Quel contraste avec la mise en scène de Cambrai! Cette salle est d'une simplicité monacale: Une petite table garnie d'une couverture de cheval, et dessus quelques papiers. A cette table est assis un officier, ce doit être un intendant. En arrière et près de lui se trouve une armoire. Il n'y a pas de siège. Les commandants se tiennent debout, vers la droite, en face de la porte. Vous occupez la partie libre entre les officiers jusqu'à la porte.

L'officier s'adresse aux commandants, leur fait, en allemand, un petit un petit laïus, bien accentué.

Puis il leur dit: "16<sup>u</sup>, voilà plusieurs mois que vous résistez à l'appel lancé par l'Autorité allemande en faveur de vos populations. Vous ne voulez pas, quelques uns peut-être ne peuvent pas comprendre que l'émission de bons communaux a été créée pour venir en aide aux habitants des régions envahies. Tant- il vous rappelle que cet organisme fut instauré dès le



Début de l'invasion par des maires intelligents et charitables, qui ont compris les obligations sociales qui leur incombent. Vous savez que dans tous les pays civilisés, les Communes sont sous la tutelle de leur gouvernement. Etant donné votre situation actuelle, l'Autorité allemande remplace auprès de vous l'Autorité allemande <sup>française</sup>. Je vous assure qu'elle ne faillira pas à ses devoirs.

Mais je ne veux pas faire de menaces, je suis convaincu que vous allez accomplir de bonne grâce cet acte de solidarité."

Et s'adressant brusquement au maire en face de lui, le désignant du doigt, l'officier dit: "Avancez" - Pierker, maire de Wancourt avance - "Venez signer?" - Pierker s'arrête net, "pardon M<sup>e</sup> je ne signe pas."

L'intendant est déconcerté, s'adressant à un maire âgé, un ouvrier "Vous, venez signer?" - Il ne reçoit qu'une dénégation de la tête. Au lieu de s'en

tenir là. L'officier réitéra deux ou trois tentatives et nous congédia ainsi prit fin cette comédie semblable aux précédentes.

Dans la rue, M<sup>r</sup> Loth nous traduisit les paroles adressées aux commandants.

"Vous êtes les commandants de Communes où les maires font la forte tête, refusent obstinément d'imposer les Bons Communaux.

M<sup>r</sup> le général en chef exige que vous brisiez cette mauvaise volonté de leur part. Vous êtes les maîtres absolus dans la Commune que vous administrez, et vous exercez votre autorité sans aucun contrôle.

Si vous n'obtenez pas satisfaction, c'est que vous ne savez pas employer les moyens requis."

Ce discours nous était destiné.

On laissa à M<sup>r</sup> Loth, le temps de nous le traduire. Nos soldats se tenaient à distance.

Quand les commandants sor-

tent, les soldats, sur un signe, viennent reprendre chacun le maire dont il a la garde.

\_\_\_\_\_ a la fin d'une distribution d'épicerie, alors que nous prenions le café, le planton m'apporte l'ordre de livrer, le soir, à la commandanture cinq poules poudantes.

Je demande à Henrich: "le commandant veut faire de l'élevage<sup>n°</sup>." "C'est pour un camarade aux tranchées." — Dans cas, il faut des poules qui pondent bien!"

Je me procure facilement cinq poules prêtes à crever. Le soir venu, je les mets dans un sac et j'vais à la commandanture. Le felivebell m'envoie les porter au Bureau chez Dubur.

Là le felivebell me demande à voir les poules. En ouvrant le sac, je m'écri aussitôt: "Bon Dieu! vous leur sauvez la vie;

Voyez comme elles sont pâles, elles allaient mourir étouffées??

Il me fait mettre les poules dans un clapier à claire-voie dans la cour, en disant: "Demain l'officier les prendra, s'il en veut." J'entre chez M<sup>me</sup> Dubus, je lui conte le fait, j'ajoute: "Pourriez-vous disposer d'un œuf?" Sur un signe affirmatif, j'ajoute: "Quand vous jugerez le moment propice, déposez cet œuf dans le clapier."

Demain quand l'officier verra qu'une poule a pondu, il les emportera bien content!!

M<sup>me</sup> Dubus me dit aussitôt: "J'ai là un œuf pourri, si je le mettais?" "Si l'officier le gobe"?

Elle l'a réservé pour les trauchées. Je n'ai jamais entendu parler de ces poules.

Un matin, une femme vient m'informar que les jeunes filles et les garçons sont

partis déplanter les pommes de terre. je vais leur expliquer d'arracher toutes les tiges, de remuer la terre sur toute la longueur de la route, mais de ne soulever une plante que de-ci de-là de façon à épandre un peu de pommes de terre sur toute la route.

De cette façon, lorsque l'occasion s'est faite favorable, les habitants allaient faire leur provision de ce légume.

Un dimanche après la messe, à l'heure à laquelle les allemands mangent et font la sieste, Michel, Victor et les enfants et moi nous partons avec un attelage et ramè-nous toute une voiture de pommes de terre. Cette provision nous a permis d'en répartir aux vieillards per-sonnes.

Quand les allemands eurent terminé la récolte des pommes de terre, ils cessent de faire travailler les jeunes-filles et les garçons.

Vers cette époque, le lieutenant Nimann paraît prendre effectivement en main la direction de la culture.

Tous les champs sont dépeuillés de leur récolte, Nimann se croit seul propriétaire de tout le terrain. Il fait déplanter les bornes des champs, et les attelages labourent la plaine sur toute l'étendue d'un chemin à l'autre.

Les civils sont intercalés parmi les soldats. Nous constatons que les allemands ne connaissent pas nos brabants doubles; ils ne savent pas les utiliser en allant et venant sur la même raie.

Ils ont labouré les deux Coates, à la sortie du village vers Arras, et la bande ~~et la bande~~ de terre entre l'ancien chemin de Douai et la route d'Heinzel. Ils ont semé toute cette superficie en épinards. Soit, une trentaine d'he-

tares. Ensuite les Allemands ont labouré le Bardoulet c'est-à-dire le triangle, à la sortie du village entre le chemin de Fontaine et le rio.

Puis ils ont labouré à gauche du chemin de Fontaine; ils traçaient des sillons depuis le village, jusqu'au bout du terrain, jusqu'au chemin sans-ville. Les allemands continuèrent à labourer de cette manière, tantôt d'un chemin à un autre, ou du village à l'extrémité du ~~village~~ terrain. Les sillons avaient parfois quinze cents mètres de long.

Les hommes qui avaient déplanté les bornes, avaient saboté le travail: il restait beaucoup de bornes constituées d'un bloc de grès. Les français reconnaissaient avec étonner les limites des ~~nos~~ champs; lorsque leur charrue se trouvait dans la ligne de la borne, ils poussaient les chevaux pour détraquer leur brabant contre le grès.

Une dizaine de maréchaux allemands étaient occupés à réparer les charmes.

Lorsque le versoir utilisé par les allemands était usé la charrue était mise au rancart. Ils n'ont jamais pensé à utiliser l'autre versoir.

au début, les allemands conduisaient les chevaux avec des guides; mais ils ont trouvé notre mode de conduire au cordeau plus pratique, ils l'ont adoptée.

Les allemands ne surent labourer que les deux tiers du terroir.

Dans le courant de l'année 1915, les allemands ont installé une cantine dans l'ancienne ferme d'A. Dumont rue de Bingham. On y fait la soupe pour une partie des troupes.

Nous constatons que de temps en temps il arrive des bouillottes, que l'on enferme sous clef dans une étable.



Bientôt nous voyons que ces bombes sont de plus en plus abondantes et qu'elles précèdent des combats plus violents sur le front.

Ce cognac est donc destiné à renforcer la valeur combattive des allemands.

Il nous suffit de dire aux soldats: "Les officiers sont contents de vous, ils vous font venir beaucoup de cognac?" Ils répondent: "Oh! N'est pas bon cognac. Bientôt grand combat. Malheur, malheur, la guerre!"

jusqu'à présent, nos chevaux étaient en pâture, mais l'herbe ne pousse plus, n'est plus nourrissante; il faut les rentrer.

Notre grange est pleine de foin, un tas regorge d'avoine; et depuis le dépôt de l'avoine, nous n'avons jamais vu le feldwebel venir inspecter la grange. N'a-t-il pas des cadenas de sûreté?

à l'endroit du manège, le trou

qui livre passage à l'arbre de transmission qui actionne la batteuse, est assez grand pour qu'un homme puisse y passer. Dès que l'on est dans la grange, il suffit de tirer une chevill<sup>e</sup> au battant pour ouvrir la porte. Chaque soir nous allons ensacher du foin et sortir de l'avoine. Nos chevaux ne tardent pas à reprendre vigueur.

Nous constatons que les sacs à l'avoine sont: les uns en fine toile blanche, d'autres en soie, en drap pour vêtements, en drap de fantaisie. Dès lors nous choisissons les sacs que Rose et les enfants désirent utiliser. Comme leurs besoins en étoffe sont supérieurs à la quantité d'avoine utilisée, nous épandons l'avoine sur le tas. Il en résulte un gâchis considérable.

Voici que les allemands nous gratifient (moyennant paiement) d'un journal hebdomadaire, rédigé

en français: la Gazette des Ardennes.

Les deux premières pages contiennent des articles sur la situation, la relation de quelques faits de guerre (où les français sont toujours en échec) et quelques notes bien vagues sur les événements mondiaux. Les deux dernières pages sont bordées de listes de prisonniers français.

Ces articles, d'un style correct, sont très habilement rédigés, du point de vue allemand, pour démoraliser les français.

Dès son apparition, avant même de connaître ce journal, nous lut-tous énergiquement contre sa propagation.

De leur côté, les allemands s'efforcent de le diffuser. Les commandants veulent imposer aux communes un minimum d'un exemplaire pour deux foyers. La commune doit payer dix ou quinze cartons par numéro. Vous avez

toujours refusé cet abonnement et l'avons évité.

Cependant quelques personnes, en nombre très restreint, recevaient la gazette directement de la commandature. Vous ne tardiez pas à les connaître au fléchissement de leur morale.

Notre petit groupe: Wilson, Borel et consorts avous redoublé d'activité auprès des habitants, pour lutter contre ce journal.

Vous adressions aux personnes qui le recevaient des remontrances parfois bien sévères. Ces malheureux nous répondaient: «Vous sommes tellement isolés! vous ne savez rien des événements.»  
 — Croyez-vous savoir quelque chose après avoir lu ces articles, qui ne sont qu'un tissu de mensonges, écrits pour vous démoraliser.  
 — Je comprends que vous ayez raison, mais que voulez-vous? Et si

je cesse de prendre ce journal, les allemands me feront des ennemis. — Eh bien, brûlez-le à l'arrivée. Ne le passez à personne, si vous n'avez pas le courage de le brûler. »

— Au cours d'un voyage à Douai, dans un magasin, la personne qui règle son compte avant moi, donne en bon du groupement des soixante Douze Communes de Bertincourt. Je m'empresse de l'acquiescer. Au recto il est inscrit : Groupement des soixante Douze Communes de Bertincourt. Quatorze millions. ~~Quatorze millions~~ emprunt de quatorze millions. par date, la valeur de ce bon (0 50). Au verso, les noms des 72 communes, serrés en petits caractères.

quatorzième  
1<sup>ère</sup>

Je montre ce bon à M. Lohé il est stupéfait, lève les bras s'écrie : voilà l'explication de cet acharnement des allemands à nous faire adhérer au Syndicat. Survient Goubet, maire de Beugny, commune du groupe de Bertincourt.

M<sup>r</sup> Loth ne tarde pas à lui demander des nouvelles de leur groupement de bours. "Ca marche vite. Vous avez émis un emprunt de quatre millions: on dit que le quatrième million est épuisé. Où allons-nous!" - A la vue de ce bon rapport de Douai, la figure de Goubet se décompose. Vous regrettons de n'avoir pas pu plus de ménagements à l'informer. Complètement ahuri, Goubet répète à plusieurs reprises: "quatrième emprunt de quatre millions!... Et le second? et le troisième emprunt?... Les allemands émettent ces emprunts de leur propre autorité, à notre insu. J'ai vu dernièrement M<sup>r</sup> X, membre du comité de surveillance, il ignore que les allemands ont fait de nouveaux emprunts."

Naturellement je raconte ces faits chez Gédart. Vous les faisons connaître non seulement aux ha-

bitants, mais surtout aux maîtres qui viennent au ravitaillement.

Les jours raccourcissent, les soirées sont longues. Depuis quelque temps, nous avions rapporté de Douai du fil électrique, des lampes, et les accessoires pour installer des branchements. Nous ne connaissions rien à l'électricité. Quand la guerre survint en 1914, on installait les poteaux pour la canalisation.

Tous les officiers avaient l'électricité dans leur chambre.

Milon et Borel entreprennent de capter le courant partout où la canalisation existe. Chez nous, le courant passait dans le corridor, du côté de notre salle à manger. Borel a branché un fil à l'endroit de la porte, notre lampe se trouvait au dessus de cette porte. Quand nous voulions coucher, nous enlevions l'ampoule. Cela a très bien marché trois semaines.

Il était fatal que les allemands s'en

apercevoient très vite. Malgré nos précautions d'apposer des sacs contre les persiennes, la lumière filtrait au travers, les officiers, les ordonnances passaient à côté des branchements; peut-être aussi s'est-on rendu compte à l'usine que la consommation électrique augmentait, un jour des soldats ont supprimé tous ces branchements. Plusieurs <sup>habitants</sup> les ont rétablis le lendemain. Vous nous disiez avec raison que les allemands ne nous croiraient pas capables de recidiver de cette façon. Cette seconde période a duré quinze jours. Cette fois les soldats nous ont menacés de nous dénoncer à l'officier de l'usine électrique.

L'officier qui logeait dans notre chambre sur le jardin allait régulièrement passer une semaine sur deux aux tranchées. Pendant son absence, Rose et les enfants allaient s'installer <sup>à côté</sup> dans sa chambre



pour couvrir réparer les bar.

Vous commencez  
à voir circuler des gros camions, dont  
les roues sont garnies d'une jante  
fermée d'un gros bandage. La moindre  
tre gelée immobilise ces voitures.

Les soldats ont beau mettre des  
chaînes au travers des roues, nous  
les voyons en panne jusqu'au Dégd.

Depuis longtemps on ne voit plus  
les officiers se promener en auto.  
Il ne circule que de rares voitures  
en service commandé.

Evacuation page 20

Dans le courant de  
Décembre 1915, un officier annonce,  
dans la maison où il loge, que les  
allemands préparent, en France, un  
fait d'armes qui aura une répercus-  
sion décisive sur tous les fronts.

Trois jours après l'exécution de cet  
exploit, nous serons à Paris, les fran-  
çais seront vaincus. Dans les siècles  
à venir, l'Histoire citera, à la gloire  
de l'Allemagne, ce fait d'armes in-

comparable." Cuisiné par les habitants, il a toujours répété, avec le même enthousiasme, la même prophétie.

Il s'agissait de l'attaque de Verdun.  
 En cette fin d'année

1915, les allemands n'ont plus le même entrain pour la fête de Noël. Il paraît que l'empereur leur avait promis la victoire pour cette date: ils sont déçus, ils ne coupent plus les sapins, il n'y a plus d'arbres de Noël. Cependant ils organisent pour minuit un service religieux à grand orchestre.

Seuls deux hommes R et J, amateurs de musique, y sont allés.

Il y a longtemps que les officiers ont perdu l'enthousiasme du début de la guerre. Quant aux soldats ils se découragent de plus en plus.

Depuis son arrivée à Croisilles, le sous-officier de culture, Albert, loge

chez Mme Lancial, rue de Fontaine.  
 Il paraît que cette Dame a le même  
 âge que la grand'mère d'Albert.

Après un an passé sous le même toit,  
 il s'est établi quelques contacts d'ha-  
 bitude. Albert confie ses appréhen-  
 sions à Mme Lancial. Elle apprend  
 que le père d'Albert verse au trésor  
 public mille marks chaque mois  
 pour que son fils ne soit pas com-  
 battant. Ce sous-officier ajoute : «La  
 guerre dure bien longtemps, mon père  
 pourra-t-il continuer à verser mille  
 marks par mois? Le jour où il ces-  
 sera de payer, je serai envoyé au front  
 et placé aux endroits les plus périlleux»

Les soldats sont de plus en plus dé-  
 couragés. Ils ne touchent plus que la moi-  
 tié d'un broot chaque jour, alors qu'au  
 début ils recevaient un broot entier.  
 (Le broot pesait à peu près un kilo.  
 Il était panifié d'un mélange de  
 farines de blé et de seigle. Sa couleur  
 se rapprochait de celle du pain d'

épices. j'eus parfois l'occasion d'en acheter à la foire d'empoigne; ce pain n'était pas désagréable.)

Mais la restriction ne se borne pas au brot. Les soldats non combattants, les sanitaires, les infirmiers reçoivent deux repas de viande par semaine; les combattants en ont trois. Le menu des autres jours se compose habituellement de deux cuillérées d'une marmelade quelconque; parfois sept ou huit pruneaux remplacent la marmelade; de loin en loin, un hareng saur. Ces festins étaient toujours complétés par un morceau de fromage du volume d'un huitième de camembert.

La plupart des soldats étaient honteux de leur menu; ils s'efforçaient de le dérober à notre regard. Au cours de l'été 1916, ils ne touchèrent plus que un quart de brot par jour.

Cette pénurie leur est d'autant

plus poignante, qu'ils constatent que le ravitaillement nous arrive régulièrement, de plus en plus abondant, et varié.

Nous recevons 350 grammes de pain chaque jour.

Nous recevons chaque semaine 350 grammes de riz; 250 grammes de gras de lard, de saindoux, de haricots, de lentilles; 125 grammes de sucre, de café vert.

Nous recevons encore de l'huile et du vinaigre, Du lait concentré sucré et non sucré, De la céréoline, Des poissons conservés en fûts, D'autres choses encore dont le souvenir m'échappe.

Le jardin de la Brasserie Morel est contigu à notre petite patrie. Il existait dans le mur de séparation une porte que papa utilisait lorsqu'il était copropriétaire de la Brasserie.

Depuis longtemps les allemands

avaient supprimé cette porte; je passais également par là pour aller à la commandature.

Dans l'encoignure de la patère formée par les murs entre les propriétés Morel, Rebout et Delury, les allemands creusent une fosse longue de quatre mètres, profonde de deux mètres et large de quatre vingt centimètres. Ils ont rejeté toute la terre contre le mur de côté de Morel. A chaque bout ils installent un croisillon solidement étançonné. Ils placent dessus un arbre bien lisse de vingt centimètres de diamètre.

C'est tout simplement un chalet de nécessité rendu indispensable par leur nourriture casative.

Ce chalet était installé en plein air, sans abri contre le vent, le soleil, ni la vue. Il était fort achalandé. J'y voyais presque toujours des clients; parfois le siège était garni

sur toute la longueur. Le sentier passait à deux mètres de là.

Le commandant me donne l'ordre de faire publier par le garde, que les propriétaires de chiens, doivent payer à la commandature, dans un délai de trois jours, une taxe de quatre marks par chien qu'ils possèdent.

Je fais un signe d'assentiment. Le commandant me regarde surpris, il est déçu. Il s'attendait à une protestation de ma part, qui aurait ramené sur le tapis la question des bous communaux.

Nous conseillons aux propriétaires de tuer leurs chiens, plutôt que de donner aux allemands de l'argent qui serait transformé en obus contre leur mari, leurs enfants.

Le lendemain de l'épicerie une trentaine de dames amenèrent leur chien, nous priant de les supprimer.

nous mêmes.

Sept ou huit chiens seulement survécurent à cette décatombe de plusieurs centaines.

Le lieutenant Nimann décide de couper les petits bosquets situés sur le terroir. Les allemands et les français chargés de ce travail rivalisent au ralenti. Au cours de l'automne et de l'hiver, ils n'ont rasé qu'un hectare de taillis. Ils en font des rames à pois.

Un autre bosquet d'un hectare et demi est garni de taillis et de frênes. L'autorité militaire fait couper les arbres à grosseur de rondins pour renforcer les mauvais chemins.

Aujourd'hui d'hiver, Mme Constance veuve Paul Chocque est seule dans sa maison, rue de St Léger. Elle se chauffe à son poêle, assise, les deux pieds posés sur le caré qui encadre le cendrier.



Un obus de petit calibre pénètre par la fenêtre, ricoche sur le sol près du poêle, brise un support du foyer sous les pieds de la femme, brise le bâti de la machine à coudre, et pénètre d'un tiers de sa longueur dans le mur où il reste fixé.

Quand je suis allé la voir, son beau-fils, menuisier, avait cloué une planche à la fenêtre, il remplaçait par des briques, le pied du poêle cassé. Constance avait jeté un torchon sur l'obus, elle désirait le conserver, en souvenir.

Au cours d'une après-midi, une bombe tombe dans le bas du village. Je me trouvais dans la cour avec quelques enfants. Un éclat tombe en avant de nous, à deux mètres. Rose se précipite sur cet éclat, avant que j'aie le temps de la prévenir, et se brûle les doigts.

Je vais voir après cette bombe.

Elle est tombée au bas de la rue  
 Du moulin, entre le rio et la pro-  
 priété d'Arbeltier, dans un petit  
 pré, planté de gros bois blancs, de  
 soixante centimètres de diamètre.  
 La bombe n'a pas creusé de trou;  
 elle n'a fait qu'une petite cuvette  
 que combleraient deux brouettes  
 de terre. Mais on ne saurait ima-  
 giner les effets multiples que cette  
 bombe a produits.

Belles les raies d'une roue, de  
 petits rubans d'herbe calcinée, par-  
 tent du centre vers la périphérie;  
 le mur de clôture d'Arbeltier, situé  
 à vingt mètres de la bombe, a reçu  
 une cinquantaine d'encoches sur  
 toute sa longueur, à trois endroits,  
 le projectile a traversé le mur;  
 les arbres d'alentours ont tous été  
 touchés; la plupart ont été traversés,  
 certains à plusieurs endroits, par un  
 éclat, qui n'a laissé après son passage  
 qu'un petit trou, où l'on peut enfoncer

le Doigt. Et, fait extraordinaire, ce projectile est sorti de l'autre côté de l'arbre, tantôt en contrebas, tantôt en surélévation du niveau de l'entrée.

Un Dimanche à St Léger, pendant que les allemands sont rassemblés à St Léger, pour un service religieux, une bombe tombe à cent mètres de là sur un dépôt de chevaux. Il en meurt quinze sur le coup, et douze dans les quarante huit heures.

Il n'y eut aucun accident de personne.

M<sup>r</sup> Loth m'apprend que les allemands ont envoyé en Allemagne M<sup>r</sup> Henri Bachelet.

Il me dit: "je suis fondé à croire que, lorsque Bachelet s'est rendu compte qu'il avait été roulé dans cette émission de bons Communaux, quand il a compris à quel désastre financier étaient vouées les Communes syndiquées, Bachelet dis-je a voulu... met tout disparaître. Les allemands ont trouvé sous le Maître-Autel de l'église

De Vaulx, quelques fusils de Dragons  
français, cachés là depuis le début  
de la guerre; Bachelet a revendi-  
qué la responsabilité de ce dépôt,  
il a été expédié en Allemagne  
au début de 1918,

arrivent soixante civils d'Allema-  
gne. D'où viennent-ils? Ils n'ont  
rien du type allemand: ils sont plus  
petits, ils ont la démarche légère.  
Ces hommes sont parqués dans la  
maison de Gogueau, rue de Bozelle.

Le matin nous les voyons par-  
tir vers Fontaine, ils en revien-  
nent le soir. En allant à Douai,  
je les vois travailler dans le petit  
bois, à la sortie de Fontaine.

Quelques semaines plus tard, ce  
bois est entouré d'une barrière im-  
pénétrable de barbelés, haute de deux  
mètres. De temps place en place  
un écriteau: Défense de pénétrer  
sous peine de mort.

Bientôt nous apprenons que les

allemands construisent des casernes,  
Des emplacements pour de grosses pié-  
ces d'artillerie.

Plus tard, au début de Novembre 1916,  
quand nous venons construire la  
ligne Hindenburg, nous savons  
que dans ce bois les allemands ont  
construit un fort de protection pour  
la ligne.

C'est donc qu'au début de 1916,  
le Haut Commandement allemand  
envisageait déjà l'éventualité d'un  
repli.

Le commandant me  
demande quel est le montant total  
des contributions imposées chaque année  
à la Commune. Je réponds huit à  
neuf mille francs — "Pas plus?" — "Je  
ne crois pas." — "Pourriez-vous me le  
dire exactement?" — "Peut-être, car je  
dois vous prévenir que les archives  
furent pillées au début de l'invasion."  
Je sais que l'instituteur a encore  
le dernier budget, il s'élève à environ

trente sept mille francs. Le premier feuillet indique la somme due à l'Etat, soit 12000<sup>f</sup>. Si je dois fournir une justification, je donnerai cette feuille.

Quand, chez Godart, je fais part de cette prétention des allemands et de mes intentions, Grandy me dit: "Vous allez vous enfermer. Vos collègues Déclareront le chiffre exact."

Je répondis que les allemands nous ont dit souvent qu'ils remplaceraient auprès de nous l'Etat français; ils ne doivent donc pas exiger plus que l'Etat. En second lieu les allemands cultivent nos terres à notre place: ce sont eux qui doivent payer les contributions.

Le commandant me demanda de lui prouver que la Commune ne payait que douze mille francs; je lui remis le premier feuillet. J'avais brûlé les autres feuillets du budget.

Quelques jours plus tard, je me trouve en présence du commandant et d'un intendant. Ce dernier tient en main le feuillet de notre budget.

"Combien payez-vous de contributions? — Douze mille francs. — Vous n'avez pas d'autres contributions à payer? — Non. — Pourquoi — vous m'expliquer comment il se fait que Quéant paie trente six mille francs, et Croisilles Douze mille? — Très facilement, Monsieur: En France nous sommes en république, les Communes s'administrent chacune à sa guise. Celles qui font de grandes dépenses de constructions doivent les payer. A Quéant, la municipalité a construit tout récemment: une mairie, deux écoles, un garage pour le corbillard; elle a créé et empierré de nouveaux chemins ruraux; toutes ces dépenses se paient. A Croisilles nous possédons de vieilles écoles; nous construisons une mairie, tant qu'elle n'est pas

achevées, nous n'avons rien à payer.

Commandant et intendunt restent songeurs et me congédient.

Six semaines plus tard, les allemands nous réclament pour contribution: vingt cinq mille francs à Croisilles, trente six mille francs à Quéant. Les sommes nous importaient peu, nous n'avons jamais payé.

Cette contribution fit diversion avec les bous communaux. Les commandants réclamaient alternativement pour l'un ou l'autre chose.

à Quéant, en passant devant l'école communale, nous voyons les fenêtres de l'étage garnies de femmes. Elles se pressent les unes contre les autres, avides de voir, leurs visages témoignent d'une grande détresse et d'une grande fatigue. Je les salue, la plupart me répondent avec un salut attristé.



Pendant que son mari est occupé, M<sup>me</sup> Loth me dit: "Les allemands font courir le bruit qu'ils ont dû enlever ces femmes, au nombre d'une trentaine, parce qu'elles sont malades, qu'elles contaminent les militaires?" M<sup>me</sup> Loth ajoute: "C'est à vérifier ces mauvais bruits! Les allemands sont tellement fous et menteurs!"

Cependant au retour, nous sommes passés par une autre rue.

La semaine suivante à l'aller, nous évitons de passer sous les fenêtres de l'école.

M<sup>me</sup> Loth m'attendait, elle vient vivement me trouver. "Je vous ai induit en erreur, la semaine dernière: ces Dames font partie de la meilleure société de Lille. Ce sont des otages, enlevées en représailles. Sont-ils canailles! ces sales boches!"

Au retour, je les salue avec respect, je leur témoigne ma sincère sympathie.

Elles sont restées à Quéant 4 semaines.

En allant au ravitaillement, je vois travailler à l'installation d'une voie ferrée, à la sortie de Nœuil. Cette voie part de la gare de Quéant, suit la vallée du ruisseau l'hirondelle vers Vaulx.

M<sup>r</sup> Loth m'apprend que les allemands ont relié la gare d'Inchy à Aubigny au Bac, sur la ligne de Douai à Cambrai. Ils ont réalisé le tracé fait par des ingénieurs quinze ou vingt ans auparavant, et auquel la Compagnie du Nord s'est toujours opposée.

Les allemands ont aménagés au-dehors de la gare d'Inchy de nombreuses voies de garage. Ils ne tarderont pas à agrandir également la gare de Croisilles et celle de Boyelles.

Quand l'approche du printemps permet de travailler la terre, Kimann fait planter des pois sur tout le Badoulet. Il en plante également à gauche et à

Droite du chemin d'Hemirel.

A gauche du chemin de Fontaine, Niman fait semer d'immenses plants de persil, de cerfeuil, de salades qu'il fera repiquer à la suite dans toute cette vallée. Cependant cinq à six hectares contigus au chemin sans ville, sont ensemencés en oignons. Vers le chemin de Chering on plante des fèves et des aulx.

Quand les pois lèvent, les travailleurs et les allemands commencent à les ramer. Mais ils n'auront pas le temps d'utiliser un dixième des rames préparées, car il faut planter des choux.

Nimern convoque les jeunes filles et les garçons; tous sont occupés à planter des choux. Niman en fait planter cinq cents hectares, jusqu'au chemin de Boyell.

Malgré l'entrain des français à saboter ce travail, en s'efforçant de replier les racines, cette plantation dans

Dans l'ensemble réunit, car il pleut souvent.

Au delà du chemin de Boyelles, les allemands sèment de l'avoine, mais ils doivent laisser inculte, un tiers du terrain.

Brusquement, durant les derniers jours de semis d'avoine, les allemands mélangent dans le grain de quantités de graines d'herbe de toutes provenances.

Si les allemands avaient été certains de conquérir notre région, ils n'auraient pas semé cette herbe.

Les officiers ne se rendraient pas compte qu'en agissant de cette façon ils soutenaient notre moral.

M<sup>r</sup> Bordier, instituteur à J<sup>t</sup> Martin, arrive au ravitaillement. Il nous informe que le commandant a fait mettre M<sup>r</sup> le maire en prison, pour refus d'adhésion au groupement des bons communistes. Je lui réponds :  
« Vous direz à M<sup>r</sup> Soualle que je lui

adresse toutes mes félicitations!" — Terrifié, M<sup>r</sup> Bordin me demanda: "y rester, car il lui est impossible de se sauver!" — Vainement le brave homme ajoute: "alors il ne doit pas signer?" — "Oh! non, plus il sera énergique, catégorique dans son refus, plus vite il sortira de prison!"

La semaine suivante, Soualle vient au ravitaillement.

Il nous raconte qu'un officier est venu le voir en prison, et lui a dit: "j'ai mission de visiter les prisonniers. L'Autorité allemande exige que les habitants se soumettent aux ordres qu'ils reçoivent, mais ne veut pas qu'ils subissent des peines trop graves!" Alors, il m'a demandé comment j'étais traité, et pour quel motif j'étais arrêté. A la suite de mes réponses, l'officier m'a dit: "j'espère que cela va s'arranger; je vais intervenir en votre faveur. Je vais demander à votre commandant de vous faire comprendre que

c'est uniquement dans l'intérêt de vos concitoyens, qu'il vous demande votre adhésion, et vous vous rendrez à l'évidence?"

Le soir le commandant est venu me délivrer, comme d'habitude d'un ton très calme: "Vous reviendrons sur cette question, dans quelques jours!"

Il n'y revint jamais.

Evidemment le commandant s'était mis dans une impasse, tout ce camarade l'a tiré.

Un jour le commandant me dit: "je ne vais pas vous mettre en prison pour obtenir votre signature; mais je vais arrêter les Messieurs Sauvage, Dumont, Lesage (il me cite une dizaine de personnes) et chaque jour, vous aurez la visite de la Madame Dumont, la Madame... qui viendront vous dire: "Vous ne voulons pas que votre mari meure en prison pour une question d'argent; toutes les Communes ont donné leur

adhésion, vous serez contraint de signer?)  
 "M<sup>e</sup> le commandant vous ne ferez pas cela, dis-je, ce serait peine perdue. Je vous affirme que si vous arrêtez ces messieurs, on montera la garde devant ma maison; dès que l'une de ces dames paraîtra, on fermera ma porte à clef, je ne la recevrai pas. Ces dames ne pourront jamais me parler."

Le commandant ne les a pas arrêtés.

Il avait trouvé un bon moyen: il n'a pas persévéré.

\_\_\_\_\_ Vers cette époque, au cours d'un voyage à Douai, Le-grand m'apprend que les soldats préposés au service de la gare, recouvrent les plaques indiquant Douai, par des plaques au nom d'Arras, chaque fois qu'il arrive des troupes par la voie ferrée. En outre, ces allemands ne descendent pas Douai, ils continuent à rouler jusque Deux ou trois

gare, au-delà, ils descendent même parfois en pleins champs.

C'est une façon de boucher le crâne aux soldats, de leur faire croire qu'ils sont avancés vers Paris, au-delà d'Arras.

Après le décès de M<sup>r</sup>. Ficheur, un docteur allemand réussit à se faire désigner pour le remplacer auprès des habitants.

Il devait spécialement veiller qu'il ne se propage pas d'épidémie susceptible de contaminer les troupes.

Cette situation privilégiée l'exemptait du tour de service aux tranchées. Elle suscita des jalousies. Dès lors, il fallut que ce docteur justifiat de la nécessité de ses fonctions.

Il réédita le procédé des hulans de la mort à Bogelles. Il dit au commandant qu'il était prudent de mettre en observation quelques habitants, en prévision de la fièvre typhoïde.

Ce docteur eut à sa disposition la



petite maison isolée, d'un cordonnier, située derrière le chœur de l'église.

Il y fit enfermer quelques suspects.

Ce Docteur parcourait les rues, et, au hasard des rencontres, disait à quelques hommes : "Demain à neuf heures vous viendrez chez moi."

Il prenait une goutte de sang près de l'oreille, il fit enfermer plusieurs personnes.

Un farceur, auquel on demandait ce que le Docteur lui avait fait, répondit : "Il m'a demandé si je pouvais aller au cabinet; il m'a indiqué un petit local, où il y avait unseau hygiénique..." Dès lors on l'appela le D<sup>r</sup> K.K.

Abais Kimann le prévint qu'il ne devait pas enlever les travailleurs.

Le Docteur tourna ses recherches du côté des femmes et des enfants.

Durant plusieurs mois, il y eut toujours une dizaine de personnes séquestrées dans cette petite maison.

Elles y restaient une ou deux semaines.

Les personnes qui étaient libérées étaient aussitôt remplacées par d'autres.

J'allais parfois les voir <sup>sous</sup> pour différents prétextes.

Presque toutes ces personnes étaient remises en liberté, mais de temps en temps, <sup>le Docteur</sup> envoyait quelques malheureux à Cambrai. Les deux ou trois premières revinrent après une courte absence. Puis on ne vit plus jamais revenir personne.

Un jour ce Docteur jette son dévolu sur un petit garçon de sept ans. Sa mère, Stéphanie Bidu, ne voulant pas le laisser partir seul, l'accompagne avec ses deux autres enfants.

Plusieurs mois après, dans le courant du mois d'août, un dimanche, un sanitaire vient me dire: "Le Docteur a décidé d'envoyer à Cambrai M<sup>me</sup> Ly, qui a le cerveau dérangé. (c'était exact.) M<sup>e</sup> le commandant vous a désigné pour nous accom-

paguer. Nous partirons à quatorze heures.

Quand j'arrive chez M<sup>me</sup> Sy, une ambulance stationne devant la maison. Deux voisines achèvent de ficeler ses hardes. Nous montons tous les deux, et la porte est fermée à double tour.

à Cambrai la voiture s'arrête devant l'ancien grand séminaire, transformé en hôpital, à la suite des décrets de 1904 et 1905

C'est une dame qui nous reçoit. Après avoir examiné les papiers, elle me demande de l'accompagner jusqu'à la salle réservée à M<sup>me</sup> Sy. Les deux allemands, qui sont à Croisilles depuis très longtemps, me disent: "Vous partirez dans deux heures." Les voyant hésiter, la dame dit: "M<sup>l</sup> peut rester ici." Ils me confirment à dix-sept heures.

Nous montons quatre étages. La salle où nous pénétrons est spacieuse, des alcôves sont alignées dans le fond, les fenêtres sont grillagées. Sept femmes accueillent

La nouvelle venue, avec indifférence; elles me regardent avec une curiosité non dissimulée. Elles voudraient savoir d'où je viens, quelles sont les nouvelles.

La Dame me dit: "mieux vaut ne pas parler. Tortous?" Dans l'escalier j'émets l'avis que ces personnes paraissent bien calmes. — "Oui, elles le sont généralement, cependant, elles ne sont plus normales?"

Lorsque nous arrivons au rez-de-chaussée, je sais que cette Dame est originaire de la Bretagne; qu'elle fut surprise ici par l'invasion, alors qu'elle était infirmière; qu'elle est chargée, avec une autre infirmière, du soin de ces personnes que nous venons de voir, et d'un autre groupe de malheureux logés au grenier.

Cout en regardant sa montre, cette Dame ajoute: "Il se trouve des personnes de Croisilles, voulez-vous risquer de les voir? à cette

heure le dimanche, il ne vient jamais d'allemands, il n'y a que quelques infirmiers de service auprès des blessés."

Nous grimpons vivement en escalier de service. En entrant dans ce vaste grenier, je vois une soixantaine de personnes. Stéphanie Bèdu et ses enfants accourent aussitôt: "Comment! vous aussi, ou vous amène ici?" Elle est avide de nouvelles, de sa mère, de sa famille, de tous, et de tout. Je vois également Laure Gallendier, la femme de Constant Heurnier, la femme de Louis Bèdu, la femme de Lucas (Augustine), la femme d'Alexandre Legrand de St-Leger... etc. Les personnes de St-Leger sont nombreuses; mais il y a également des personnes de Cambrai et des environs.

Toutes ces femmes désirent tant savoir ce qui se passe, si la guerre sera bientôt finie. Elles

sont pâles; les trois enfants de Stéphanie se portent bien. Ils ne sont pas les seuls enfants.

Ces personnes ne sont jamais descendues depuis leur entrée dans ces coubles.

Bientôt la Dame me fait remarquer qu'il est prudent de descendre dans l'escalier, elle me dit qu'elle est convaincue que jamais aucune de ces personnes a eu la fièvre typhoïde.

Tous le proche, je lui dis que je vais voir M<sup>r</sup>. Lollivier. Selon que je reviendrai pour dix sept heures.

Une clef tourne dans la serrure, un M<sup>r</sup>. boiteux entre, me donne un visage d'un air inquiet.

La Dame lui dit: "M<sup>r</sup>. vient d'apporter une personne pour la salle N<sup>o</sup>. 1." Il disparaît dans l'escalier.

A la porte, l'infirmière me dit: "C'est un allemand. Ils sont

ici plusieurs estropiés, auxquels on n'ose pas donner l'uniforme.)

Je lui réponds qu'à St Leger, un officier supérieur a pour ordonnance, un bonnet en uniforme, que j'ai vu, dans le rang, un soldat borgne, un autre auquel il manquait deux doigts.

A dix huit heures, j'étais rentré à Croisilles.

Le sous-officier, gardien des clefs de la grange, arrive avec des soldats et des voitures pour enlever du foin. Il ouvre la grange du côté de la batteuse. Je me trouvais à la maison; je sors aussitôt dans la cour, pour passer là auprès, par hasard.

Ce feldwebel ne sait pas dissimuler sa déception à la vue du tas de foin, au lieu de son foin. Il avance vivement vers le tas aux sacs d'avoine. La dispari-

Des sacs est beaucoup moins impor-  
tante. Il me regarde aussitôt.  
Mais il court vite que je suis tout  
aussi étonné que lui de cette  
disparition. C'est alors seulement  
qu'il remarque dans le mur le  
trou par où passe l'arbre qui  
actionne la batteuse. Il me  
le montre, je lève les bras, je  
peux comme lui que c'est par  
là que l'on a dû passer.

Afin de ne pas être puni  
pour négligence, il laisse Nimens  
ignorer le fait.

Le lendemain, nous avons  
mis les chevaux en pâture, nous  
étions arrivés au printemps.

Un dimanche,  
vers quatorze heures, M<sup>me</sup> Leon  
Morel arrive à la maison accom-  
pagné de ses deux enfants. Tous  
les trois sont en larmes, accablés de  
desespoir.

Dans la matinée quatre fél-



rebelle jouaient aux cartes dans la toundra où, quelques jours avant l'invasion, Morel a caché les quatre uniformes des soldats allemands, faits prisonniers à la Raperie, par le garde de Bullecourt.

L'un des sous-officiers tape vigoureusement du pied, quand il réussit un bon carté. Les allemands se rendent compte que la terre sonne creux, ils font creuser un trou.

Le général, à St-Leger, informé aussitôt désigne trois officiers pour le conseil de guerre. A quatorze heures, Morel, condamné à six mois de prison, était embarqué pour l'Allemagne. (Nous avons trouvé qu'il se tirait d'affaire à bon compte. Quant à moi, je ne fus pas interrogé.)

Le commandant signifia à Mme Morel que pour seize heures elle doit avoir quitté sa maison, qu'il lui est interdit d'y pénétrer encore.

J'envoie prévenir Bilou et deux personnes pour aider au déménagement.

ment. Michel et Victor attellent  
Des voitures; Joséphine, tite-sœur et  
Juliette accompagnent M<sup>me</sup> Borel.  
Je pars à la recherche d'un lo-  
gement.

M<sup>me</sup> Borel s'est installée chez Cou-  
stance Eliot, rue Neuve. Elle disposait  
De deux petits cabinets et de la cuisine  
en commun avec la propriétaire.

Elles vécurent en commun, n'était-  
on tous logés à la même enseigne!

L'officier, chargé de  
l'entretien du cimetière allemand,  
s'adresse directement à moi afin  
d'avoir une voiture pour trans-  
porter des cailloux cornus destinés  
à la décoration des tombes. (Serait-  
il en mesintelligence avec l'imam?)

A ce moment là, notre fils  
Alexandre vient d'avoir treize  
ans, il est grand et fort, je crains  
qu'il soit convoqué pour travailler  
aux champs. Je réponds à l'offi-  
cier que je mettrai à sa disposition

une voiture à un cheval, trois jours la semaine: les lundi, mercredi, jeudi. Mon garçon conduira le cheval; il fera charger les cailloux par ses hommes.

Jusqu'au mois de Septembre, aux jours convenus, Alexandre partira vers huit heures, toujours accompagné du même soldat; ils iront au champ four de Chérisy et ramèneront pour midi un petit tombereau de cailloux cornus bleus et blancs, qu'ils basculeront à l'entrée du cimetière; et la journée d'Alexandre et du cheval <sup>sera</sup> terminée.

Depuis quelque temps, les garçons en partant aux champs par rangs de quatre, fredonnent la marseillaise dès qu'ils sont sortis du village. Ils ne tardent pas à la fredonner dans le village et à la chanter dès qu'ils sont sortis. Le soldat n'a aucune autorité sur eux.

Un jour ils la chantent au

Départ. Dans la cour de la comman-  
dature. Les sous-officiers intervien-  
nent, ils ne peuvent obtenir le si-  
lence.

Je suis appelé à la comman-  
dature. Je trouve le commandant  
aupres de ces enfants, alignés, prêts à  
partir. Il me dit: "Vous allez dé-  
fendre à ces enfants de chanter.  
Quand on est en rang, on doit ob-  
server le silence" - Je répondis:  
"M<sup>r</sup> le commandant, c'est vous qui  
avez convoqué ces enfants. Dès qu'ils  
sont entrés dans la cour de la com-  
mandature, ils sont sous vos ordres,  
je n'ai plus d'autorité sur eux. Que  
diriez-vous, si à la sortie, alors que  
le soldat leur commande d'aller à  
droite, je leurs commande d'aller  
à gauche?"

Les gamins partent en chan-  
tant la Marseillaise et ont conti-  
nués.

Le commandant ne prit jamais  
des mesures contre eux. D'ailleurs

Que pouvait-il faire? Les mettre en prison? Ils le désiraient, leurs sœurs y étaient allées.

Depuis quelque temps, nous constatons que l'autorité des officiers était bien affaiblie. Les soldats ne les saluaient plus, leur criaient souvent: (marmelade?)

A Henin, le 39 R<sup>t</sup> J<sup>u</sup> vient d'être dissous. Il y a plusieurs mois qu'il refusait de marcher.

Les soldats ne nous cachent plus leur mécontentement. Ils nous disent que lorsqu'ils montent à l'assaut, les félins rebelles se tiennent derrière eux, revolver à la main, prêts à tirer sur les soldats qui hésitent. (Toujours qu'en ce moment les troupes viennent d'être copieusement servies de ce cognac falsifié, qui fait perdre tout contrôle, et que les sous-officiers en ont bu également.)

Un sanitaire m'a raconté plus tard, au cours de l'automne,

qu'un jour étant allé relever des blessés à Biraumont, son camarade et lui rapportaient un officier sur une civière. Ils doivent, durant deux à trois cents mètres, emprunter un chemin creusé dans l'argile assez profondément pour dérober les attelages à la vue des ennemis. A un moment donné, ils sont dans la boue jusqu'au haut des jambes, ils ne peuvent plus avancer avec la civière. Ils la déposent sur un espace où la terre paraît plus raffermie, et partent tous les deux chercher du renfort. Au retour, ils trouvent l'officier et la civière engluisés.

A tous propos, les soldats nous répètent: "Après la guerre, révolution: Kaiser, président; officiers, capitains,

Guillaume reste toujours l'idole des soldats. Ces derniers en veulent terriblement aux officiers sur lesquels ils font retomber impitoyablement toutes les responsabilités.

Un jour à Ecourt  
un soldat montre à Demory-Bouville  
la photo de Guillaume sur un  
journal. Demory inconsidérément  
crache dessus. Il passe en conseil  
de guerre, il est envoyé en Allemagne.

Les congés  
forcés.

Les congés forcés

Depuis quelque temps, j'en entends  
parler, je ne voulais pas y croire

Notre fillette Eugénie devient souf-  
frante. Le Docteur Fichet est décidé.

Je prie le Docteur qui loge chez nous  
d'examiner l'enfant. Il la soigne,  
Eugénie guérit très vite.

A la suite de cette intervention,  
quand nous nous rencontrons dans  
le corridor, nous échangeons quelques  
propos.

Un soir le Docteur entre chez  
nous, il a peine à dissimuler l'emo-  
tion qui l'étreint. Il nous annonce  
qu'il part en congé. Je le félicite.

Si vous saviez. . . . Brusquement

il éclate, il parle.

"Je pars en congé forcé de huit jours. Le lendemain de mon arrivée, je recevrai la visite d'un monsieur, qui viendra me solliciter une contribution volontaire pour la Caisse de la guerre. Je ne pourrai pas verser une somme quelconque, on m'affirme que les familles sont taxées à une somme proportionnée à leur fortune supposée." — "Qu'allez-vous faire?" ai demandé. — "Je ne souscrirai pas. Vous avez un enfant; notre situation de fortune permettra à ma femme de l'élever dans les mêmes conditions que nous avons été élevés, si je disparaît.

Mais si je verse la contribution que je pressens, et si je ne reviens pas, ma femme sera dans la gêne durant toute son existence."

— "Alors, dis-je, la Nation allemande ne se contente pas de demander à ses enfants le sacrifice de leur vie,



elle les met dans l'alternative d'avoir à choisir entre la ruine ou la mort.)

Vous nous serrâmes cordialement la main, je le plaignais sincèrement.

Douze jours après, nous l'entendîmes rentrer un soir entre vingt et vingt et une heures. Le lendemain à cinq heures, il partait, emportant sa captive. Vous ne le revîmes plus. Je n'ai pas pu savoir ce qu'il est devenu.

A quelque temps de là, je crois dans la rue Emile Sauvage. "Eh connais la nouvelle? me dit-il. Eh sais que le Docteur X était logé chez moi depuis le début de l'invasion. Quand il est parti en congé forcé, il m'a dit qu'il ne verserait pas d'argent. Il est rentré avant hier soir à 21 heures. A 23 heures il partait aux tranchées vers Douchy. Le lendemain dans la matinée, il a été tué."  
 — "Eue? ai-je répondu, ou assassiné?"

Le commandant nous  
 donne l'ordre de mettre nos pen-  
 dules à l'heure allemande (une heure  
 en avance sur nous.) Les soldats s'as-  
 surèrent de l'exécution de cet ordre.

Bon ami Charles  
 Démiautte, maire de Saint Léger,  
 continue à occuper le vieillard  
 qui depuis toujours soigne le jardin.

En repiquant un massif de fleurs,  
 cet homme a eu l'idée d'écrire:  
 (qui vivra verra)

L'officier logé dans la maison  
 en prend ombrage, il porte plainte  
 à la commandature.

Démiautte fut condamné à  
 une amende de deux cents marks,  
 qu'il refusa de payer.

Il fit huit jours de prison.

On a jeté du pé-  
 trole dans un puits, rue de St Léger  
 en face de la ferme d'Emile Del-  
 planque. Fait exceptionnel, les al-  
 lemands n'accusent pas les civils de

ce ne fait.

Le Docteur KK profite de l'occasion pour demander que l'on contrôle l'eau des fruits, au point de vue des bacilles de la typhoïde.

En ce moment là un Docteur logeait chez M<sup>me</sup> Delattre-Demant. C'était un ivrogne qui se traitait saoul chaque soir. Son ordonnance devait souvent l'aider à se coucher. Un jour, J. Demiaette m'avait expr. montré l'escalier que ce Docteur venait de faire peindre. L'ordonnance avait enduit de ripolin blanc les marches de chaque côté du tapis. Comme ce Docteur montait presque chaque soir l'escalier à quatre pattes, il espérait que, guidé par cette couleur, il ne cognerait plus la tête contre la rampe, ou contre le mur.

Le commandant désigne ce Docteur pour examiner les eaux.

je dois assister à l'opération.

Cette commission comprend: le commandant, ce Docteur, un scribe et deux soldats.

Nous visitons tous les puits de la Commune. A chaque puits, les soldats remontent une seille. Le Docteur puise de l'eau avec son gobelet, en prend une gorgée, la fait osciller de la langue au palais, la crache, et, d'un air sententieux, dit sans rire: bonne, ou douteuse, ou pas bonne. (Comment, à notre époque, peut-on encore imaginer pareille comédie?)

Le lendemain les puits, où l'eau n'est pas bonne, sont bouchés, condamnés. Là où l'eau est douteuse un écriteau indique: "pour les bestiaux". L'écriteau des autres puits porte: eau potable.

Il arrive à Croisilles une trentaine de jeunes gens de Dissay

et dix huit ans. Ce sont des aspirants officiers. Ils viennent se familiariser au bruit du canon, à la vue des avions.

Chaque jour, vers neuf heures, ils viennent dans notre cour; ils s'alignent sur deux rangs, et, durant près d'une heure, un officier leur fait la théorie.

Cet officier articule très bien ses mots, parle avec emphase et fait de grands gestes.

Nos plus jeunes enfants assistent à ces cours, avec beaucoup d'intérêt. Il vient également des enfants du voisinage.

Un jour <sup>après ces cours</sup> Marie, qui a dix ans aligne ses frères et les autres enfants, se place devant eux, et imitant les intonations, les gestes de l'officier, elle émet des sons rauques, donnant une vague idée d'un discours en allemand. Elle recommence les jours suivants.

Les officiers s'en amusent. L'officier instructeur est resté parfois à l'écouter.

Vers le mois de juin nous recevons de France quelques cartes qui ont passé par la Croix de Genève. Toutes les cartes destinées aux communes du canton sont groupées à la commandature de Croisilles. Le commandant me remet un laissez-passer pour <sup>les</sup> porter ces cartes aux intéressés.

L'interprète, qui me m'accompagne plus à chaque voyage, estime que ce parcours ne présente pas la sécurité requise, il me laisse partir seul.

Ces cartes sont au nombre de vingt-cinq, réparties dans une quinzaine de communes; elles sont datées de trois mois. Elles donnent des renseignements sur la santé: (M<sup>me</sup> une telle à tel endroit, et ton père, ta mère vont bien. —

La mère, tes frères et sœurs vont bien, ton cousin François est prisonnier etc.)

On peut répondre à ces cartes. nous avons tous le droit d'écrire. Le commandant nous limite à trois lignes. Vous fumes trop nombreux à écrire: nos cartes furent jetées au panier.

Je pars donc avec ces cartes, faire une tournée de facteur, qui dura deux jours. Partout je fus accueilli avec une surprise qui se transforme aussitot en explosion de joie, de bonheur. A Courcelles, M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Lepirand sont d'abord tout interdits, inquiets; puis brusquement M<sup>me</sup> Lepirand se jette sur moi, m'embrasse avec effusion comme si j'étais son fils.

J'avais hate d'arriver à Bucquoy, à Essart qui se trouve à quinze cents mètres de la tranchée.

A Bucquoy une grande partie des habitants sont évacués. Les Deux Destinataires des cartes ne sont plus là.

J'ai une carte pour Essart, le Destinataire y habite encore.

Il reste deux ou trois ménages dont les habitations se trouvent situées sur le versant Sud-Est. De ce fait, les balles passent au dessus des maisons.

L'Autorité allemande maintient là ces habitants en guise de talismans contre les bombardements, contre les avions.

Ces habitants sont stupéfaits de ma visite; ils ne peuvent rien m'apprendre sur la situation militaire.

Au retour, en approchant d'Hamelincourt, je constate que les allemands ont réparé quelques trains de tombereaux (roues avec l'essieu) le long des haies des jardins, du côté du front. Ils ont ajusté sur ces essieux des troncs d'arbre pour simuler des canons. Ils ont même esquissé un semblant de camouflage. Nos alliés ne se sont pas laissés prendre au piège; ils n'ont pas grillé leurs obus.

Ce jour là, Joséphine



et moi empruntons la route de Bullecaut  
puis de Bapaume à Douai.

En arrivant à Goug-sous-Belloune,  
Josephine reconnaît devant nous, sur  
la route, Mme Doré. Cette Dame  
est une religieuse ~~secularisée~~ ursuline,  
secularisée, du Pensionnat Jeanne  
d'Arc, d'Arras. Josephine l'appelle,  
cette Dame retourne à Douai, elle  
monte avec nous au haut du siège  
de notre camion de brasseur.

Mme Doré réside à Douai. De  
temps en temps elle obtient un  
laissez-passer pour venir voir Mme  
Ropion qui, elle aussi, est une reli-  
gieuse secularisée du même pen-  
sionnat Jeanne d'Arc. (Je ne me  
rappelle plus par suite de quelles  
circonstances, ces deux Dames se  
trouvent l'une à Goug, l'autre  
à Douai.

À l'entrée de ce village, sur  
un long parcours, il n'y a des  
maisons que sur le côté gauche

De la rue. A notre droite, ce sont les champs. Bientôt nous arrivons à une belle avenue, plantée d'arbres magnifiques; à quatre cents mètres de la route se trouve la propriété.

M<sup>me</sup> Dore nous conte cette anecdote.

" Au cours de l'après-midi du dernier dimanche avant l'invasion, je me rendais aux Vêpres. Arrivée ici je vois un groupe d'allemands qui viennent par cette avenue. Je m'efforce de garder mon avance sur eux, et d'arriver au plus vite à l'église. Il faisait un temps magnifique, et même chaud. Sur la Place je vois des soldats français, étendus sur l'herbe, plusieurs ont enlevé leur tunique. Je leur signale l'arrivée des allemands. Ils ne veulent pas m'écouter, plusieurs se moquent de moi. Je me hâte d'entrer à l'église, qui se trouve sur la Place.

Dès que les allemands apparaissent, au premier coup de fusil,

ce malheureux français, déconcertés, s'enfuient dans la direction opposée, prennent la route de Douai.

A la sortie du village, M<sup>me</sup> Doré nous montre à trois cents mètres <sup>à notre droite</sup> un talus parallèle à la route. Au delà du talus, la terre est en contre bas. Et poursuivant son récit, cette Dame ajoute: "les allemands avaient dissimulé deux mitrailleuses derrière ce talus. Quand les français vinrent passer devant, ils furent tous fauchés."

M<sup>me</sup> Doré nous raconte encore que cinq allemands ont habité durant toute une semaine, avant l'invasion, un moulin à vent abandonné. Durant la nuit, ils rôdaient aux alentours.

Quand le village fut envahi, ils vinrent s'y installer, se vantèrent de leur séjour dans ce moulin, surpris des habitants, ils ont rapporté, en témoignage, un jeune chat-quant.

a Croisilles, les allemands ont installé un dépôt de munitions dans la grange et dans les bergeries d'Eugène Sauvage, située vers le haut de la rue d'Arras.

Alors que l'on accède dans nos granges en les traversant dans le sens de la largeur, celle de Sauvage, longue de quarante mètres, perpendiculaire à la rue, présente cette particularité que l'on entre par un bout, et que l'on sort par l'autre extrémité. Cette disposition fait qu'il n'y a qu'un tas d'un bout à l'autre, sans discontinuité.

Les allemands ont rempli ce tas d'obus, de grenades, de cartouches. Tout le long de l'aire, c'est-à-dire entre le passage et les munitions, ils ont déposé des bidons d'essence.

Un soir vers vingt et une heures,

Des artilleurs garent dans la grange, comme chaque jour, leur camion anti-avions. A peine sont-ils sortis, que le camion prend feu. En un instant, toute la grange est embrasée, les munitions éclatent.

Je monte au grenier voir ce qui se passe, j'aperçois un spectacle magnifique: ce qui reste de toiture de la grange saute en l'air et retombe pour alimenter encore ce foyer inimaginable.

Cette grange se trouve à proximité de notre maison, les éclats d'obus passent au-delà. Je descends dire à tous d'aller voir du grenier. Je monte à la chambre à coucher éveiller les plus jeunes enfants, pour leur montrer ce spectacle. Vous sommes aux premières loges. Entre cette grange et notre maison, il n'y a pas de construction.

Vous percevons un bruit d'écla-

tements d'obus inconcevable, à chaque seconde, sans interruption, Des centaines d'obus explosent. Au dessus de nos têtes, c'est le sifflement sinistre Des éclats d'obus projetés dans tous les sens. L'incendie nous offre un spectacle grandiose. De tout ce brasier montent Des flammes bleues-foncées, qui deviennent rouges-foncées, puis rouges claires et finissent en rouges-pâles. Elles sont sans cesse renouvelées, entre-mêlées. Malheureusement quelques petits éclats tombent sur le toit de la maison, nous descendons. Quand les éclaterments cessent, les enfants montent coucher.

Je vais voir. Les soldats, qui font un barrage au bout de la rue de Fontaine, me laissent passer. Le feldwebell du bureau me dit: "nous l'avons échappé" belle. Si les gros obus

Dans les bergeries avaient sauté, tout le village aurait été anéanti.

Notre maison n'a reçu que les cinq ou six éclats qui nous ont fait descendre. Bien des toitures furent endommagées, entre autres le toit de l'église. Victor et moi sommes allés y clouer des plaques de tôle.

\_\_\_\_\_ Au début de son arrivée, Himann m'avait demandé le plan cadastral du terroir. Il y avait longtemps que le carton, contenant ce plan, était adossé contre un mur du bureau. Au cours d'une après-midi, pendant que je suis à la commandature avec le feldwebel et les deux scribes, survient un avion. Les trois allemands ne font signe de les suivre, ou se précipitant à la cave, comme des lapins au terrier. Je retire le plan de son carton, et le cache autour de moi sous mon gilet. Quand les allemands remontent

De la cave, ils me trouvent assis  
à les attendre.

Vers cette époque, je vis pour la première fois  
les effets d'une torpille d'avion.  
J'étais à Arette, en compagnie  
de M<sup>r</sup> Lardier qui venait chaque  
semaine au ravitaillement.

En passant près d'un jardin,  
mon attention est attirée par une  
boursofflure du terrain de 0 m.  
40 de haut et 1 m 50 de diamètre.  
M<sup>r</sup> Lardier m'explique que c'est  
l'emplacement d'une chute de  
torpille, perdue par un avion.  
Demain, dit-il, cette terre sera  
tomber au fond d'un trou de sept  
à huit mètres de profondeur, en  
forme de poire de cinq à six mè-  
tres de diamètre. Ces torpilles sont  
destinées à démolir les casemates,  
les abris.

Un peu plus loin, il me fait  
voir un trou de torpille.



La personne de Boyelles qui vient au ravitaillement m'informe que M<sup>me</sup> Forgeois désire me parler.

Après avoir cité à leur fils la ferme qu'ils occupaient à Boyelles, M<sup>c</sup> et M<sup>me</sup> Forgeois s'installent à Bapaume.

Quand survient la guerre, M<sup>me</sup> Forgeois est veuve, elle vient rester auprès de sa belle-fille, dont le mari est mobilisé.

Dans le courant de septembre, les habitants de Boyelles sont pris de panique, ils s'éloignent.

Malgré son grand âge, (elle a soixante dix ans,) M<sup>me</sup> Forgeois ne veut pas abandonner la ferme, le mobilier de la maison, elle reste.

Au jour de l'invasion, elle est seule, isolée dans cette grande ferme. Elle vit au milieu des allemands, qui occupent toute sa maison.

Je la trouve assise dans un

fauteuil dans sa grande salle à  
 manger. Il est presque dix neuf  
 heures, une dizaine d'officiers debout  
 répartis dans la salle causent entre  
 eux. Mon arrivée suscite une vive  
 curiosité. J'aborde M<sup>me</sup> Forgeois au  
 milieu d'un silence profond. Je  
 lui dis que je viens faire une en-  
 quête sur le fonctionnement du  
 ravitaillement. M<sup>me</sup> Forgeois me  
 parle très bas, elle a mal à la  
 gorge, dit-elle, elle attire ma  
 chaise près d'elle. Quant à moi,  
 je parle haut pour que les alle-  
 mands puissent suivre notre  
 conversation. Dès que j'ai posé  
 quelques questions, les officiers re-  
 prennent peu à peu leurs conver-  
 sations. Bientôt j'interroge ra-  
 vaillement, elle me répond en  
 m'expliquant sa cachette. A ce  
 moment je répète les questions  
 qu'elle est supposée faire à mes  
 réponses questions. Ce dialogue est

très intéressant.

Quand j'ai compris que deux jours avant l'invasion elle a enterré dans son petit jardin ses valeurs, ses titres, ses bijoux; que personne ne connaissait cette cachette; qu'elle compte sur moi pour informer ses enfants, si elle disparaît, elle ajoute: "quand vous partirez, je vous accompagnerai jusqu'à la rue. A l'endroit où je m'arrêterai, j'aurai la cachette à un mètre derrière moi. Vous vous tiendrez à ma gauche."

Alors, je me lève et je la remercie. Je lui dis de ne pas se déranger.

Elle répond qu'elle veut m'accompagner, qu'elle veut me donner cette marque de politesse.

Deux officiers sortent devant nous, deux autres nous suivent: nous sommes encadrés. Arrivés presque au milieu du jardin, l'un des Torgois s'arrête disant: "Ah!

mes pauvres jambes, elles ne peuvent plus me porter. J'insiste pour qu'elle rentre. Elle répond qu'elle m'accompagnera jusqu'à la porte. Là je la remercie. De nouveau, nous nous donnons une poignée de main. Les officiers nous surveillaient étroitement, nous n'aurions pas pu nous passer un bout de papier.

(au printemps de 1919, je revins d'Arras par Boyelles; cette cachette venait d'être déterrée)

Voilà que les allemands ramassent les chiffons, les loques, les vieux papiers, les cahiers de classe des enfants. Ils recueillent également les vieilles ferrailles; ils enlèvent tout le cuivre, les poignées de portes, les appliques aux serrures, les chandeliers, les statuettes, les poids et les balanciers dans les vieilles horloges, etc.

Depuis quelques

semaines, un général est installé chez M<sup>me</sup> Burgeat, la femme du notaire.

Les soldats annoncent l'arrivée d'un deuxième général.

Deux officiers viennent trouver notre sœur Marie (M<sup>me</sup> Lottin). C'est gentiment, demandent à visiter la maison sans attendre la réponse, ils parcourent tous les appartements.

Madame, nous avons le regret de vous informer que nous avons besoin de votre maison pour loger un général. Les deux officiers qui sont ici vont partir; mais ne craignez rien, nous ne vous mettrons pas dans la rue. Nous allons mettre le maire en demeure de vous procurer un logement.

Nous constatons que vous avez un beau mobilier transporté dans la chambre du fond les meubles qui ont le plus de valeur, les objets auxquels vous tenez le plus. Vous fermerez la porte et garderez la clef. De cette façon

après le départ de M<sup>r</sup> le général, vous retrouverez tous ces souvenirs. »

Malgré mes conseils, Marie et Lucie ont bouvé de mobilier cette chambre du fond; puis vinrent avec leur bonne s'installer à la maison. — à ce moment, les <sup>pièces</sup> appartements dont nous disposons encore sont garnies à l'excès.

Marie consentit à me confier cette clef de la chambre du fond.

Michel, Victor et moi avons rapporté plusieurs pochettes de linge et des bibelots; nous les avons déposés dans la salle du ravitaillement.

Peu de temps après l'installation du général (Bouchez) — deux camions arrivent chez Marie, et visitent la maison, à commencer par la chambre du fond.

Le général n'a rien innové; il a employé un procédé mis en usage par beaucoup d'officiers.

À plusieurs reprises, on m'a

cité le fait qu'un officier, à son arrivée insistait auprès des habitants, pour qu'ils enfermèrent dans l'armoire de sa chambre les objets les plus précieux, sous prétexte de les sauvegarder. Or au départ de l'officier, on constatait la disparition de ces objets; le fond de l'armoire était décloué.

Quand le temps de la chasse sera venu, un soldat chassera tous les jours, pour procurer du gibier au général Bouchez.

On voyait peu d'officiers chasser. Nous constatons que la plupart ignoraient ce sport. Je vis un jour une vingtaine d'officiers faire une battue.

Ces chasseurs improvisés, s'étaient placés, très rapprochés les uns des autres, dans le ruisseau à gauche du chemin de Fontaine. Une centaine de soldats bien alignés, à deux mètres les uns des autres, descendaient du chemin sans ville vers le fossé. Le gibier qui ne s'échappait pas

sur les cotés, passait très haut au dessus de la vallée.

Les soldats combattants affluant de plus en plus nombreux.

Je n'ai pas mentionné que lorsque les épinards furent poussés à point, nous ne nous sommes pas privés d'en manger. C'étaient les enfants et parfois Michel qui faisaient cette cueillette. Il n'y avait que la clôture de la pature à franchir au chemin d'Hérivel: il suffisait de choisir le moment propice.

Quant aux pois, j'en étais le pourvoyeur, car il fallait sortir du village.

Quand les oignons arrivent à maturité, les jeunes filles les récoltent. Elles en rapportent en quantité, en pouvoient tous les ménages. Le soldat vérifiait leur masette, le sac qu'elles emportent en prévision de la pluie. Mais elles ont imaginé de serrer le bas de leurs pantalons, et elles emplissent les jambes d'oignons. Le soldat connait bien leur



cachette, mais comment pourrait-il s'y prendre? Dès qu'il fait mine de vouloir contrôler, toutes crient au scandale, s'insultent. Et les vigoureux fournissent des projectiles bien plus variables que les betteraves.

Le commandant m'ordonne de publier que tous les habitants doivent coller sur le côté extérieur de porte de la pièce qu'ils habitent, un feuillet indiquant les nom, prénom, âge de tous les occupants.

L'instituteur dressa ces listes.

Par une après-midi, nous voyons un avion venir en vol plané de Bullecourt vers Douchy. Il se trouve à douze ou quinze cents mètres d'altitude, il doit encore parcourir huit à neuf kilomètres pour rentrer. Nous voyons les obus éclater autour de lui. C'est une cible imprenable pour les soldats de Croisilles. Nous assistons à une parade inconcevable. Les soldats de

264

1<sup>st</sup> Leger renforcent les Détonations de leurs voisins. Vous ne comprenons pas comment l'avion ne tombe pas sous cette avalanche fantastique de projectiles. Vous avez su par 16<sup>th</sup> Lardier d'Ageth que l'avion était rentré dans ses lignes.

De temps en temps, il arrive à Croisilles des civils, que nous devons les loger, les nourrir. A quoi sont-ils occupés? Après un séjour de deux, de quatre ou cinq jours, ils partent comme ils sont venus.

Le six Octobre 1916

Le Commandant fait publier que, le lendemain sept Octobre, tous les habitants doivent rester chez eux.

Ce jour là, le commandant, accompagné du felixwebell et de deux scribes, va chez tous les habitants et désigne personnellement ceux qui vont faire partie de la prochaine évacuation. Il brise les foyers. Une famille composée de quatre membres. Le père, la mère et deux jeunes fille

bres fera partie des quatre évacuations qui vont se succéder.

à la maison le commandant Désigne Rose et les huit enfants. Vous devez rester trois : Michel, Victor et moi.

Instantanément  
alors

# à l'officier

Je ~~me~~ fais remarquer que lorsqu'il m'appellera à la commandature, le ravitaillement sera à l'abandon. Il regarde Michel, puis se décide à laisser Joséphine. Le commandant Désigne tous les hommes qui ne travaillent pas à l'exception de Michel, Bilou, Blouvier, Victor et le boulanger. Mes sœurs font partie du convoi, mais ma parente Velly Muller et Adalbert restent. Le commandant laisse également les femmes qui font la lessive pour les soldats, et leurs enfants en bas âge.

Il va partir 794 personnes.

Nous resterons 253

Le lendemain huit Octobre, les hommes se rendent au travail, comme à l'habitude.

Dans le courant de l'après-midi, le commandant fait publier que toutes les personnes désignées pour partir, doivent se rendre à la gare <sup>le</sup> <sup>lend</sup> demain à neuf heures. Elles sont autorisées à prendre les colis qu'elles peuvent emporter à la main.

Michel reste de garde à la maison; nous partons tous en groupe.

Avant de sortir de la ferme, il me vient à la pensée de dire: « Mes enfants retournez vous, regardez bien la maison, c'est peut-être la dernière fois que vous la voyez. »

À la gare nous trouvons également des habitants des villages voisins.

Le train comporte des wagons de troisième classe et des wagons à bestiaux.

À l'appel de leur nom, les évacués sont dirigés vers les wagons.

Rose et les enfants se trouvent dans un wagon à bestiaux, muni sur

le pourtour d'une planche formant banquettes. Lucie et Marie, leur bonne M<sup>me</sup> Fontaine et son fils, se trouvent également dans ce wagon: vingt cinq personnes.

Le convoi est organisé depuis longtemps, cependant le train ne part pas. Joséphine et moi revenons à la maison prendre le repas que Michel nous a préparé, et nous retournons à la gare en emportant en plus une cruche de café pour tous les occupants du wagon.

Pendant ce temps, Victor s'activait à récupérer les poules et les lapins dans les maisons abandonnées (une vingtaine de bâtis.)

La cousine Kelly Buller et Adalbert reviennent s'installer à la maison.

Le train ne partit que vers six ou sept heures.

Le général installé chez M<sup>me</sup> Burgeat quitte Croisilles; mais il est aussitôt rem-

placé. Dès le lendemain de son arrivée, son successeur fait ouvrir un passage sur la rue du Villebrequin, au mur de clôture du jardin de M<sup>me</sup> Bugeat. Nous voyons des allemands creuser un puits au milieu du jardin, et durant quatre mois, nous verrons chaque jour, même le dimanche, enlever parfois une, presque toujours deux et trois voitures de décombres.

La veille de son départ, M<sup>me</sup> Carou, femme du tonnelier, au haut de la rue de St Leger, est venue m'informar qu'elle a réussi à tenir cachées vingt cinq rondelles neuves et quantité de douves également neuves, dans une cave dissimulée sous sa grange.

Victor va démolir ces rondelles et les charrier chez le boulanger qui les brûle dans son four.

Les allemands regardaient ce transport d'un air furieux.

Cependant le commandant ne m'en a jamais parlé.

Ces tonneaux pouvaient servir à transporter de l'eau aux tranchées. Lorsque ces tonneaux étaient détériorés, les soldats enlevaient un fond, les plaçaient en avant de leurs tranchées, les emplissaient de terre.

Les travaux aux champs continuent. Comme l'année dernière, les allemands sèment des épinards.

Le 28 Octobre vers quinze heures, des feldewebels partent à cheval faire dételer tous les attelages.

Les instruments aratoires restent aux champs, les travaux sont interrompus définitivement.

Nous entendons du côté de Bapaume un bruit formidable d'éclatements d'obus, tel que nous n'en avons jamais perçue. Nous apprenons vaguement que c'est la bataille

De la Somme. La canonnade augmente encore, l'atmosphère est ébranlée.

Devant une semaine les vitres, les portes intérieures de nos maisons vibrent jour et nuit sans arrêt.

C'est un ouragan de mugissements, dont ne peuvent se faire une idée les personnes qui ne l'ont pas entendu.

En sortant de la ferme, je vois arriver de Fontaine une centaine de soldats magnifiques. Ce sont de beaux hommes, tous de même taille : 1<sup>m</sup> 85 à 1<sup>m</sup> 90 ; ils sont larges des épaules. Ils n'ont pas été nourris de marmelade ; les uniformes sont à l'état neuf.

Ils emboîtent leur pas et marche à côté d'eux. "Où sommes-nous, ici ? où allons-nous ? — Vous êtes à dix kilomètres de Bapaume ; vous allez vraisemblablement à la bataille de la Somme — à la Somme ! répètent plusieurs avec une surprise es-



trême. Vous ne sommes pas de la chair à canon, nous autres! Vous verrez cela?)

J'eus la bonne fortune de les voir revenir huit jours plus tard.

Ils me dirent: "Voyez-vous, que nous ne sommes pas restés!"

Il me fut facile de faire causer Henrich, le planton qui venait chaque jour à la maison depuis vingt mois. Il me dit que ces hommes faisaient partie d'un régiment d'infanterie de Marine, régiment de parade. Ce régiment servait uniquement à rendre les honneurs au cours des réceptions officielles de l'empereur.

Ces soldats avaient eu le privilège de rester à Berlin, de ne pas faire la guerre.

En allant à Hamelin-court, je vois qu'à mi-chemin entre St-Leger et la ferme Carlier, là où il y a un bosquet à gauche, les allemands ont installé au travers

De la route une voie ferrée. Cette voie part d'un talus à droite, perpendiculaire à la route. Les allemands ont construit une casemate dans ce talus; ils y renversent un très gros canon; ils le font avancer jusqu'au milieu des arbres pour tirer.

Quand je raconte cette installation à M<sup>r</sup> Loth, il me dit: "Vrai, les allemands ont installé une voie de la gare, à la propriété de M<sup>me</sup> Des Besnas. Cette voie aboutit dans le bosquet au bout du parc. Les allemands disent qu'ils vont amener une grande pièce d'artillerie pour anéantir la ville d'Albert." (40 kilomètres)  
à suivre... un 3<sup>ème</sup> cahier